

25 AOUT 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

# MONDE ILLUSTRÉ



IL Y A UN AN :  
ILS DÉCAMPAIENT

*FP. 9*

**L'ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION**

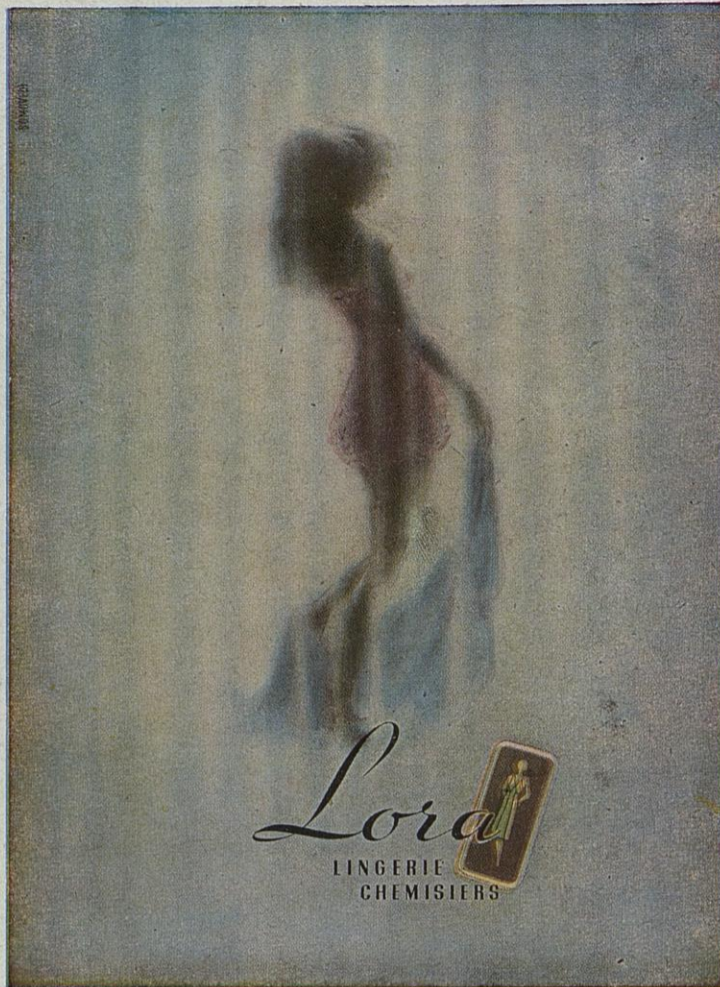
Luxury



PARFUMS  
**SAUZÉ**



MAGASIN D'EXPOSITION : 35, RUE LA BOÉTIE PARIS



*Lora*  
LINGERIE  
CHEMISIERS



**PRIMA**

Gânes et Soutien-gorge

fabricant : ET<sup>S</sup> BERNARD 4 Cours des Chartreux LYON



**UNIC**  
*Plectyl*

LE STYLO  
DE L'ÉLITE

LE DERNIER EN DATE  
LE PREMIER EN QUALITÉ

392<sup>F</sup>

Usines et Bureaux : 10, rue Juliette Dodu — Paris (10<sup>e</sup>)

En vente chez tous les papetiers, spécialistes, Gds Magasins, etc.

SYNÈRGE

# Armagnac Sempé

MAISON H. AZAN (GERS)

BUREAUX DE PARIS  
75, RUE ST-LAZARE  
Tél. : TRINITÉ 24-47

DÉPOT  
39, RUE DU LANDY  
SAINT-OUEN - SEINE

A. Boulogne

*un Bouquet  
de fleurs rares  
... dans votre sac*

## CONCRETA

LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

### Molinard

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfamera délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD : 21, Rue Royale, PARIS - 8<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>  
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849

# Andrée Florny

PRODUITS DE BEAUTÉ

## COGNAC FURLAUD

### Le Plan du Roy

1823

**COGNAC  
ROUYER**

MAISON FONDÉE EN 1801

**ROPP**

*Trois générations  
de  
Maîtres-Pipiers*

ROPP EUGÈNE LÉON  
1830 - 1907

ROPP EUGÈNE  
1859 - 1937

M. JEAN ROPP  
DIRECTEUR GÉNÉRAL  
DEPUIS 1927

*1<sup>er</sup> Brevet pris en 1869*

PUB. P. BABEY



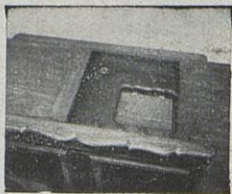
**UN Meuble QUI CHANTE!**

★ Un poste de radio qui meuble votre home sans rompre son harmonie!

Voilà ce que vous offre Martial le Franc. Ses incomparables châssis sont montés dans une gamme d'ébénisteries de styles divers qui complètent et embellissent un mobilier.

Ancien, moderne ou rustique, choisissez un meuble-radio

**LE PROVENÇAL**  
en ébénisterie soignée. Modèle très demandé.  
Vue du poste, ouvert, montrant le cadran.



**MARTIAL LE FRANC**  
RADIO

8 Av. de Fontvieille • Principauté de MONACO  
*"Plaisir des yeux... charme de l'oreille"*

Pub. R.-L. Dupuy

745

*Dans quelque temps  
sortiront les premiers*

**APPAREILS  
PHOTO**

**FOCA**

APPAREILS DE HAUTE PRÉCISION

PUBL. ELVINGER



25 août 1944, le jour de gloire : avant la triomphale descente des Champs-Élysées, le général de Gaulle vient — hommage d'un grand Français à sa patrie retrouvée — de déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu sous les acclamations d'une foule immense. A ses côtés, les généraux Vallin, Koenig et Leclerc. (Document exclusif).

## AOUT 1944 : LA DÉLIVRANCE !

Personne n'a oublié ces heures exaltantes, enivrantes de la Libération. C'était il y a un an. Sur les côtes de la Manche, le front allemand pilonné, disloqué, tourné avait fini par craquer complètement. Et voilà que brusquement le carcan qui étouffait la France depuis quatre ans se desserrait soudain. Sans même attendre l'arrivée des libérateurs, Paris courait aux armes et, avec Paris, la France entière. Défait à l'Ouest, refoulé au Sud tout au long du Rhône, partout attaqué par une Résistance animée du plus magnifique idéal patriotique, l'Allemand fuyait. Traînant avec lui le produit de ses vols, de ses pillages, il reprenait enfin le chemin de sa tanière, là-bas, vers l'Est, vers les rives de ce Rhin d'où il avait débouché un matin de mai 1940 pour s'en aller à "la conquête du monde". Et la France respirait. Au milieu de ses ruines elle retrouvait brusquement tout ce qui fait la joie de vivre. Ses drapeaux pouvaient à nouveau flotter dans le ciel clair des chaudes journées d'été. Sa voix pouvait à nouveau en appeler aux hommes libres. Elle pouvait à nouveau sourire, chanter, crier son idéal, sa foi en la République et en la fraternité humaine. Mutilée, endeuillée, mais fière, mais confiante, mais résolue, elle se retrouvait au seuil d'une aube longtemps attendue et ses yeux éblouis pouvaient enfin goûter la douceur de la lumière. C'est au souvenir de ces heures encore toutes proches, mais qui appartiennent déjà à l'Histoire, que sont consacrées, par de nombreux textes et documents inédits, les pages qu'on va lire.

# HOMMAGE A PARIS

par Jean CASSOU

**L**E cœur n'oubliera point ce Paris des lendemains de sa fin et des premiers mois de sa captivité, sa solitude consternée après l'armistice, son silence, sa stupeur, l'âpre et noir hiver de 1940. Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts : puissent-ils se montrer dignes de leur mélancolique forcé ceux qu'exalte le souvenir amer d'un désarroi si total, sans issue, beau et puissant de la beauté et de la puissance du désespoir ! A travers d'épaisses ténèbres, et à travers la transparence d'une population réduite, les quelques rares premiers groupes de résistants se cherchaient à tâtons, impatients d'une action absurde, vraiment folle, tout juste propre à les empêcher de périr d'ennui et de dégoût ; rien ne les mouait, outre ce minime souffle vital, que leur seul amour, sans récompense possible, pour la ville défaite, frêle, nulle, abandonnée et qui n'avait plus de visage reconnaissable. Et pourtant, oui, un émoi profond et une âcre fascination s'attachent au souvenir de ces temps dérisoires. Temps des premiers feuillets du roman clandestin, temps des premiers fusillés.

Deux ans plus tard, j'ai revu Paris, à l'occasion de maint voyage. Dans sa misère, il s'était refait une beauté ; le deuil, comme tout ce qu'il porte, lui allait à ravir, et il le portait avec une gracieuse fierté. Surtout, je voyais son visage amaigri et sans fard et toute sa déchirante nudité à travers les courses et le réseau d'une Résistance devenue forte, vivace, pleine d'espoirs. Les vaincus avaient pu enfin se tracer un horizon et s'organiser une manière de vivre. Et quelle vie riche, chaude, fraternelle, absorbante ! Je ne sais si désormais aucune besogne pourra paraître plus totale, procurer ce sentiment parfaitement satisfait d'une adéquation réciproque de la fin et des moyens, de l'utilité des gestes et des minutes, de la juste nécessité de toutes choses, risques compris. C'est par la grâce de ce sentiment qu'on voyait renaître Paris du néant où il avait été foudroyé et se reformer, douloureux, mais si pur, les traits du visage adoré. Les perspectives, délivrées du grouillement des autos, révélaient toute leur géométrie et découvraient la stature des monuments. Et l'on pouvait suivre, dans sa vérité, l'effet des saisons, ces savants et infatigables artistes. Sous ses chaînes, c'était bien toujours la Ville, et dont il semblait que jusqu'alors on n'avait jamais si bien su voir la souveraine beauté.

Les autres, j'entends les occupants, les maîtres, ne pouvaient rien y comprendre. Ils réalisaient on ne sait quel rêve opaque de bête amoureuse de la belle et qui considère stupidement ce qu'elle croit écraser entre ses pattes. Que pouvaient-ils entendre à un miracle ? Aussi fallait-il que dans l'explosion facile Paris fût ce qui leur porta le plus rude coup. Ce joujou suprême, ce joujou de luxe, le plus voracement désiré de ce magasin de joujoux qu'était pour eux la France, celui dont leur pesante lubricité s'imaginait avoir brisé le ressort devait soudain leur apparaître sous sa face la plus vraie, terrible et noire de poudre.

Il fallait aussi pour nous-mêmes, et pour la vérité de notre histoire, qu'il y eût la libération de Paris. Il fallait cette preuve de la Résistance. Il la fallait aux yeux des amis étrangers, aux yeux du monde qui risquait de ne plus croire à la France. C'était là non seulement la preuve nécessaire de la Résistance, mais de toute une histoire devenue, avec la Résistance, secrète, clandestine, une légende engloutie. Car ce peuple qui ressurgissait des profondeurs était le même dont on avait conté que tant de fois il avait soulevé ses pavés. On avait conté cela, comme des récits d'un passé mythologique, la prise de la Bastille, la prise des Tuileries, les Trois Glorieuses, Quarante-Huit, la Commune. Qui sait ? Peut-être le peuple parisien avait-il tout entier succombé au mur du Père-Lachaise, et peut-être n'y avait-il plus de peuple parisien. Et cette ville, dont nous avons cru reconnaître le dessin et le sourire, n'aurait plus été qu'une curiosité d'archéologues.

Paris s'est libéré lui-même. Les plans de l'Histoire étaient autres. Ceux des Allemands d'abord, qui devaient y faire descendre un renfort de vingt mille SS, détruire les centres nerveux de la ville, l'utiliser comme un point d'appui, c'est-à-dire comme les ruines d'un nouveau Stalingrad. Mais il faut observer aussi que l'état-major des Américains, qui était encore à une centaine de kilomètres de Paris, n'envisageait sa délivrance que pour bien des semaines plus tard, et ce fut un émissaire des F.F.I. qui l'amena à lancer la Division Leclerc à leur secours. Lorsque leur parvint le télégramme de Leclerc : « Tenez bon, nous arrivons », le gros de la besogne était déjà fait. Contre toute prévision, la Résistance avait déclenché l'insurrection, et le peuple, pierre à pierre, conquérait sa ville. Paris se délivrait en lui-même, par lui-même. Comme il avait mené les actions décisives du pays, durant toute son histoire, il menait celle-là, afin qu'il ne fût pas dit que depuis Pétain la France avait définitivement chu dans les ombres de la passivité.

Un an a passé. Il arrive, à présent, que bien des Parisiens qui ont connu et vécu la résistance de la province et se sont pris pour la province d'un vif et jaloux attachement s'irritent du dédain où semble la laisser Paris. Paris, ville singulière, frivole (à force d'entendre dire qu'elle est frivole, il faut bien finir par le croire), Paris, capitale des administrations centralisatrices, capitale du marché noir dont les prix épouvantent les provinciaux, Paris qui, après cette secousse, comme après tant d'autres, reprend ses airs de Thermidor, de Directoire et d'Après-Guerre. Oui, il faut le dire, tel apparaît Paris à bien des yeux. Et pourtant la confiance demeure, et c'est cette confiance même qui créera l'avenir : car Paris, dans un moment crucial, pareil à d'autres moments cruciaux qui nous attendent, a montré qu'il était Paris, celui qui ne trompe pas.

Le fait est là. Le fait a été là. Sa date s'ajoute aux autres dates glorieuses et convaincantes. Et dans les instants d'inquiétude, de lassitude ou de critique il conviendra de s'y reporter.

Depuis que la France a succombé au mensonge, depuis que les menteurs, les lâches, les gredins et les serfs consentants, battus et contents l'ont traînée en spectacle devant le monde, toute défigurée, objet de mépris et de risée, il lui reste un dangereux ennemi : c'est le doute. Elle peut accomplir tous les efforts qu'elle voudra et qu'elle pourra, efforts qui, dans la condition où elle s'est trouvée, ne se sont d'abord manifestés que de façon humble, souterraine, déraisonnable et ne parviennent à la faire apparaître aux yeux des plus indulgents et condescendants que comme une énigme. « Cette France, disent-ils, cette vieille France d'autrefois... Elle a beaucoup changé... Sans doute essaie-t-elle bien quelque chose... de temps à autre... Mais c'est pour nous faire illusion... Ou se faire illusion à elle-même... Et puis elle retombe dans son apathie... Avec son système D et ses margoulines... Étrange pays... Bah ! c'est sans doute bien fini... » On a vu la France si bas que ces murmures pourront encore résonner à ses oreilles. Patience ! Du fond de son abîme elle s'est redressée, sa Résistance a grandi, et ses maquis et ses combattants d'un combat consciemment, délibérément choisis et voulu. Et enfin, pour couronner sa justification, le frivole, mystérieux, profond Paris s'est levé, qui s'est révolté et sauvé tout seul. Tous les efforts les plus sublimes de la nation entière n'auraient pas suffi à confirmer sa présence s'il n'y avait eu cette action suprême, celle à laquelle il faut enfin que le monde entier donne l'adhésion de sa mémoire et de son consentement. Devant les barricades de Paris il se souvient. Cette vieille France, c'est toujours comme cela, portant sur son poing Paris insurgé, comme Minerve la statue de la Victoire, qu'elle a fait irruption dans le champ de l'univers. Et à cause de cela il faut encore compter avec elle, de même que la France, à cause de cela, peut toujours compter sur Paris.

Il fallait une décision. Paris l'a prise. Les conseils ou les hasards auraient pu disposer autrement l'événement. Mais Paris avait toujours son instinct, ce sens de la surprise qui fait son génie, cette unanimité secrète et organique qui, dans un même sursaut, inspire les quartiers, les faubourgs, les rues, les fabriques, accorde spontanément le chef et le passant. Ni les conseils ni les hasards n'ont rien pu, et le peuple, une fois de plus, a eu raison.



AVEC LEURS PANNEAUX DE BOIS PLACES A TOUS LES CARREFOURS, ILS AVAIENT ROMPU L'HARMONIE DE NOS PLACES ET DONNE LEUR MESURE DANS LE MAUVAIS GOUT.

## QUAND LA CAPITALE ÉTAIT ENCORE SOUS LA BOTTE



EN CE TEMPS-LA, LEURS BOTTES SOUILLAIENT LE PAVE DE LA PLUS BELLE CAPITALE DU MONDE. MAIS PARIS LES REGARDAIT PASSER PLUS QU'AVEC INDIFFERENCE : AVEC MEPRIS.



# LA PARTICIPATION DES OUVRIERS FRANÇAIS DANS LA LUTTE POUR LA VICTOIRE

Par le colonel DEGLIAME-FOUCHÉ

Membre du C.N.R., responsable national de « l'Action Immédiate » clandestine

L'HOMMAGE rendu à la Résistance par le commandement en chef des troupes alliées a mis en lumière le rôle important joué par les mouvements clandestins dans la lutte pour l'écrasement de l'Allemagne hitlérienne. Cependant, le grand public, en France comme à l'étranger, ignore encore dans le détail l'extraordinaire effort des hommes de « L'ARMÉE DU BROUILLARD » qui, en quatre années d'action opiniâtre, surent porter de rudes coups à la machine de guerre allemande.

Si les exploits des Forces Françaises de l'Intérieur sont maintenant entrés dans l'Histoire, d'autres aspects de la lutte clandestine du peuple de France sont encore à peu près inconnus de ceux qui n'ont pas participé à cette action. Il est de notre devoir de rendre ici un solennel hommage à tous les lutteurs anonymes qui, en marge de la gloire, surent tout sacrifier pour la grandeur de leur patrie. C'était à l'époque où chaque action, chaque geste de rébellion contre l'ennemi valait à ses auteurs beaucoup plus que la mort : la torture et la déportation dans les bagnes nazis d'où bien peu des nôtres sont revenus. Chacun d'eux le savait, mais pour chaque camarade qui tombait, dix volontaires se levaient pour poursuivre la tâche sacrée. Puissent un jour les historiens de cette douloureuse mais glorieuse époque rendre à ceux-là leur juste part de gloire.

## LA CLASSE OUVRIÈRE ET LA RÉSISTANCE

La classe ouvrière de France, de notre pays, se devait d'être à la pointe du combat contre l'occupant détesté. Durement frappés par les lois de Vichy, affamés par le pillage de l'armée d'occupation, contraints de travailler pour augmenter la puissance militaire de leurs bourreaux, les ouvriers français devaient donner à la patrie blessée quelques-uns de ses meilleurs lutteurs et de ses martyrs les plus purs.

Aussi bien, le Boche ne devait pas s'y tromper, et, dès les premiers jours de l'occupation, la répression s'abattit féroce sur les meilleurs militants ouvriers. Ce fut en vain ; d'abord isolément, puis à mesure que la Résistance prenait corps, regroupés dans les mouvements de résistance et dans leurs organisations traditionnelles, ou mouvements syndicaux animés par les forces jeunes de la Résistance, les ouvriers reprenaient conscience de leur force.

Des premiers jours de la défaite jusqu'aux glorieux jours de la Libération, l'action ouvrière suivit une courbe ascendante, en dépit des arrestations massives, des tortures, des exécutions et de la déportation.

Chargé dès la fin de 1942, d'abord par le mouvement « COMBAT », ensuite par les M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance), d'organiser et de diriger la Résistance ouvrière en zone Sud, je voudrais retracer ici ce que fut cette action et donner un aperçu des importants résultats obtenus.

\*\*\*

On peut classer en quatre phases le développement de l'action clandestine dans les milieux ouvriers :

- 1° L'action individuelle
- 2° Le regroupement des forces ouvrières
  - a) reconstitution des syndicats illégaux
  - b) développement des mouvements de Résistance
- 3° La lutte contre la déportation et l'organisation rationnelle du sabotage
- 4° La préparation et la réalisation de l'insurrection nationale.

## I. — ACTION INDIVIDUELLE

Le honteux armistice vient d'être signé. La France, trahie et bafouée, subit l'occupation allemande. Les ouvriers français, leurs organisations syndicales dissoutes, vont être obligés de travailler à forger leurs propres chaînes. Esclaves des « Seigneurs » de la guerre, ils vont produire, dans leurs usines, l'armement qui servira à asservir leurs frères des autres pays d'Europe. Mais les meilleurs d'entre eux n'ont pas perdu courage, ils savent que se laisser abattre, c'est accepter, peut-être pour des siècles, un horrible esclavage.

Alors ils agissent, les sabotages se multiplient en dépit des mesures féroces prises par l'occupant. La production diminue de plus en plus et l'ennemi s'inquiète. Cependant, instruits par la rude expérience des luttes syndicales, les ouvriers savent que leur force réside dans leur union. Peu à peu, les sections syndicales illégales se constituent. Sous couvert de revendications professionnelles, augmentation des salaires, amélioration du ravitaillement et des conditions de travail, des grèves

éclatent un peu partout, venant encore accentuer le freinage à la production. La grève devient une arme de lutte patriotique.

## II. — GROUPEMENT DES FORCES OUVRIÈRES AUTOUR DE LA RÉSISTANCE

Cependant, un certain nombre de syndicalistes, ayant réussi à échapper à la Gestapo ou évadés des camps de concentration, se retrouvent dans la Résistance. En zone Sud, les mouvements de résistance se sont rapidement développés. La fusion des trois organisations résistantes : « Combat », « Libération », « Franc-Tireur », a multiplié leurs forces. Ainsi que j'en étais chargé par ces mouvements, j'organisai pour eux une section nouvelle, dite « L'ACTION OUVRIÈRE » des M.U.R. Dans chacune des six régions administratives de la zone Sud, nos responsables régionaux sont en place ; puis, bientôt, dans tous les centres industriels importants. Leur tâche est de regrouper dans chaque usine tous les ouvriers patriotes qui veulent lutter contre le Boche.

Les groupes d'usine sont organisés de la façon suivante :

L'usine est divisée en trois secteurs ayant chacun un responsable. Seuls, ces responsables sont en liaison avec le responsable général de l'usine. Les trois secteurs sont eux-mêmes divisés en sous-secteurs et ainsi de suite pour arriver à la cellule de base de trois membres dont un seul est en contact avec l'organisme de l'échelon supérieur. On obtient ainsi par un cloisonnement sévère le maximum de sécurité.

La tâche de ces groupes est en premier lieu de développer la propagande patriotique dans les usines et d'organiser rationnellement le sabotage.

L'union de toutes les forces ouvrières est notre principal souci et notre but n'est pas de constituer une nouvelle organisation à côté des organisations traditionnelles de la classe ouvrière. Des contacts sont pris avec les directions illégales de la C.G.T. et de la C.F.T.C., et c'est en plein accord avec celles-ci que notre action se poursuit et s'amplifie. Bientôt, des liaisons sont établies dans les usines mêmes, avec les techniciens et patrons patriotes qui nous aident à saboter la production destinée à l'ennemi. Ainsi se forge dans la lutte commune et grâce aux mouvements de Résistance l'union de tous les patriotes, au-dessus des querelles anciennes et des divergences d'opinion.

\*\*\*

Mais les chefs de la production allemande en France s'inquiètent, les usines tournent au ralenti et les sabotages sont de plus en plus nombreux. Alors, avec l'accord de Laval et de Pucheu, sous le couvert du vieux maréchal félon, l'ennemi organise la déportation en masse des travailleurs français.

Cependant, notre effort d'organisation et de propagande a porté. Les ouvriers savent ce qui les attend en Allemagne et les objurgations des négriers de Hitler sont vaines. La résistance à la déportation s'organise. Grèves à Paris, Lyon, Montluçon, Montpellier, Grenoble, Chambéry, Saint-Etienne, etc. La population entière y participe et les Allemands doivent avoir recours à la force pour embarquer les ouvriers à destination des bagnes hitlériens. En liaison avec tous les patriotes de France, patrons, commerçants, paysans, les maquis s'organisent et reçoivent les ouvriers réfractaires qui, dans les montagnes de France, vont donner du fil à retordre à l'occupant. Désormais, en liaison avec leurs camarades restés à l'usine, ils vont travailler à la désorganisation de l'industrie et des transports ennemis.

Nos groupes d'Action Ouvrière couvrent maintenant tout le territoire d'un réseau serré. Nos services de renseignement technique travaillent à plein rendement et fournissent à nos alliés des indications précieuses sur le potentiel de guerre ennemi et les points vulnérables à atteindre.

La constitution du C.N.R. va nous permettre de coordonner utilement les efforts des différents mouvements de résistance qui jusque là agissaient isolément. Dès cette époque, nous sommes en mesure de réaliser les missions précises qui nous sont confiées de Londres par l'E. M. interallié.

Dans toutes les branches de l'industrie, nos équipes agissent sans répit. Nos efforts portent tout particulièrement sur la désorganisation des transports et le sabotage du matériel roulant. En liaison avec la Résistance Fer et les maquis, nous réussissons à ralentir considérablement la circulation par voie ferrée. Dès ce moment (dé-

but 1944), c'est par centaines que se compteront chaque semaine, sur l'ensemble du réseau français, les déraillements et les attaques de convois ennemis.

Par ailleurs, dès les premiers mois de l'année 1944, les canaux du Nord et de l'Est sont rendus à peu près complètement inutilisables par des actions à l'explosif sur les écluses.

Mais rien ne peut être plus éloquent que la reproduction d'un compte rendu des actions essentielles exécutées par nos équipes de la seule région lyonnaise, soit 9 départements, pendant le mois de mars 1944. (222 locomotives sabotées, plus 4 grues de relevage de 50 tonnes).

**Coupures fer.** — Le département du Jura assure la coupure entretenue des lignes de chemin de fer qui le traversent. De même depuis le 24 mars des coupures continues sont effectuées dans l'Ain, notamment sur la ligne Bourg-Lons-le-Saunier qui est coupée quotidiennement. Sur les lignes Bourg-Mâcon et Bourg-Lyon, les coupures sont entretenues depuis le début du mois.

A Voreppe (Isère), par suite d'un déboulonnage, le train de marchandises 4468, transportant des militaires allemands, a déraillé au kilomètre 117 sous le tunnel de Voreppe. La machine et 17 wagons sont sortis des rails, 6 wagons se sont télescopés et sont complètement détruits. Ils obstruent le tunnel, la ligne est complètement coupée pour plusieurs jours dans les deux sens.

Jura (lieu indéterminé), déraillement d'un train de matériel et de munitions. Voie obstruée, pendant plus de trois jours.

Fleurville (Loire) : déraillement d'un train d'Allemands, 20 morts, circulation interrompue pendant 5 jours.

Haute tension. — Depuis que l'ordre en a été donné, de nombreuses coupures ont été exécutées en Isère. De même dans la nuit du 9 au 10 mars, toutes les lignes de H. T. traversant le département de la Loire ont été coupées. Dans la nuit du 9 au 10 également coupures dans tous les secteurs du département du Rhône.

A Foissiat (Loire), le 5 mars, coupure de la ligne alimentant le Creusot, interruption 15 jours.

Transmissions. — Les communications téléphoniques entre Lyon, Grenoble, Chambéry et la Maurienne ont été coupées pendant 12 jours grâce à de nombreuses coupures aériennes et souterraines opérées dans le département du Rhône.

Industrie. — Le 30 mars, 25 militants armés se sont introduits dans l'usine de produits chimiques de Gerland à Lyon et ont déposé des engins explosifs après avoir mis le personnel à l'abri. Les dégâts sont les suivants :

Un transformateur et un compresseur détruits. Deux grosses chaudières hors d'usage. Un entrepôt en partie détruit par l'incendie qui s'est déclaré. Un bâtiment abritant des cuves de benzol partiellement détruit par l'incendie. La reprise du travail demandera plusieurs semaines.

Au cours de ce même mois, 6 usines importantes travaillant pour les Allemands ont été sabotées dans la région lyonnaise.

\*\*\*

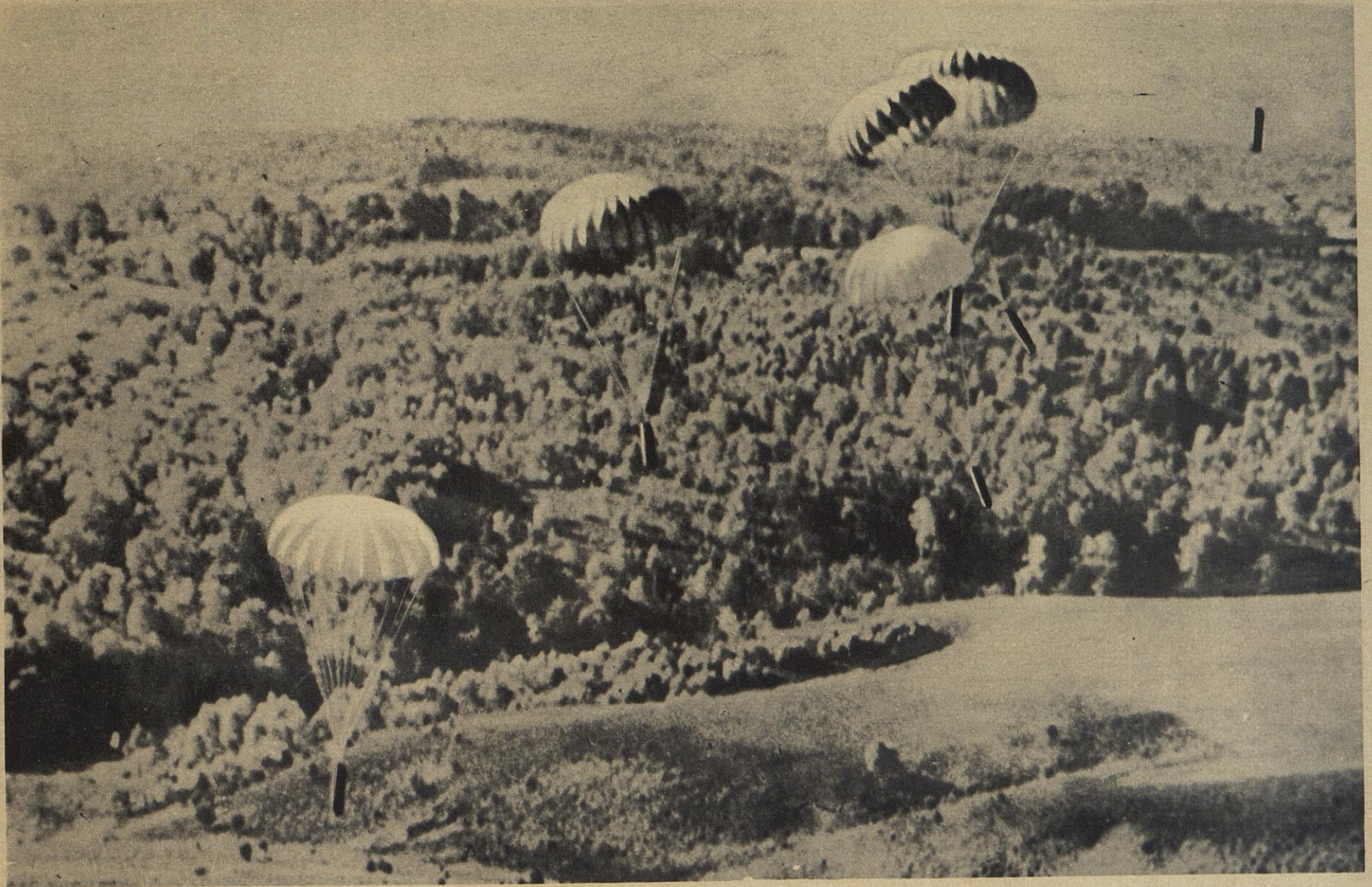
Et ainsi dans chaque région de France, l'ennemi voyait chaque jour sa production de guerre diminuée, ses transports rendus impossibles. Il est hors de doute que les destructions opérées par les équipes de sabotage pendant les quatre années d'occupation furent de très loin plus efficaces que les bombardements alliés sur les objectifs industriels, beaucoup moins coûteux aussi en matériel et en vies humaines. D'autre part, il est incontestable que la réussite des débarquements alliés sur la côte atlantique et méditerranéenne est due pour beaucoup à l'action sur les arrières de l'ennemi des équipes de sabotage qui paralysèrent le transport des renforts au moment opportun ; exemple : la division blindée « Das Reich » qui, tenue en réserve dans le Sud-Ouest, ne put parvenir à temps pour soutenir les troupes allemandes qui se battaient en Bretagne.

L'insurrection nationale, couronnement de quatre années de luttes acharnées, économisa certainement à nos alliés bon nombre de divisions qui purent être utilisées par la suite sur d'autres fronts.

Telle est la part prise par les ouvriers de France à la victoire totale sur le nazisme. Pendant des années, dans l'ombre, des hommes qui n'attendaient de leur action ni la gloire ni les honneurs surent accomplir silencieusement leur grande et noble tâche de patriotes.

Patrons, ouvriers et techniciens, patriotes surent par leur action commune chasser l'envahisseur. Unir, ils reconstruiront notre patrie et lui rendront sa vraie place dans le monde.



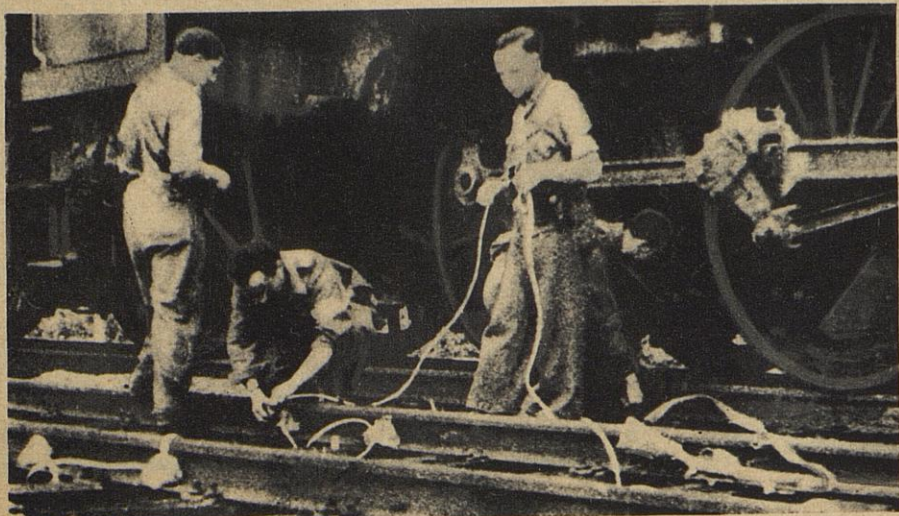


C'EST DU CIEL QUE TOMBAIENT LES ARMES NECESSAIRES A LA LUTTE CLANDESTINE. CE « PARACHUTAGE » AU-DESSUS D'UN MAQUIS FRANÇAIS A ETE PRIS D'UN AVION AMERICAIN.

## QUATRE IMAGES, QUATRE MOMENTS DE LA LUTTE CLANDESTINE...



UNE EXPEDITION DE SABOTAGE SUR UNE VOIE FERREE QUI SERA BIENTOT RENDUE INUTILISABLE.

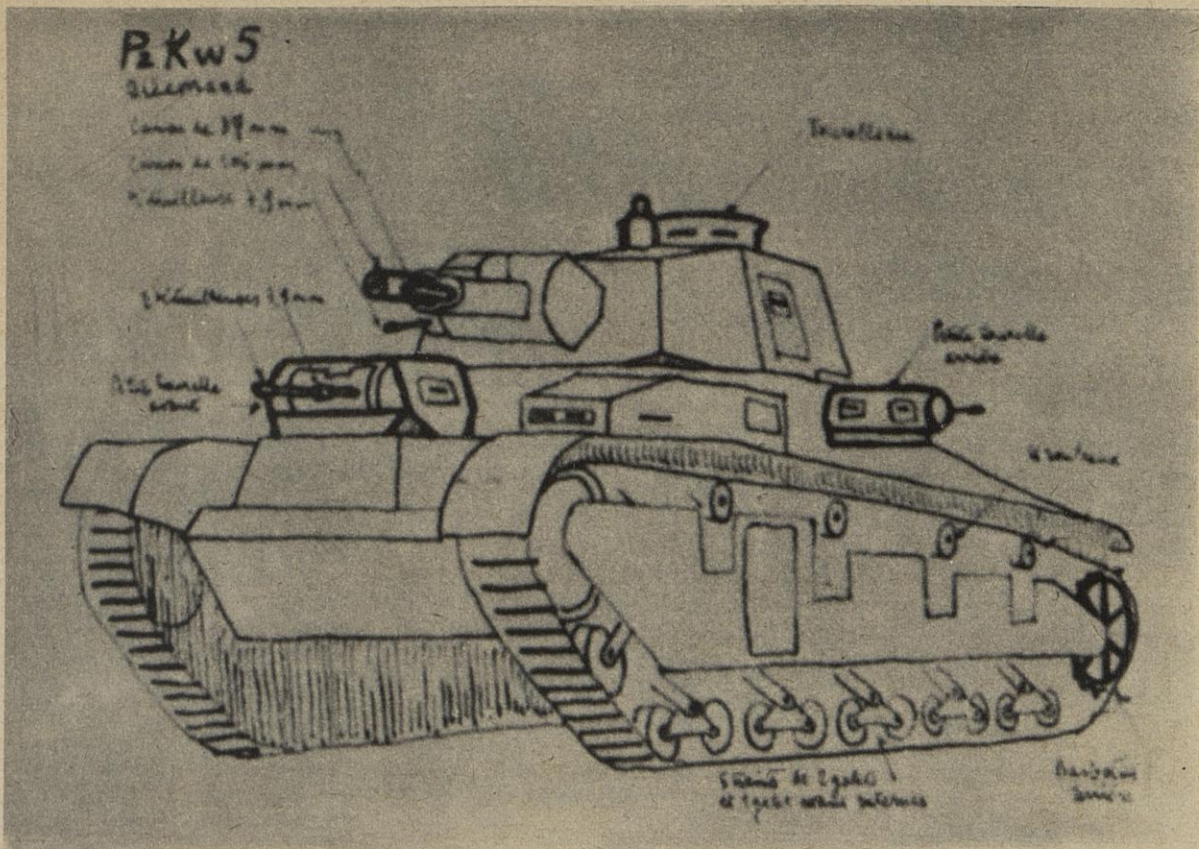


DANS UNE GARE... DES MAQUISARDS S'APPRENTENT A DETUIRE LES INSTALLATIONS...



UN RESISTANT A ETE ARRETE : CE DOCUMENT A ETE TROUVE SUR UN ALLEMAND PRISONNIER.





Les agents de la France combattante devaient tout voir et tout savoir de l'ennemi. Ce croquis d'un char de combat allemand, exécuté par un de nos agents, fut acheminé avec le courrier qui chaque jour quittait la France pour Londres.

31 MARS 1944  
CE Blouet 45

**VI DIVERS**

**III. QUESTIONS DIVERSES - SOURCE DUQUASSE par SUB**

**Incident dans le train de CHAMBERY-MODANE**

Une patrouille allemande ayant trouvé un paquet important de titres d'alimentation dans un compartiment du train de CHAMBERY-MODANE, a pris en surveillance un jeune homme qui lui semblait être le propriétaire de ce paquet. Celui-ci voulut s'enfuir ainsi que deux de ses camarades, au cours de l'arrêt à ST-JEAN DE MAURIENNE. Poursuivi, il fut grièvement blessé et remis dans le train où il expira peu après. Les Autorités allemandes ont remis son corps au Maire de SAINT-MICHEL de MAURIENNE qui a organisé les funérailles le lendemain. Elles se sont déroulées dans incident.

**Incident à N.D. de BRIANCON**

Les renseignements d'ordre militaire ou politique voisinaient dans les rapports de nos agents avec de brefs exposés comme ceux-ci. On y lit — écrite à la hâte et sans aucune littérature — toute la violence de la répression allemande.

**PERSONNEL**

Le personnel de la Marine comprend :

- les officiers, officiers mariniers et équipages de la Marine Nationale,
- les ingénieurs, ingénieurs de Direction des Travaux, agents techniques et ouvriers des différents corps techniques de la Marine : Construction Navale, Armement, Travaux Maritimes,
- les officiers d'Administration et commando des Constructions Navales, Armement, Travaux Maritimes, Travaux Navals,
- les pilotes, pilotes de reconnaissance, pilotes des ports,
- les ingénieurs, sous-ingénieurs et agents des Ports-et-Chanées, un particulier venu qui appartenait soit au Service local d'un

**QUESTIONNAIRE**

- Situation administrative de la Marine en France métropolitaine : Réglement qui la régit.
- Situation de la Marine dans les Territoires Maritimes de la Manche et de l'Atlantique : Ports et ailes diverses des attributions Ports de Guerre Ports de Commerce Quelles attributions
- Unités militaires existant — sous commandement français : Navires — dans quel état Formations d'artillerie à terre Formations para-maritimes : pontons, gabarres
- Service des Ouvriers de la Marine : Villes où il est représenté : Installations dont la Marine assure la direction, la gestion, l'entretien, l'exploitation
- Inscription Maritime : Titulaires des quartiers Répartition des administrateurs et agents
- Noms et Grades des Commandants de la Marine des Commandants d'unité des Chefs de service (Intendants, Industriels Navals, (Médicins, etc., etc.) quantité de personnel employé : par unité, par établissement, militaire ou civil, organismes chargés de ce personnel.

Ces microphotographies étaient adressées de Londres aux réseaux de renseignements. Celles-ci reproduisent des questionnaires portant sur la marine française. Il fallait y répondre le plus vite possible, le plus complètement possible.

# "O", "P-1", "P-2", opéraient les agents de

Le grand public connaît bien maintenant ce que la France libérée doit aux hommes du Vercors et du plateau des Glières. Mais s'il connaît les hommes du maquis, ce grand public ignore encore à peu près totalement ce que fut, sous l'occupation, l'action des agents de renseignements, d'action et d'évasion de la « France combattante ».

Tant que l'Allemagne n'était pas vaincue et jusqu'à ce que le Japon lui-même ne s'écroule, le voile ne pouvait être levé sur tant d'actions héroïques, dont ce court article voudrait simplement et déjà donner au lecteur une notion suffisante.

Par ailleurs, les agents de la « France combattante », volontaires liés par un engagement, ont accompli leurs missions dans un esprit de service, exclusif de toute préoccupation militaire. Ceci explique un silence dont ils n'entendent sortir jamais que pour attirer l'attention sur leurs œuvres d'entraide.

Le rôle des agents de la « France combattante » dans la Résistance et dans la libération de la France a été essentiel. Ce sont eux qui ont permis que la liaison s'établisse, se maintienne en s'améliorant et en se multipliant sans cesse entre la France et le général de Gaulle.

Ce sont eux qui ont constitué les cellules génératrices des vastes réseaux qui couvraient la France.

Eux encore, qui ont apporté aux aviateurs alliés contraints de se poser sur notre sol une aide telle que la majorité de ces aviateurs pouvait être rapatriée et reprendre le combat.

Eux toujours, qui, ayant entre leurs mains la responsabilité des opérations d'atterrissage et des opérations par bateau, ont rendu possibles les échanges d'hommes, de courriers entre la France et Londres, entre la France et Alger. Eux aussi, qui, organisant et contrôlant les parachutages, ont permis à l'ensemble de la Résistance française d'être alimentée en argent, aux F.F.I. de recevoir les armes avec lesquelles la

# voici comment la "France combattante"

France put prendre la part que l'on sait à sa libération.

Eux enfin, qui, délégués militaires, officiers des missions envoyés dans les maquis, saboteurs, radios — sans lesquels la Résistance n'aurait pu vivre — eux tous, les volontaires de la « France combattante », ce sont eux qui ont formé en quelque sorte le système nerveux des organisations.

Il existait trois catégories d'agents : les « O », les « P-1 », les « P-2 ». Chacune de ces catégories répondait à différentes nécessités.

Les agents « O » (occasionnels) se trouvaient isolés de tout contact avec les « P-1 » et les « P-2 ». Vis-à-vis des polices allemande et vichyssoise, ils devaient n'éveiller aucune suspicion susceptible de les révéler, et donc ne se livrer à aucun travail, si minime fût-il, de renseignements, d'action ou d'évasion. Leur mission consistait surtout à offrir un asile de toute sécurité aux agents en difficulté. Les « O » ont protégé, par leur silence total, la vie de milliers de « P-1 » et de « P-2 ».

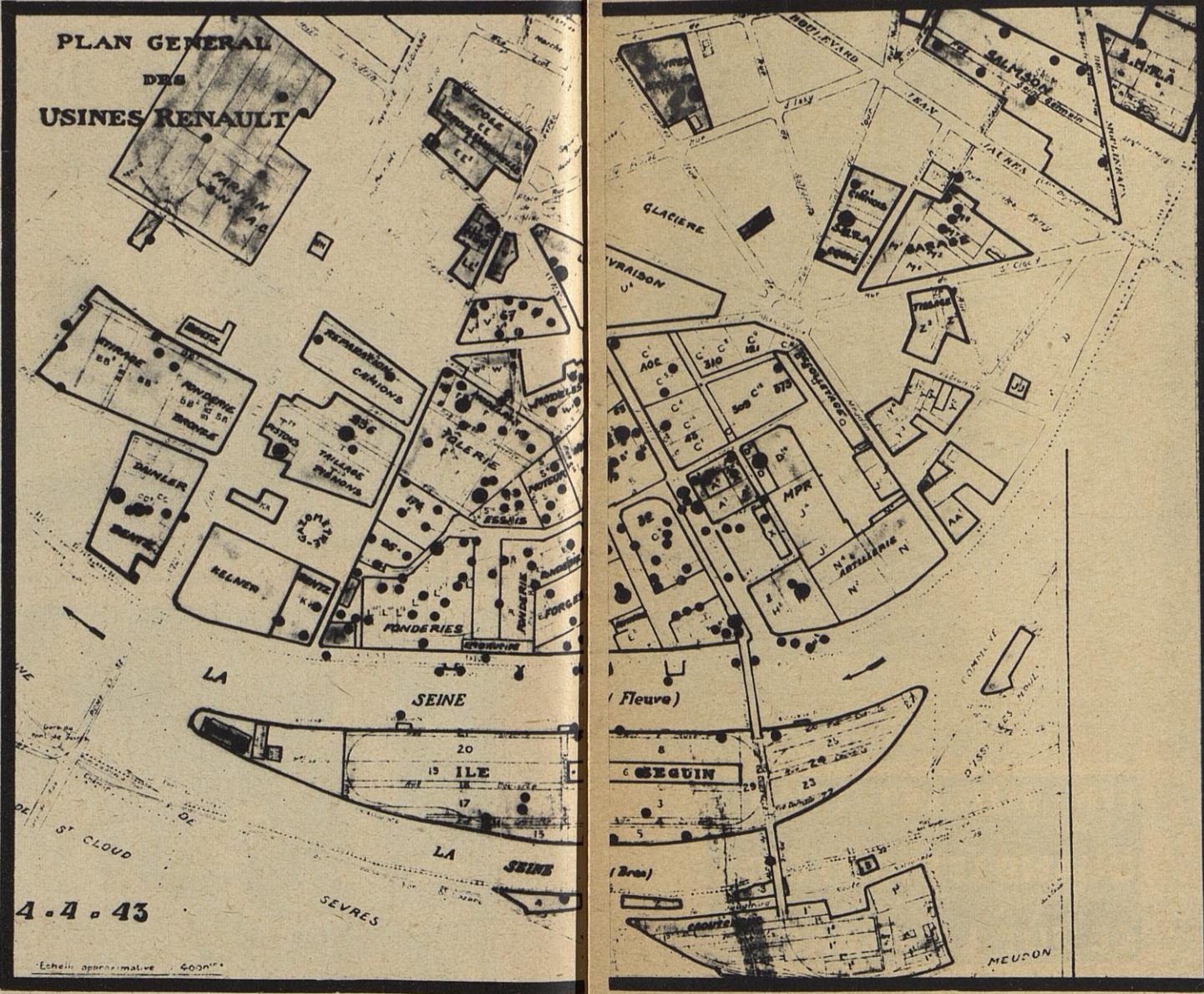
Les agents « P-1 » étaient recrutés spécialement parmi le personnel des administrations et des entreprises, tant françaises qu'ennemies.

Le « P-1 » bien placé a été l'un des artisans les plus précieux de la libération. On peut dire que grâce aux « P-1 » rien de ce qui s'est dit et fait — soit dans l'Etat Français, soit dans les services de l'armée d'occupation — n'a été ignoré par l'état-major du général de Gaulle.

Les agents « P-2 » étaient des soldats dans la pleine force du terme. Vivant sous de fausses identités, ayant des occupations fictives, tout entiers consacrés à leurs missions, ils constituaient les cadres. Les « P-2 » créaient et dirigeaient l'acheminement vers l'extérieur.

Ci-contre, quelques documents adressés à Londres par des agents de la « France combattante ».

Pierre BEAUVOIS.



Cet extraordinaire document est un plan des usines Renault, 1943. Il fut établi et transmis à Londres dans la semaine qui suivit indiquant les points de chute, après le bombardement du 4 avril l'opération. La R.A.F. devait en tirer de précieux renseignements...



Cette photographie, aujourd'hui déchirée, représente l'aérodrome de Bron, près de Lyon. Prise par un agent et transmise à Londres elle indique l'emplacement des pièces allemandes de défense contre avions. C'est assez dire son importance.

**27/6/44 - ALBI - 36210 - A 1**

Arrestations par la Gestapo les 15 et 16 juin 1944 :

- Préfet du Tarn KUMIZ
- Secrétaire Général VOITELIER
- Maire BRALIE
- ingénieur des Ponts et Chaussées HERREMAS
- Commandant AUSSAGUESSE, chargé des liaisons franco-allemandes à la Préfecture
- Monsieur MOUSSARON, archevêque, a été gardé 6 jours.

Sont en fuite :

- Commandant de Gendarmerie GRAYOL
- Commissaire aux Renseignements Généraux GELLA
- Commissaire de Police CARREAU

**19/6/44 - SETE - St. Ica - A I**

Arrivés en gare le 15/6, et reparti le 16 à 20 heures, un train d'otages français de la Région de TOULOUSE. Parmi eux, 1. M. Broque de MONTAUBAN et 1. archevêque de TOULOUSE.

**19/6/44 - NARBONNE - 34110 - B I**

Arrestations par la Gestapo :

- de M. le Sous-Prefet de NARBONNE
- de M. SERAUX, Inspecteur Divisionnaire de la Police Judiciaire
- de M. GRIFFE, Inspecteur de la Police Judiciaire

**24/6/44 - RODEZ - 39104 - A I**

Arrestations opérées par la Gestapo en cours de la semaine

- PIERRE Etienne, né le 12/4/1915 à LAISSAC, électricien à LAISSAC. Arrêté le 4/6 à 16 h. pour défaut de carte de travail.
- CAMPO Marins, né le 14/2/1902 à BELVES de CINCA (Espagne) entrepreneur de maçonnerie à LAISSAC. Arrêté le 4/6 à 16 h. Son frère Eugene ne s'était pas présenté à la visite du S.T.O. Libéré le 5/6.
- BENOIT Gilbert, né le 29/2/1920 à AUBIN, mineur à LAISSAC. Carte de travail sans profession réelle. Libéré le 7/6.
- TACHEFF Georges né le 19/2/24 à BORIGAT (Seine) électricien à LAISSAC. Arrêté le 4/6 à 16 h. - Défait de carte de travail.
- COLLE Rose, née le 1/11/1907 à PARIS, sans profession à ESPALION. Arrêtée à ESPALION le 6/6.
- COLLE Hélène, née le 12/4/1907 à PARIS, sans profession à ESPALION. Arrêtée le 6/6 - mariée de COLLE Rose.
- PERISKI Irène née SYRSKI le 19/12/1909 à BRILEK (Russie) S.P. à ESPALION - arrêtée le 6/6.
- PERISKI Jacques, né le 18/11/1900 à VALACHIE (Russie) S.P. à ESPALION - arrêté le 6/6.
- SPERN Suzanne née le 27/5/00 à PARIS S.P. à ESPALION arrêtée le 6/6.
- SPERN Suzanne née le 1/12/96 à LIGAL en BARROIS, Capitaine adjoint au Centre Administratif de Gros. Arrêté le 9/6.
- SPERN Suzanne née le 1/12/96 à LIGAL en BARROIS, Capitaine adjoint au Centre Administratif de Gros. Arrêté le 9/6.
- SPERN Suzanne née le 1/12/96 à LIGAL en BARROIS, Capitaine adjoint au Centre Administratif de Gros. Arrêté le 9/6.

Voici, tel qu'il parvint à Londres, le rapport détaillé d'un agent du Sud-Ouest de la France combattante sur différentes arrestations opérées par la police allemande, en juin 1944, dans les villes d'Albi, Sète, Narbonne et Rodez...

UN HÉROS NATIONAL TOMBÉ POUR LA LIBÉRATION

## JACQUES RENOUVIN dit JOSEPH

créateur des Groupes francs de la Résistance

Par Guillain de BENOUVILLE

UN matin de février 1943, Jacques Renouvin, chef national des Groupes Francs des Mouvements Unis de Résistance, qui ne cesse de sillonner la zone Sud, va quitter Brive-la-Gaillarde, ayant achevé son inspection. C'est un garçon large et fort. Sa haute taille le fait s'incliner un peu lorsqu'il marche. Sur ses tempes, ses cheveux grisonnent. Il aime la vie, ses amis, la liberté, l'aventure. Tel qu'il est sur ce quai de gare, tel il était au lendemain de l'armistice.

Il parle avec son représentant départemental sans remarquer que lentement des voyageurs se sont rapprochés de lui et l'encerclent. Soudain, plusieurs d'entre eux bondissent, l'étreignent, Renouvin a les menottes aux mains. La Gestapo vient de l'arrêter. Des soldats en armes envahissent le quai, entourent le captif. Puis le cortège se met en route. Renouvin ne nous reviendra plus.

Le destin des hommes ardents, quand ceux-ci sont animés par la foi, prend d'un coup un caractère exemplaire. Il apparaît comme la somme de toutes les existences auxquelles il a donné une impulsion définitive et il reflète jusque dans leurs détails les événements qui composent l'histoire fragmentaire d'une période exceptionnelle qu'il a marquée de son signe.

Il en va ainsi du destin de mon ami Jacques Renouvin, avocat à la Cour de Paris, dont la vie et la mort disent mieux l'histoire de la Résistance française que les schémas les plus étudiés.

Que peuvent savoir de lui les Allemands lorsqu'ils s'emparent de sa personne ? Renouvin a été vendu quelques jours plus tôt par un espion qui a réussi à introduire dans les rangs des Groupes Francs. Les indications que le traître a données sont suffisantes, en tout cas, pour que le dossier soit vite établi.

Renouvin est Parisien. Monarchiste convaincu, il a quitté l'Action Française après le 6 février. S'il restait royaliste, il ne croyait plus dans les maîtres que quelques années plus tôt il avait choisis. A cette époque, il se bat en duel avec Guy La Chambre, accusant celui-ci d'avoir poussé Daladier, au cours de la nuit tragique, à une répression sanglante. Arrive Munich. Renouvin, qui n'admet pas qu'on ne tienne pas la parole donnée, s'insurge. Il tente de provoquer une campagne dans les journaux de droite. Las de ne pas parvenir, il se retourne vers Henri de Kerillis et vers G. Boris et A. Bayet : l'Époque et la Lumière publieront ses renseignements sur M. de Brion et autres traîtres. Flandin, qui a envoyé un télégramme à Hitler, veut, à l'issue d'un congrès, déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu. Cependant qu'il s'avance vers l'Arc de Triomphe, Renouvin l'arrête d'une retentissante paire de claques.

La guerre arrive. Renouvin, qui refuse de servir dans le corps de justice militaire où on lui propose trois galons, part comme sergent de corps franc. Blessé, capturé, il s'évade et décide de demeurer en zone Sud. Il s'installe près de Montpellier.

C'est là que j'arrive à le retrouver à la fin de 1940, lorsqu'après m'être évadé, moi aussi, je suis en route vers Gibraltar et que j'attends à Nice un message de départ. Il me rejoint. Il voudrait qu'il parte avec moi. Nous avons un long entretien un soir au haut d'un immeuble que longe la Promenade des Anglais. A cette époque, je ne conçois pas encore d'autre résistance que militaire. Les mouvements qui se créent en zone Sud me semblent voués à l'insuccès, car, dans leur désir de recruter, ils s'adonnent presque exclusivement à la propagande. Je suis trop pressé et j'ai trop hâte d'agir pour comprendre. Renouvin dit cependant que nos présences là-bas, auprès des Anglais, ne changeront pas le sort de la guerre, et qu'il faut rester sur notre territoire, pour réveiller ce peuple afin que ce soit debout que, demain, il accueille la victoire. Il dit que, puisque nous attendons le secours de nos alliés et des soldats qui débarqueront ou seront parachutés, nous devons considérer que nous sommes des soldats déjà débarqués, des parachutistes déjà à terre, et que nous n'avons pas le droit de donner à nos alliés le souci supplémentaire de nous ramener là d'où nous serons partis.

Il ne nous convaincra pas. Nous le quitterons un matin et ne le retrouverons que lorsque, après avoir été trahis, capturés par Vichy, jugés par les conseils de guerre, nous aurons, nous aussi, décidé de continuer la lutte sur le territoire métropolitain : nous aurons longuement médité ses paroles dans la solitude du cachot, et maintenus de force dans cet ensemble de révoltés silencieux qu'étaient les patriotes incarcérés, nous aurons touché du doigt que, dépositaires d'une force incroyable, nous ne pouvions ni en différer l'emploi ni compter sur d'autres que nous-mêmes pour la mettre en œuvre.

(Suite page 14.)

En fin 1940, lorsqu'au lendemain de l'armistice nous nous étions retrouvés pour la première fois avec Renouvin, trois groupes coexistaient en zone Sud. L'un s'intitulait « Vérités » : il avait pour fondateur un jeune officier d'état-major, le capitaine Henri Frénay qui, dès ses débuts, avait été aidé par un autre officier d'active en congé d'armistice, le lieutenant Chevance, de l'infanterie coloniale. Frénay avait auprès de lui une femme, Berthy Albrecht.

Le second de ces mouvements, « Liberté », a été fondé par deux juristes à tendances démocrates-chrétiennes, François de Menthon et P.-H. Teitgen. Ce dernier s'était replié à Montpellier. C'est avec lui que travaillait Renouvin qui, peu soucieux de propagande, s'était tout de suite employé à recruter et à regrouper des hommes d'action capables de prendre activement part à la lutte des Corps Francs dont il envisageait dès ce moment l'installation dans toutes les régions de France.

Le troisième, « Libération », a été fondé par un officier de marine démissionnaire, Emmanuel d'Astier de la Vigerie.

Tous ces hommes, à cette époque, ne se connaissaient pas entre eux. Ils se cherchaient encore. Beaucoup savaient que leur action ne vaudrait que dans la mesure où ils se concerteraient entre eux. Le moment de la fusion n'était pas encore venu. Cependant ils étaient déjà quelques-uns, dont Renouvin, à lire l'avenir.

Lorsque je sors de prison en août 1941, les groupements tendent à l'unité. Frénay est l'apôtre de cette union à laquelle il parviendra en octobre de cette année, en unissant dans le mouvement « Combat » son propre mouvement et celui formé par Teitgen et de Menthon.

A cette époque, Renouvin, chef des Groupes Francs de « Liberté », devient le chef national des Groupes Francs de « Combat ». Partout, des commandements régionaux et départementaux ont été organisés sous le contrôle du Comité directeur. « Après de chaque directoire départemental et régional, Renouvin détache un homme à lui, responsable de l'action immédiate. Cet homme est chargé de recruter les éléments qui constitueront les Groupes Francs et de mener leur action. Jacques Renouvin, qui veut, puisqu'il est le chef, ne jamais manquer de donner l'exemple, a décidé que, dans toutes les régions, ce serait lui qui dirigerait en personne les premières opérations. Il tient à ce que ses hommes sachent que leur chef ne se dérobe devant aucune responsabilité. Au début, comme il a peu d'hommes, les opérations qu'il monte sont bénignes : on châtie les collaborateurs, on fait sauter les boutiques de propagande du Service d'Ordre Légionnaire (S.O.L.) ou du Parti Populaire Français. Mais très vite, l'action se coordonne en prenant une autre tournure. En cette fin de 1941, Renouvin, assisté par un certain Ledoux, agent de maitrise de chez Hispano et qui deviendra célèbre comme chef du Bloc Fer, organise à l'intérieur même des usines les premiers sabotages industriels, interdisant ainsi au général Bergeret d'accomplir le plan qu'il avait projeté. Dans toutes les villes où il passe, Renouvin envoie aux collaborateurs des avertissements solennels et collectifs. Trois avertissements sont ainsi envoyés, et au troisième succède ce que mon ami appelle la « kermesse ». La « kermesse », c'est, au même moment et sur tous les points d'une même ville, l'explosion de toutes les boutiques des marchands de journaux qui vendent les publications favorables à l'ennemi, des appartements d'industriels ou de commerçants qui travaillent pour l'Allemagne, des maisons de tous ceux qui par leur fonction officielle peuvent être tenus pour responsables d'un état d'esprit favorable à la défaite.

Vers cette époque, Jacques Doriot veut organiser à Paris un grand congrès national du Parti Populaire Français. Des trains sont mis à la disposition des congressistes dans toutes les villes importantes. Ceux-ci seront dispensés, sur avis favorable du responsable régional doriotiste, des formalités de l'ausweis. Alors Renouvin décide que les trains n'arriveront pas à destination. Dans toutes les gares, avec des complicités locales, il « truffe » les wagons préparés de machines incendiaires à retardement. Les trains auront à peine démarré au son des fifres et des tambours que la troisième voiture commencera de brûler. L'incendie sera à peine maîtrisé dans la troisième voiture que la cinquième explosera.

Ce fut un triomphe. Les congressistes qui, pour la plupart, n'avaient parcouru que quelques kilomètres durent rentrer chez eux, la tête basse.

**FIN JUILLET 1944 :  
QUAND LE FRONT CÉDA  
CE FUT LA DÉBACLE !**



**ARRIVÉS EN SEIGNEURS, ILS REPARTIRENT EN CLOCHARDS**

Ils étaient arrivés en 1940 à bord de monstres blindés, hauts ou bas sur pattes. Nos routes, nos belles routes de France, avaient gémi sous le poids de leurs chars, de leurs camions, de leurs canons tractés. Oui, à cette époque, ils crachaient du feu. Mais quatre années plus tard, le débarquement venu, quand le peuple des seigneurs dut enfin reprendre le chemin de ses terres, on s'aperçut qu'il n'était plus tout à fait le même. La France fut alors témoin de la plus bouffonne débandade de l'histoire. Adieu tanks, camions, motos, chenillettes ! « Ils » fujoient n'importe comment, sur des charrettes volées, à cheval, à cloche-pied, à dos d'âne, et même en remorque comme cet officier qu'on voit ci-dessus traîné dans les rues de Cherbourg par deux de ses compagnons, sous le regard goguenard d'une population goûtant enfin sa revanche.

## JACQUES RENOUVIN

(Suite de la page 12)

Lorsque les Allemands arrêtent Renouvin, voici ce qu'ils savent de lui. Ils savent qu'il est le voyageur infatigable, allant d'une ville à l'autre, et qui enseigne le maniement de la dynamite et de la cheddite. Ils savent que presque toute l'action des corps francs de la Résistance, c'est cet homme-là, à qui ils viennent de passer les menottes, qui en est le responsable.

Par des camarades qui assistaient à ses interrogatoires, nous avons appris combien il s'est montré maître de lui, calme et fier. Puisqu'il était impossible de nier, il ne niera point. Et puisqu'il fallait prendre des responsabilités, il les prend sans forfanterie, sans bruit, en chef véritable. Renouvin qui, depuis les premières heures, s'était consacré tout entier à la lutte contre l'ennemi, savait que cette Résistance dont il avait connu, savait que cette Résistance dont il avait connu et provoqué les premiers efforts était maintenant forte, organisée et que plus rien au monde ne pourrait la détourner de son but.

Les trois mouvements de zone Sud : *Combat*, *Libération et Franc-Tireur*, venaient de s'unir en une organisation unique, intitulée les *Mouvements Unis de Résistance* (M.U.R.). Le Comité directeur des M.U.R. allait rencontrer au sein du C.N.R. les représentants du Comité de coordination des cinq mouvements de zone Nord. Le plan d'action rédigé par Frénay et par ses hommes allait s'étendre à toute la France. Le successeur de Renouvin, Kavel, serait en effet chef national de l'ensemble des groupes francs. Il reprendrait les équipes formées une à une par le glorieux soldat de la Libération qu'était Jacques Renouvin.

Frénay donnait pendant longtemps ses rendez-vous à Lyon, dans un endroit que nous appelions, dans nos messages, le Point A. C'était l'appartement de deux vieilles filles, passionnément dévouées à notre cause et qui, sans crainte, nous hébergeaient et nous permettaient de tenir séance chez elles.

Quelques semaines avant l'arrestation de Renouvin, nous y avions, lui, Frénay et moi, passé une soirée à travailler. Ce fut là que Frénay m'annonça l'arrestation de notre ami. Un des adjoints de Renouvin, Jean Chanton, dit Bastos, avait déjà, en vain, tenté une opération sur la prison de Limoges, mais trop tard, hélas ! Renouvin étant parti pour Fresnes, Bastos, avec une poignée d'hommes fidèles, était allé secrètement faire le siège de la citadelle.

Il fut décidé avec Frénay que j'irais inspecter sur place ce qui avait été monté. L'idée d'une attaque sur Fresnes avait été abandonnée. Bastos pensait être entré en contact avec son chef par l'intermédiaire d'un agent double. Il fallait qu'au cours de l'interrogatoire Renouvin fit semblant d'avouer et indiquât aux Allemands une rue écartée où ceux-ci le conduiraient pour qu'il retrouve l'immeuble dont il feindrait de parler. C'est pendant la durée de ce transport que Bastos et ses hommes comptaient enlever à main armée notre ami.

Ils furent pris, internés et, comme leur chef, déportés en Allemagne. Quelques-uns d'entre eux rentrent maintenant, qui racontent comment le 24 janvier 1944, exténué par les supplices et les coups, Renouvin, sur un lit d'infirmier qu'il partageait avec deux martyrs aussi misérables que lui, a rendu son âme à Dieu.

En ces jours anniversaires de la Libération ou nous célébrons la Résistance, il faut méditer sur son exemple. Un an avant d'être pris, il savait qu'il ne sortirait pas vivant des combats qu'il menait. Il me l'avait dit au hasard d'une rencontre. Cet homme fort n'a pas été impressionné par la certitude de la mort. Il faut ajouter encore qu'il ignorait, bien sûr, à quelles ignominies il serait condamné, qu'il ne savait pas, lui qui n'avait jamais courbé la tête, qu'il serait traité comme un esclave par les plus inhumains des maîtres. Mais ce qui importe, c'est que dès les premiers jours, depuis 1938, jusqu'à l'heure où il succomba, il ne fut l'homme que d'une seule idée et d'une seule pensée : la liberté.

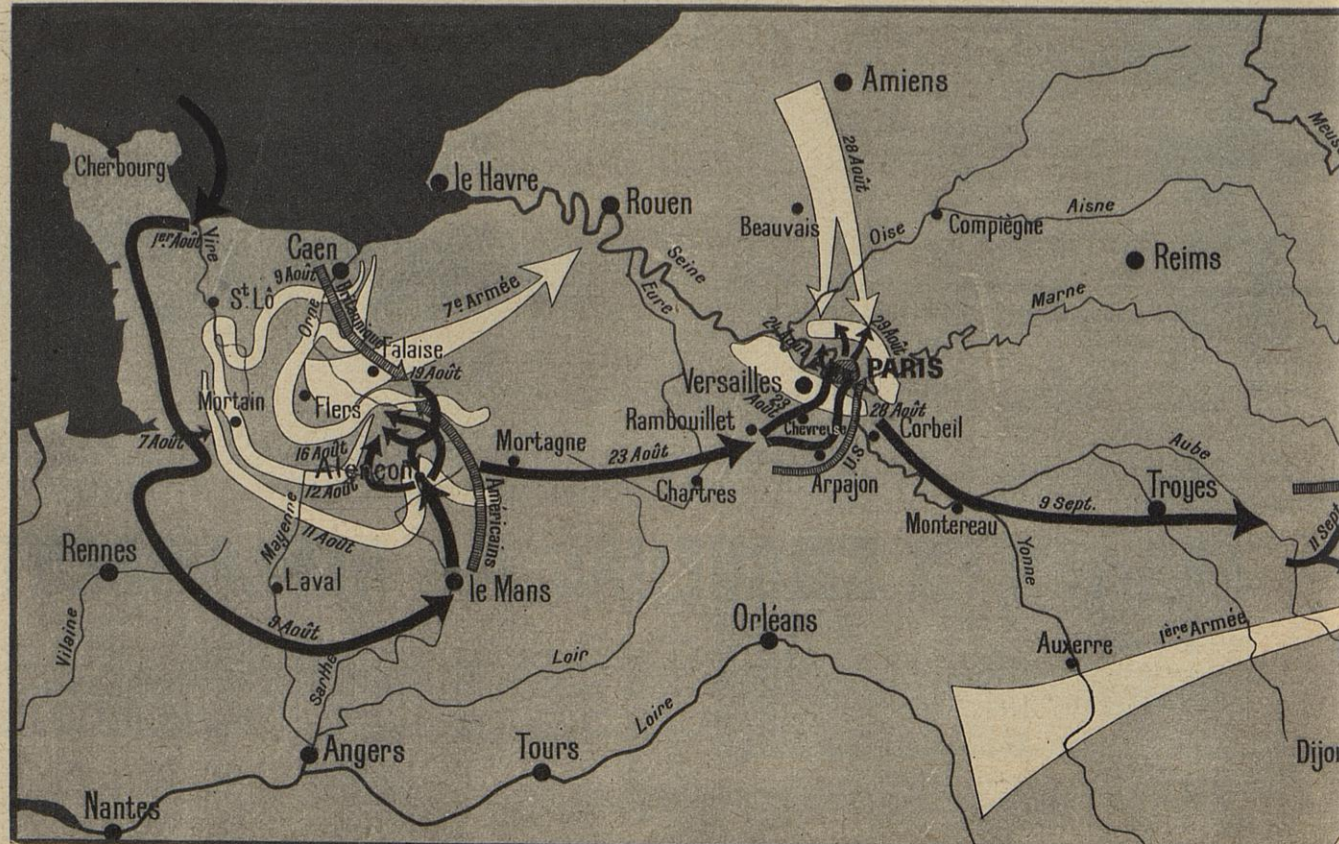
Sa fierté était d'avoir réussi par sa seule volonté à regrouper tous ceux qui, dispersés, poursuivaient le même rêve que lui.

Lorsqu'on reproche aujourd'hui à la Résistance de ne pas donner tout ce qu'on attendait d'elle, on oublie sans doute que trop d'hommes pareils à Jacques Renouvin nous ont été arrachés et que les jours qui passent ne font qu'accroître le vide qu'ils ont laissé.

GUILLAIN DE BENOUILLE.



12 AOUT 1945 : A ALENÇON, LE GENERAL LECLERC RETROUVE LA MAISON QUI LUI SERVIT DE P. C. EN 1944.



## ENTRE A ALENÇON...

### première ville française libérée par les premiers Français libres

Carnet de route par René de Berval

A peine nos roues se furent-elles posées sur le sol de France que nous fonçâmes en avant. Sur 200 kilomètres, la division Leclerc s'étendit brusquement, déroulant ses longs anneaux de véhicules, monstre à 4.000 têtes qui cherchait de tous ses mufles d'acier la trace laissée par l'Allemand en déroute. Il ne fallait surtout pas lui laisser de répit, afin de l'empêcher de se reformer et de transformer sa déroute en retraite organisée.

Ce fut, en somme, une ruée. Les unités de la 3<sup>me</sup> Armée américaine, dans laquelle nous étions englobés, avaient déblayé le chemin devant nous : notre mission ne devait commencer que plus tard, plus loin, au nord du Mans...

Du 2 au 9 août, des noms de villes, des visages entrevus dans le vent de la course, quelques villages intacts, beaucoup de cités détruites qui menaçaient le ciel de leurs ponts coupés, de leurs maisons décapitées... Sainte-Mère-Eglise... Saint-Sauveur-le-Vicomte... La Haye-du-Puits... Coutances... Avranches... Fougères... Saint-Aubin-du-Cormier...

Le 9, frontières de l'Anjou à Château-Gontier. Etonnement, regards. On nous reconnaît brusquement : les sourires avec les robes, les baisers, les mouchoirs et les drapeaux claquent dans le vent.

Nos premiers chars sont mortellement touchés au Sablon. Puis c'est Vivoin, Doucelles et Danguel. On avance toujours.

Ainsi jusqu'au 11, qui nous livre Rouesse, traversé par les cuirassiers. Puis, c'est Champfleur où le général installe son P.C. avant. Ici et là, comme des plumes détachées de nos ailes, des chars, des autos-mitrailleuses, des half-tracks, tous chenillés ou à roues qui marquent le premier prix du sang...

11 août au soir. — La nuit est tombée comme une pierre. Le P.C. du général s'est écrasé à même la terre où, près de la nuit, il s'endort. Rythme des poitrines confiantes auquel répond celui du groupement tactique D, dans un amoncellement incroyable de toutes sortes.

Avant de s'endormir, le général a donné l'ordre à un sous-groupe de pousser une reconnaissance afin de s'assurer, si possible, des ponts sur la Sarthe.

12 août, 1 h. 30. — Un obus tombe sur un half-track à munitions qui saute et crève la nuit de mille feux.

En sursaut réveillé, le général est sur pied. La question des ponts assiege à nouveau son esprit. Que fait la reconnaissance ?... Les ponts sont-ils intacts ?... Par qui sont-ils gardés ?...

Le problème monte à bord de la Jeep et repart avec lui. Il est 4 h. lorsqu'ils arrivent au Pont-Neuf, où tout est nuit et silence. Tandis que le général en prend possession, la patrouille d'infanterie et de chars légers qui le suivait pénètre dans la ville.

— Raccordez-moi, dit le général, qui a des ordres à donner à son P.C., et il remonte dans la Jeep.

Dans la nuit, le chauffeur se trompe de route et prend celle de Mamers pour celle de Champfleur.

Un véhicule arrive en trombe en sens inverse. Halte ! crie le chauffeur Varga.

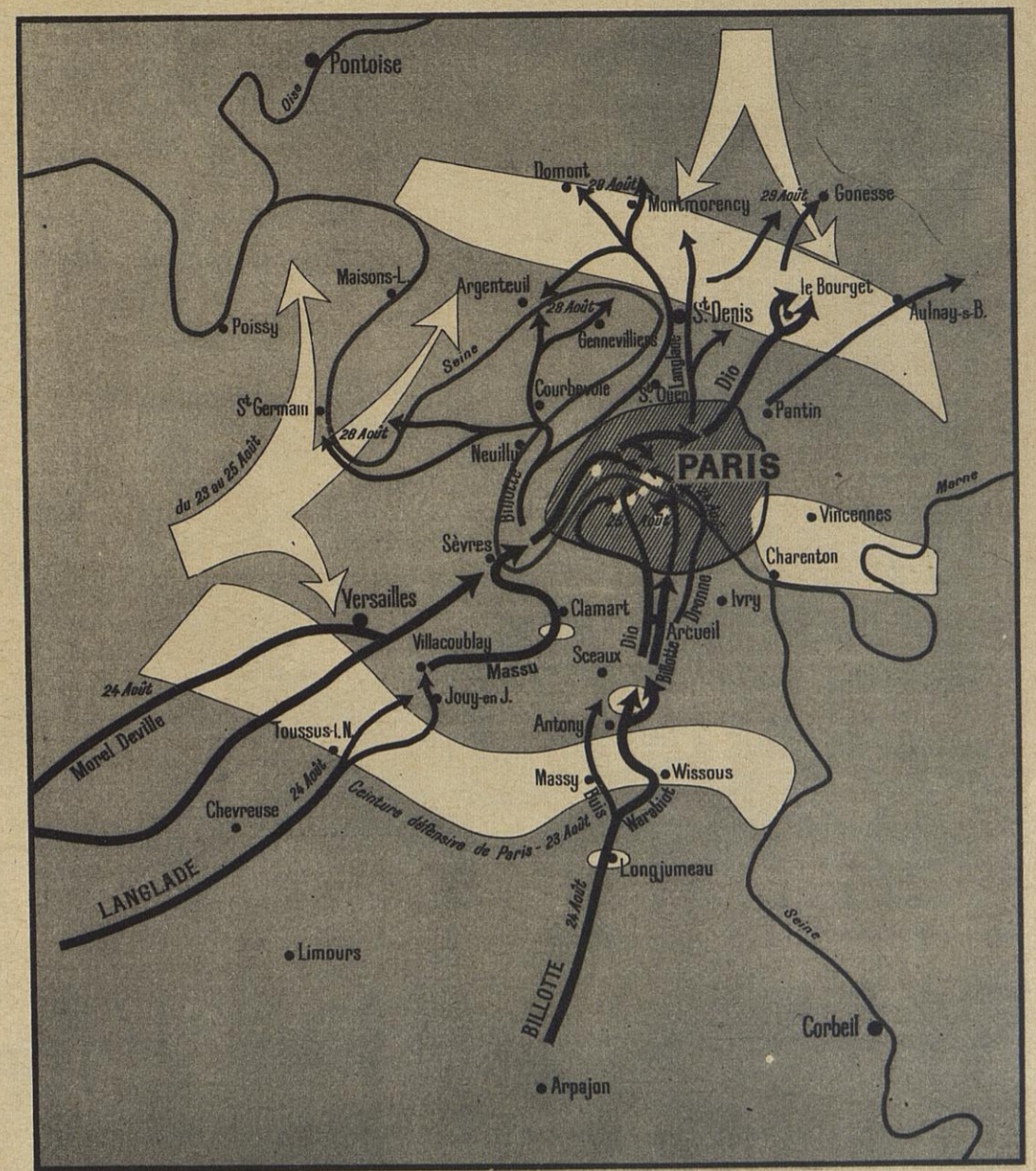
On se retourne : c'est une camionnette où se trouvent une demi-douzaine de soldats allemands.

Ils stoppent à quelques mètres de là. Deux descendent de voiture et engagent le feu.

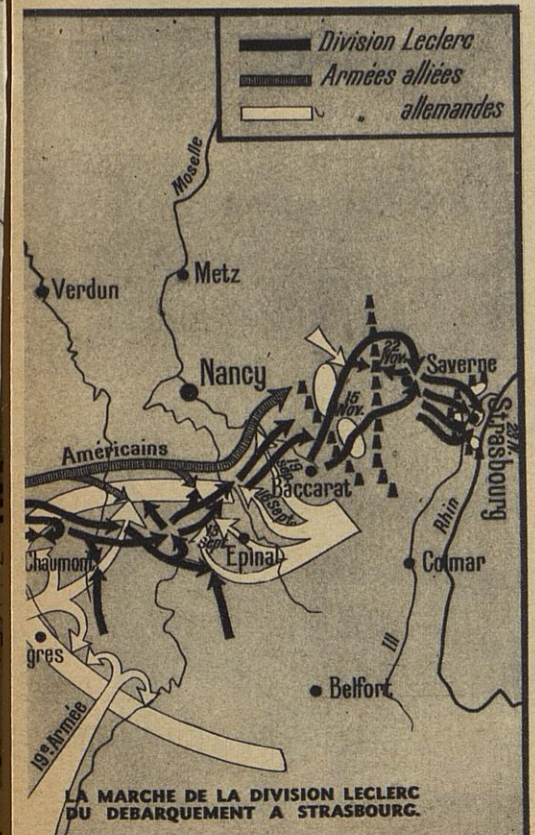
La nuit est un tunnel. Imité de son officier et du chauffeur, le général a mis pied à terre. Le commandant de Guillebon, qui suit avec un chauffeur dans un command-car, a fait de même.

Les armes : les deux chauffeurs, des mitraillettes qui crachent. Le commandant de Guillebon s'appuie pour mieux viser et tire de son colt. Le capitaine Gachet, qui a oublié son revolver dans la nuit du départ, craint de lancer la grenade qu'il tient à la main, de peur de blesser son chef. Leclerc a sa canne.

Le capitaine Gachet au général : — Mon général, il serait peut-être prudent de vous abriter là...



Cette carte montre la marche de la division Leclerc sur Paris. Après la prise d'Alençon, la deuxième D. B. faisait sa jonction avec les Britanniques et, avec eux, refermait la trappe sur la 7<sup>me</sup> armée allemande. Le 21 août, à Argentan, le général Leclerc prenait sur lui de lancer la D. B. sur Paris qui, depuis le 18, était aux barricades. Le 22 août, la colonne Leclerc était à Rambouillet. Von Kluge avait installé une couverture puissante appuyée sur la vallée de Chevreuse, de Montfort à Orly. Le 24, l'ordre était donné de s'emparer de Paris. Par Toussus-le-Noble et Jouy les colonnes Massu et Minjeonnet atteignaient Villacoublay, Clamart et le pont de Sèvres. Pendant ce temps, le colonel Billotte, parti d'Arpajon, atteignait les positions allemandes entré Massy et Wissous. Le colonel Warobiot manœuvrait Wissous par la droite mais devait se rabattre sur la Croix-de-Berry qui offrit une résistance sérieuse. Au crépuscule, le général Leclerc détachait une petite colonne sous les ordres du capitaine Dronne. Dans la nuit, cette colonne franchissait la porte d'Italie, puis atteignait l'Hôtel de Ville. La jonction était faite. Le lendemain matin, le colonel Billotte pénétrait dans Paris par la porte de Gentilly, et le général Leclerc par la porte d'Orléans. La capitale était sauvée. Il ne restait plus aux Allemands qu'à fuir ou à capituler.



LA MARCHÉ DE LA DIVISION LECLERC DU DEBARQUEMENT A STRASBOURG.



12 AOUT 1944 : A L'ENTRÉE D'ALENÇON, LE GENERAL LECLERC SE RAFRAICHIT...



LE GENERAL LECLERC PASSE SOUS UN DES ARCS DE TRIOMPHE EDIFIE PAR LES ALENÇONNAIS.

## L'HOMMAGE D'ALENÇON RECONNAISSANTE

Il lui indique un petit chemin creux qu'on devine à quelques pas de là.

Le général, sèchement :

— Fichez-moi la paix !

Le tir s'intensifie. Les Allemands ne sont qu'à une dizaine de mètres. Dans un instant, ceux qui sont restés dans la voiture seront revenus de leur surprise et ouvriront, à leur tour, le feu... La situation est délicate.

De plus en plus énervé, le général agite sa canne. Il n'a pas bougé d'un pas depuis le début de l'affaire.

Brusquement :

— On perd du temps, bon sang... Gachet, dépêchez-vous de me régler cet incident !...

Mais un des Allemands est tué. L'autre lève les bras et se rend, tremblant de peur. Pour plus de sûreté, la camionnette s'enfuit.

L'« incident » est réglé. Le renseignement qui arrive, par la voix blanche et bégayant du prisonnier, est qu'une longue colonne ennemie reflue de Mamers sur Alençon.

Le dispositif est changé en un instant, ainsi que l'emplacement du P. C. avant, que le général va faire déplacer de Champfleu à Alençon même, à la sortie du Pont-Neuf.

Leclerc retourne à son nouveau P.C., emmené par le commandant de Guillebon, tandis que le capitaine Gachet part pour Champfleu, porteur de l'ordre de déplacement...

L'autre dimanche, les Alençonnais prouvèrent que la reconnaissance n'est pas pour eux un vain mot et qu'ils n'avaient rien oublié des heures tragiques qu'ils auraient pu traverser si le général Leclerc, à la tête de sa division, n'était arrivé à temps. Aussi la ville s'offrit-elle comme une jeune mariée, parée de ses plus beaux atours. Elle s'était faite resplendissante pour accueillir celui qui lui avait épargné la destruction. Drapeaux, banderoles, fanions, guirlandes, portraits, photos, arcs de triomphe, fleurs couvraient les murs, ornaient les façades, masquaient les balcons.

Un détachement de quatre cents hommes de la division participait à cette fête du souvenir.

Au pied du monument aux Morts, quatre jeunes filles, sœurs de combattants de la division, offrirent au général Leclerc l'insigne de grand'croix de la Légion d'honneur — une pièce magnifique sertie de brillants — don de la ville d'Alençon. Puis, après la messe en plein air, après un déjeuner de cent couverts à l'Hôtel de France, ce fut la série des inaugurations commémoratives : « Avenue du Général-Leclerc », « Place de la Division-Leclerc », plaque de marbre commémorative au 15 de la rue du Pont-Neuf, à l'endroit précis où le général établit son P.C. au matin du 12 août 1944...

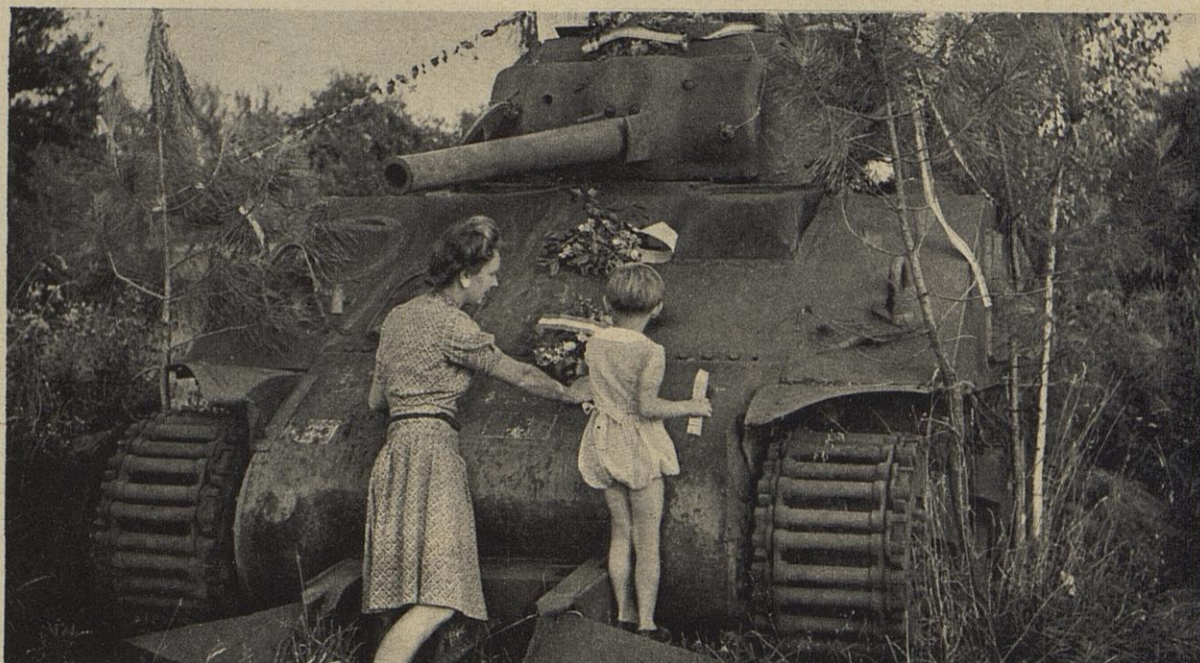
Avant de quitter la cité qu'il avait ainsi délivrée un an plus tôt, le général tint à lui remettre deux tableaux. Ces deux tableaux ont une histoire : ils furent récupérés par les troupes de Leclerc dans les caves personnelles de Hitler, à Berchtesgaden...

Alençon, août 1944... Berchtesgaden, mai 1945... cela donne tout de même une idée du chemin fait en moins d'un an par la glorieuse deuxième D.B. !

René de BERVAL.



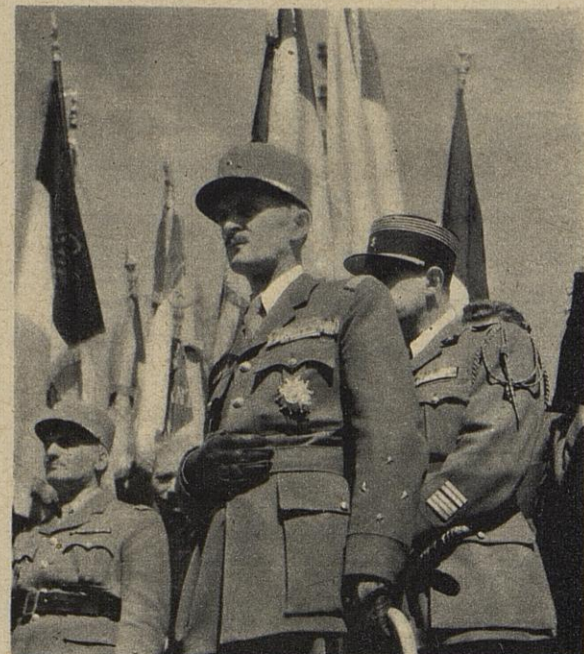
Des jeunes filles remettent au général Leclerc une magnifique plaque de grand'croix de la Légion d'honneur.



Près d'Alençon, à Fyé, des habitants sont venus fleurir ce char en souvenir des héros de la division Leclerc tombés là pour la France au mois d'août 1944. Geste émouvant au milieu d'une nature portant encore la trace des combats.



LE GENERAL LECLERC EST FÊTÉ PRÈS DE LA MAISON OÙ IL ÉTABLIT SON POSTE DE COMMANDEMENT, LE 12 AOÛT 1944.



LE GENERAL PORTANT SA PLAQUE SERTIE DE BRILLANTS.



## DU MAQUIS A "RHIN-DANUBE"

Lorsque, le 22 juin 1940, l'armée française, obéissant aux ordres du maréchal Pétain, cessa le combat et dut subir le « vae victis » du vainqueur, des esprits « distingués » prononcèrent l'oraison funèbre de la nation. C'est que la grandeur et le rayonnement du pays, tout le long de ses dix siècles d'histoire, furent dus, certes, à de multiples causes spirituelles et morales, mais aussi à la valeur de ses fils dans le combat.

Et cette armature s'était brusquement brisée; fallait-il voir dans cette terrible catastrophe le signe définitif du déclin français? Le soldat de France avait-il perdu

ses vertus millénaires, parce que le peuple dont il est issu n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été? Ou bien la défaite n'était-elle due qu'à des causes importantes, mais techniques et par conséquent réparables?

La réponse à ces questions était loin d'avoir des conséquences purement théoriques: « Je me répète tous les matins que nous avons été battus, et il faut que vous soyez pénétrés de cette idée », disait le maréchal Pétain. — « Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre », répondait le général de Gaulle: d'un côté, acceptation définitive de la défaite; de l'autre, refus absolu de la subir, et assurance de la victoire; d'une victoire à participation française.

Cela semblait pourtant une gageure; il n'était pas impossible à la grande rigueur, et même dès juin 40, de prévoir une victoire alliée à longue échéance; ce qui paraissait utopique était de vouloir ardemment et d'affirmer hautement qu'à cette victoire la France devait participer, non pas seulement nominalement, en souvenir de son sacrifice de 1939-1940, mais effectivement et efficacement par sa présence sur les champs de bataille sur terre, sur mer et dans les airs. Bien plus, il fallait que l'effondrement français de 1940 fût remplacé aux yeux du monde par un surcroît d'héroïsme et en partant de zéro. Et le général de Gaulle réussit ce qui paraissait impossible.

C'est que, dès le début, avec une lucidité remarquable, il axa ses méditations et son action sur deux principes essentiels:

1° Les méthodes nouvelles de guerre exigeaient un matériel de qualité en quantité suffisante. Mais il ne fallait pas que les soldats devinssent des « robots » actionnant des machines; au contraire, celles-ci devaient rester des outils dominés par l'intelligence humaine. Pour cela une armée jeune, menée par des chefs jeunes, imprégnée d'un esprit patriotique nouveau, était nécessaire;

2° Aucun effort, aucune victoire de la France résistante de l'extérieur ne pourraient être féconds, et à la longue possibles, s'ils n'étaient épaulés, encouragés par les efforts et les victoires de la France résistante à l'intérieur. Pour créer et développer cette lutte parallèle à l'intérieur même des frontières du pays, il fallait que là aussi un renouveau de patriotisme inspirât les citoyens.

Vouloir ce double objectif, et cela dès le lendemain de la défaite; le réaliser à l'extérieur malgré l'état squelettique des effectifs du début, le réaliser en France même malgré le trouble profond des esprits et le « mythe Pétain », voilà ce qui fera éternellement la gloire du « Premier résistant de France ».

Cet effort pour réunir dans les esprits et dans les faits les deux tronçons du pays momentanément séparés, c'est tout simplement l'histoire de France entre 1940 et 1944.

Que de chemin parcouru pour y parvenir! Il fallait que les Français fussent partout, pour que, les voyant partout, le monde ne songeât pas à les dénombrer: Keren, Massaouah, la Syrie, Bir-Hakeim dont je ne sais si ce fut la défense ou la trouée à travers les lignes d'encerclement ennemies qui fut la plus intrépide, El-Alamein où l'officier de liaison britannique dit aux officiers français qu'il quittait, avec un rien d'émotion perçant à travers son flegme: « Je suppose que tous les hommes qui feront cette attaque sont célibataires? »

Pendant ce temps, surgis du cœur de l'Afrique, d'autres Français paraissaient sur scène et jouaient leur partie avec un éclat fulgurant.

Sortie du Tchad, la légendaire « colonne Leclerc » fonça à travers le désert, cueillant sur sa route, une à une, les oasis italiennes du Sahara libyen; franchissant 3.500 kilomètres de désert, Leclerc parvint à la mer; les héros de Bir-Hakeim faisaient leur jonction avec ceux de Koufra et de Mourzouk.

Mais un grand événement venait de se produire. L'Afrique du Nord, jusque là enchaînée à Vichy, entra dans la lutte à son tour et elle allait faire payer cher à l'ennemi sa longue inaction forcée.

Une grande étape était ainsi parcourue: toutes les forces françaises se trouvant hors de France étaient enfin réunies; ensemble elles frapperont en Tunisie et en Italie; ensemble elles combattront pour délivrer la mère patrie: Français de France



LES GÉNÉRAUX DELATTRE DE TASSIGNY, BETHOUARD ET DE MONTSABERT



évacués de leur prison, Français des territoires lointains, Français d'Afrique du Nord, Français musulmans du Maroc, d'Algérie et de Tunisie, troupes indigènes de l'Afrique Noire, tous fraternellement unis attendaient le signal... tournés vers la France.

Pendant ce temps, en France...

Le pays, réveillé de sa torpeur, prenait conscience du rôle qu'il pouvait jouer dans cette phase cruciale de la guerre. La libération de la patrie était devenue autre

chose qu'un besoin sentimental : c'était une nécessité stratégique dont la réussite était la condition même de la victoire. Alors, à l'épopée de la France combattante, répondit l'épopée de la Résistance intérieure : des ouvriers et des bourgeois, des paysans et des intellectuels quittèrent leurs foyers, leurs familles, leurs affections et leurs biens pour mener dans les forêts et les montagnes une lutte sans merci contre l'envahisseur. Ils n'étaient pas préparés à ces batailles obscures et dangereuses, à cette guerre où ils devaient acquérir des instincts de contrebandiers et des

notions de chimie — et pourtant ils écrivirent avec leurs exploits et leur sang des pages glorieuses entre toutes dans l'Histoire de France. Quel poète les chantera comme Victor Hugo chanta les « Volontaires de l'An II » ? D'abord presque sans armes et presque sans chefs, peu à peu fédérés, encadrés, mieux armés quoique jamais suffisamment, ils apportèrent au haut commandement interallié un appui que celui-ci sut reconnaître : ce furent les sabotages des voies de communication, les attaques des colonnes de ravitaillement, la lutte sans merci contre les séides de

l'ennemi, puis, au fur et à mesure que la liaison s'affermissait avec les forces françaises de l'extérieur, des opérations de guerre qui harassaient les Allemands, d'abord méprisants — n'avaient-ils pas les tanks, comme avait dit Goering, pour maîtriser les révoltes des peuples asservis ? — puis inquiets, puis angoissés par la présence sur leurs flancs et sur leurs arrières de cet ennemi nouveau, invisible mais toujours présent, sans cesse poursuivi et sans cesse ressurgi. Ils essayèrent de la propagande pour le désagréger et n'y réussirent pas. Ils essayèrent la terreur et



n'y réussirent pas davantage. Lorsque les Alliés enfin débarquèrent, la France était déjà en état d'insurrection.

De même que dans les rangs des armées françaises de l'extérieur la mort avait frappé à coups redoublés, de même des deuils et des ruines sans nombre atteignirent les combattants de l'intérieur : jeunes gens fusillés sans jugement, fermes et villages brûlés, populations civiles torturées et déportées; le pays saigna de mille plaies; et les héros tombaient obscurément, sans ordres du jour en fanfare, sans uniforme où accrocher une médaille, sans secours religieux, sans sépulture... Mais les morts étaient remplacés immédiatement et les fusils (si rares), sitôt tombés, étaient aussitôt relevés; et ces combattants chantaient, comme leurs ancêtres de l'An II, et ce qu'ils chantaient était vrai : « Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place... »

L'idée du général de Gaulle s'était réalisée : la grande liaison s'était effectuée... Les Français étaient à nouveau réunis en France.

A cette victoire, tous les fils de la France ont collaboré, les uns de l'extérieur, les autres de l'intérieur. Tous ont joué leur rôle dans la bataille : la reconnaissance du pays va également aux uns et aux autres.

Aujourd'hui, il apparaît clairement que l'armée française d'Allemagne est le produit d'un « amalgame » dont il serait bien difficile de décomposer les éléments; quelle que fût leur origine, ceux-ci ont montré la même science et la même bravoure dans les dernières phases de la lutte.

Et c'est pourquoi le peuple, qui le sait, ne s'est jamais senti aussi près de ses soldats; cette armée est vraiment devenue celle de la nation.

Jean PEZET.

Illustrations de RESCHOFSKY.





# COMMENT LA POLICE PARISIENNE donna, le 15 août, le signal de l'insurrection de la capitale

**13** AOÛT 1944... Les Allemands sont toujours à Paris. Les autos noires de la Gestapo continuent à sillonner les rues. Les bottes de la Wehrmacht résonnent sur le pavé de la capitale. Celle-ci est calme. Un observateur attentif discernerait cependant dans l'attitude et la physionomie des Parisiens quelque chose de tendu et aussi de gouaillieur : le débarquement a eu lieu et il a réussi ; le front allemand vient d'être forcé ; cela permet tous les espoirs. D'ailleurs, ces hommes et ces femmes ne sont pas aveugles : s'ils n'ont jamais consenti à regarder leurs ennemis, ils n'ont cessé de les voir. Et ce qu'ils voient aujourd'hui est réconfortant. Longtemps l'armée occupante ne s'était montrée à eux que sous son aspect discipliné et orgueilleux. Mais depuis quelques jours, il y a du nouveau : si les troupes de la garnison, les « statiques », gardent leur morgue, les soldats qui refluent vers Paris du front de l'Ouest et le traversent sont épuisés, mornes, lamentables. Allons ! Il n'y en a plus pour longtemps, le cauchemar va bientôt finir !

Oui, l'heure de la Libération approchait. Mais encore fallait-il la mener à bien !...

On savait que les plans de l'ennemi prévoyaient des destructions comparables à celles qu'ils avaient ou allaient réaliser à Florence, à Lyon et ailleurs. Comment chasser les indésirables en les empêchant d'accumuler les ruines et les massacres : tel était le problème.

Les organisations de la résistance — Conseil national de la Résistance et Comité parisien de Libération — veillent et s'interrogent. Elles précipitent les préparatifs, mais se demandent encore si le moment est venu.

Ce fut la police parisienne qui s'ébranla la première.

Depuis longtemps, des noyaux de résistance existaient à la Préfecture : peu à peu et au fur et à mesure de l'intensification des événements militaires, de l'accumulation des pillages, de la montée des crimes, la propagande des responsables de la Résistance s'intensifiait. Elle éveilla dans la masse des agents un écho profond. Une organisation calquée sur la hiérarchie administrative fut montée avec soin, par divisions, arrondissements, et même brigades.

Il existait trois organisations de résistance dans la police parisienne : « Le Front national de la Police », « Honneur de la Police », — rattachée au M. L. N. — et « Police et Patrie », qui relevait de « Libération ». Les dirigeants de ces mouvements, un brigadier et deux agents, s'ignoraient. Aucune liaison n'existait entre eux.

Cependant, les Allemands commençaient à appliquer leur plan secret concernant la police de Paris : il consistait d'abord à la désarmer, ensuite à interner ses membres ; ils commencèrent à désarmer les agents d'Asnières et de Gennevilliers le 13 août. Ce même jour, étant enfin parvenus à se connaître et à se joindre, les trois responsables décidèrent de lancer un ordre de grève générale de la police. Après quelques hésitations de certains membres du C.N.R. et du C.P.L., ceux-ci, dans une réunion rue Chapon, donnèrent leur appui au mouvement.

Il devait commencer le 15 août à 7 heures du matin.

Dès le début, tous les agents suivirent l'ordre et quarante-huit heures après, la grève était absolument générale parmi les agents, les services centraux et les postes de police

Le fait avait une grande importance : importance morale d'abord, car il démontrait la volonté de la police parisienne de prendre sa part dans le combat pour la Libération ; importance matérielle ensuite, car il donnait confiance aux grandes corporations ouvrières déjà lancées dans la lutte (tels les cheminots) ou qui s'y préparaient ; importance tactique et même stratégique enfin, car une armée de 17 à 18.000 combattants disciplinés et hiérarchisés entraînait dans la bataille, et la dissémination de ses membres à travers la capitale et sa banlieue rendait toute répression militaire difficile, sinon même impossible.

Il fallait maintenant « entretenir la grève » : dans la nuit du 18 au 19 août, l'ordre d'insurrection fut lancé ; malgré le couvre-feu fixé à 21 heures, on put convoquer deux mille agents pour le lendemain sur le Parvis Notre-Dame. Alors fut décidée l'occupation de la Préfecture de Police. Elle eut lieu sans incident notable. Le premier drapeau du Paris libre y fut hissé : il n'a jamais été, depuis, abaissé. Ce fut un moment d'intense émotion ; par un hasard véritablement miraculeux, un clairon se trouva là qui sonna « Au drapeau » ; et « la Marseillaise » retentit.

Le préfet de police de Vichy, Bussières, vit son cabinet envahi : lorsqu'il comprit enfin de quoi il s'agissait, il cria en se frappant le front de ses poings : « Mes amis, mes amis, vous êtes fous ; vous allez vous faire tous massacrer. »

Et de fait, la journée fut dure.

Les Allemands avaient été absolument surpris. Ils croyaient que le bastion de la Préfecture était occupé par plusieurs milliers d'insurgés disposant d'un matériel considérable. En fait, la grande journée du 19 fut conçue et exécutée sans grands moyens. D'ailleurs, les Allemands pouvaient-ils concentrer encore à cette date des effectifs suffisants ? Leur débâcle s'accroissait ; au débarquement en Normandie avait succédé, le 15 août, le débarquement dans le Midi. L'armée en déroute était désorganisée et le spectacle qu'elle

offrait n'était pas fait pour insuffler la vaillance au cœur des troupes de la garnison.

Le calme, cependant, régna jusqu'à 14 h. 20 ; c'est à ce moment que la première rafale partit de la Préfecture et stoppa un camion militaire allemand. La bataille s'étendit, les points stratégiques, les ponts furent occupés. L'armement restait toujours insuffisant et on peut dire que, si les agents se montrèrent acharnés, ce fut en grande partie pour récupérer les armes des Allemands.

Le service hospitalier de l'Hôtel-Dieu organisé d'ailleurs avec grand soin, parce qu'il était prêt, fut admirable. A son apparition, un coup de sifflet arrêta le feu ; dès son départ, le feu reprenait sur un deuxième coup de sifflet. Les Allemands tiraient souvent sur le service de santé. On en comprit les raisons quand on vit leurs soldats blessés refuser obstinément de se laisser opérer : on les avait persuadés que les Français tuaient leurs prisonniers et bien souvent il fallut se battre avec eux pour les obliger à se laisser soigner !

Les heures passèrent et la situation paraissait s'aggraver. Le consul de Suède, M. Nordling, chargé de défendre les intérêts des deux partis et de faire la liaison entre eux et sous l'égide de qui eurent même lieu des échanges de prisonniers, transmettait téléphoniquement, à intervalles de plus en plus rapprochés, des menaces allemandes de répression impitoyable. Des tanks firent leur apparition. Des incendies éclatèrent que les pompiers combattirent sous les balles. La crise atteignit son point culminant à 17 heures. Les uns parlaient de s'enterrer sous les ruines de la Préfecture ; d'autres de la quitter (et certains l'avaient déjà fait). Certains membres du C.N.R. donnèrent même à ce moment l'ordre impératif d'évacuer la place.

Brusquement, à 20 heures, le consul de Suède appelle la Préfecture ; il déclare vouloir transmettre de la part des Allemands une demande de trêve. Le moment fut d'une émouvante grandeur : l'ennemi reconnaissait son infériorité.

Alors, pendant une conférence à laquelle assistaient notamment MM. Luizet, Hamon, Ribière, Parodi, etc..., et qui dura jusqu'à deux heures du matin, la décision fut prise d'occuper l'Hôtel de Ville ; elle fut exécutée le dimanche 20 août à 6 heures du matin. C'est là que fut arrêté le préfet de la Seine de Vichy.

Une délégation fut nommée pour entrer en relations avec les Allemands afin de régler les modalités de la trêve. Il fut décidé de porter les accords intervenus à la connaissance du public par des voitures munies de haut-parleurs dans lesquelles prendraient place un Allemand et un Français.

Mais les balles continuaient à crépiter : les Allemands n'avaient plus le contrôle de leurs troupes et, de leur côté, le lundi 21 août, les Parisiens élevaient, rue de la Huchette, les premières barricades. L'insurrection, d'abord limitée, se généralisait.

Le peuple de Paris prenait lui-même en main sa libération.

Ainsi la grève générale et la bataille menées du 15 au 20 août par la police parisienne eurent une importance capitale. C'est en grande partie grâce à elle que les ponts ne sautèrent pas ; que les archives furent sauvées, que la famine ne s'abattit pas sur les Parisiens, bref qu'eut lieu ce qu'on a appelé « le miracle de Paris ».

Le résultat moral du soulèvement fut aussi grand : il lava la tache que les mauvais fonctionnaires de la police faisaient supporter au corps tout entier ; il le rendit populaire auprès de la population.

C'est par ce rapprochement de la police et du peuple que je voudrais terminer : la police parisienne perdit 150 hommes et plus de 500 agents furent blessés dont plusieurs moururent par la suite de leurs blessures ; mais ils étaient morts pour la Libération.

Combien seraient tombés dans les nuits noires de l'hiver 1944-1945, tués par des vengeurs anonymes, si la police tout entière n'avait en août 1944 mené, d'abord seule, puis aux côtés du peuple de Paris, la bataille insurrectionnelle pour la Liberté ?



Un document extraordinaire : dans une des salles de la gare Montparnasse, servant de P. C. au général Leclerc, le général de Gaulle, qui vient de faire son entrée dans la capitale (25 août 1944), prend connaissance du texte de la capitulation de von Choltitz que vient de lui remettre le général Leclerc. Sur la table, devant de Gaulle, on remarque et le képi et la fameuse canne de Leclerc...

## PATTON AUX INVALIDES



Après Montgomery, après Eisenhower, Paris a eu la grande joie, le 17 août, de recevoir le général Patton, commandant en chef de la 3<sup>me</sup> armée américaine. A son arrivée dans la capitale, le premier geste du vainqueur de Sicile, d'Avranches, des Ardennes fut de remettre à la France six étendards pris par les Allemands au cours de la guerre de 1870 et que ceux-ci avaient « oublié » de nous rendre en 1918 malgré les prescriptions de l'armistice. Parmi ces glorieux emblèmes, retrouvés à Ingolstadt par le 20<sup>me</sup> corps de la 3<sup>me</sup> armée américaine et dont la France a ainsi repris possession,



dans la salle des drapeaux des Invalides grâce à Patton figurent notamment le drapeau donné par Louis-Philippe aux chasseurs à pied lors de la création du corps et un fanion d'un groupe de francs-tireurs de 1870, ces précurseurs des vaillants F.F.I. de la Libération.

LA FRANCE ET LE MONDE

## Maintenant que la guerre est finie...

La physionomie que présente ce monde, au lendemain même du « cessez le feu » japonais qui met définitivement fin à la deuxième guerre mondiale, vaut la peine d'être notée. On peut remarquer, dans les deux hémisphères, bien des situations, et qui ne procèdent pas toujours de la logique si l'on se reporte aux attitudes prises et aux déclarations faites par certains belligérants depuis le début du conflit jusqu'aux semaines dernières.

C'est ainsi qu'en ce qui concerne l'Extrême-Orient le traitement infligé au Japon est beaucoup moins dur que celui que l'on annonçait. « Capitulation sans conditions, sort identique à celui de l'Allemagne, disparition des régimes totalitaires fauteurs de la guerre », prononçait-on en toutes occasions. Dans le fait, les Alliés et la Russie ont accepté, dans la capitulation, une réserve japonaise et qui est de taille : le maintien du Mikado sur son trône et le respect de son autorité sur le pays. En outre, après cette acceptation, les conditions d'exécution de la capitulation n'ont rien de férocement radical et ne ressemblent point au régime imposé à l'Allemagne. Souhaitons que cette générosité ne coûte pas trop cher au monde, dans un avenir plus ou moins proche.

On objectera, sans doute, que la situation militaire du Japon n'était pas, il y a quinze jours, aussi voisine du néant que celle de l'Allemagne il y a trois mois, que ce Japon avait encore plusieurs millions de combattants, tant dans ses îles métropolitaines qu'en Insulinde et sur le continent asiatique, la plupart des armées étant encore largement approvisionnées et certaines ayant à leur disposition des centres industriels de guerre encore intacts et que les concessions qui ont été faites valaient bien de l'être pour raccourcir la période d'hostilités. Mais d'autres répondent que c'est précisément ces forces qu'il fallait détruire, que le maintien du Mikado et de l'exercice de ses pouvoirs — fût-ce sous le contrôle des occupants — donnera aux Japonais un point de concentration d'où partiront toutes les combinaisons clandestines possibles, qu'en conséquence les formules adoptées laissent la porte ouverte à toutes les inconnues et que les risques encourus pour le futur valaient bien une prolongation d'hostilités dans le présent.

Cette indulgence relative à l'égard du Nippon s'est, au reste, manifestée à l'occasion de détails qui avaient pourtant bien une valeur indicative. C'est ainsi que la proclamation du Mikado, qui n'avait rien de celle du chef d'une nation militairement écrasée et qui, presque explicitement, invitait son peuple à se préparer pour faire mieux dans la suite, a pu passer sans aucune protestation des vainqueurs. C'est ainsi, encore, que le gouvernement de Tokio a pu faire attendre plusieurs jours sa signature au bas de l'acte de capitulation.

Tout cela n'a pas manqué d'éveiller des inquiétudes dont certaines se sont manifestées officiellement. Le Portugal, qui est intéressé à la situation en Extrême-Orient et dans le Pacifique par Makao et par Timor, et l'Australie qui est directement partie en l'affaire — et qui, pour sa part, considère le Teno comme criminel de guerre — ont fait entendre des protestations officielles assez véhémentes.

Ce traitement adouci a, au surplus, été précédé du côté russe et accompagné, du côté américain, de faits ou d'attitudes assez troublants. L'ensemble est capable d'ouvrir, à quelques esprits compliqués, des perspectives sur le jeu politique que les deux colosses sont susceptibles, dans la suite, de mener vis-à-vis l'un de l'autre. Toutefois, les incidents, la conduite équivoque du Japon, la posture prise par ses troupes doivent maintenant inviter Washington et Moscou à la prudence et leur montrer qu'ils auraient tort d'utiliser ce pays comme élément de leur tactique diplomatique.

Par ailleurs, les conversations que l'U.R.S.S. et la Chine avaient sur le règlement en Extrême-Orient se sont terminées, comme on sait — juste au moment de l'entrée en guerre de la première contre le Japon — non seulement par un accord complet, mais encore par un traité d'alliance. A présent que l'on sait la part que s'attribue le gouvernement soviétique en Mongolie, la position qu'il prend en Mandchourie, c'est-à-dire ce qu'il prélève sur la chair vive de la Chine — sans parler de la situation de la Corée — on se demande comment Tchoung-King a pu accepter des deux mains, comme cela a été fait, et l'on serait curieux de savoir quelles compensations Moscou lui a accordées. Serait-ce l'abandon à leur sort des communistes chinois ? Ce ne serait pas si mince que cela paraît, vu de France, car appuyés plus ou moins ouvertement, plus ou moins souterrainement, par les Soviétiques, ces communistes pourraient, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, donner encore pas mal de fil à retordre à Tchang Kai Chek. S'il en est ainsi, il faut bien avouer que l'attitude prise, dès la capitulation japonaise, par lesdits communistes ne serait pas très démonstrative de l'influence de Moscou sur eux, à moins qu'elle ne le soit de la mollesse avec laquelle le Kremlin appliquerait l'accord. Mais pour valable qu'elle soit, cette compensation, si elle a été donnée par les Russes, est un prix assez faible pour ce qu'ils ont acquis. Alors ?... Et puis qu'est allé faire M. Soong à Washington, après cette entente avec Moscou ?

Le certain c'est que l'U.R.S.S. joue un jeu très serré en Orient, et beaucoup plus étendu que celui de l'ancien régime, avant la guerre russo-japonaise. D'autre part, les ambitions économiques des Etats-Unis en Chine sont connues dès longtemps et à peu près avouées.

En Europe occidentale, nous assistons à un autre jeu. Là, il ne s'agit guère de prendre, mais de maintenir. La Grande-Bretagne, qui se voit rejetée au second plan par l'immense puissance acquise par les U.S.A. et l'U.R.S.S., finit enfin par comprendre qu'elle ne pourra plus faire entendre sa voix, d'une façon suffisante, à la table des grandes nations qu'en s'entendant étroitement avec la France.

L'idéal serait même une extension de cette union à l'Europe nord-occidentale. Cette tendance s'est fait jour récemment dans un discours de M. Laski, qui, comme tous les travaillistes, est cent pour cent anglais lorsqu'il s'agit de la situation internationale de la Grande-Bretagne. Depuis, il s'est produit un fait beaucoup plus important et significatif qui est le télégramme du roi George VI au général de Gaulle.

Mais pourquoi faut-il que certains Anglais — une minorité, certes — soient encore pour la politique d'équilibre des forces, parfaitement absurde à l'heure actuelle et en vue de laquelle ils sont partisans d'un relèvement et d'une renaissance du Reich ?

De toutes manières, en Extrême-Orient et en Occident, la France qui ne demande rien aux autres, si ce n'est que de respecter ses droits et qui ne veut que conserver ce qu'elle possède, qui, par cela même, représente l'équité et prêche d'exemple qui, en outre, est matériellement présente sur toutes les latitudes, va avoir un rôle important à jouer, quand ce ne serait, pour commencer, que celui d'élément pondérateur et de défenseur de la raison.

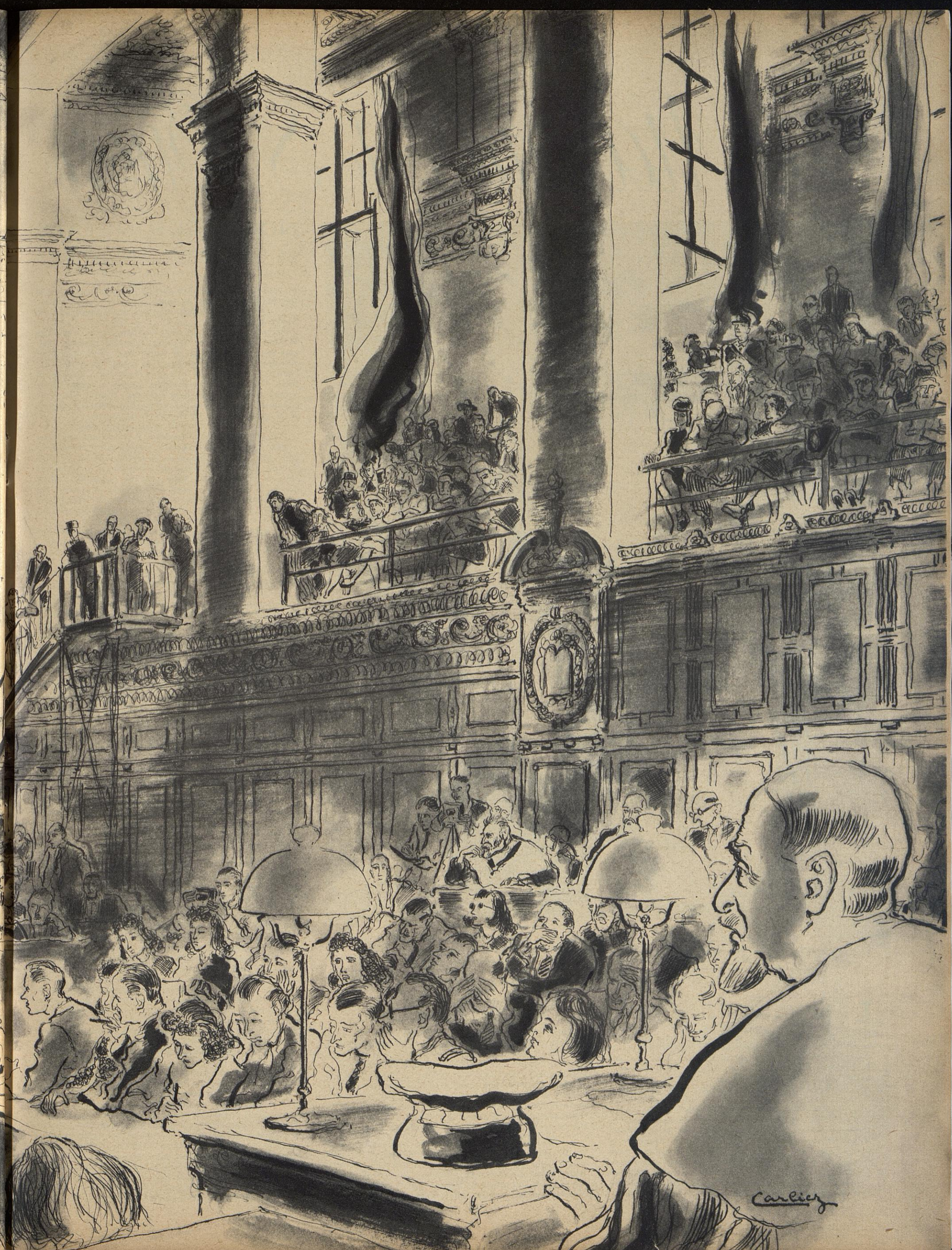
S. de GIVET.

# LE DERNIER ACTE DU PROCÈS PÉTAIN



15 août 1945, 4 heures 30. La Haute Cour vient de rendre son verdict après sept heures de délibération. Quittant la salle d'audience, celui qui fut le maréchal de France Philippe Pétain regagne la chambre lui servant de cellule. Un seul pas lui reste encore à faire en uniforme de maréchal. Déjà devant lui s'ouvre la porte du silence, de l'éternelle réclusion.



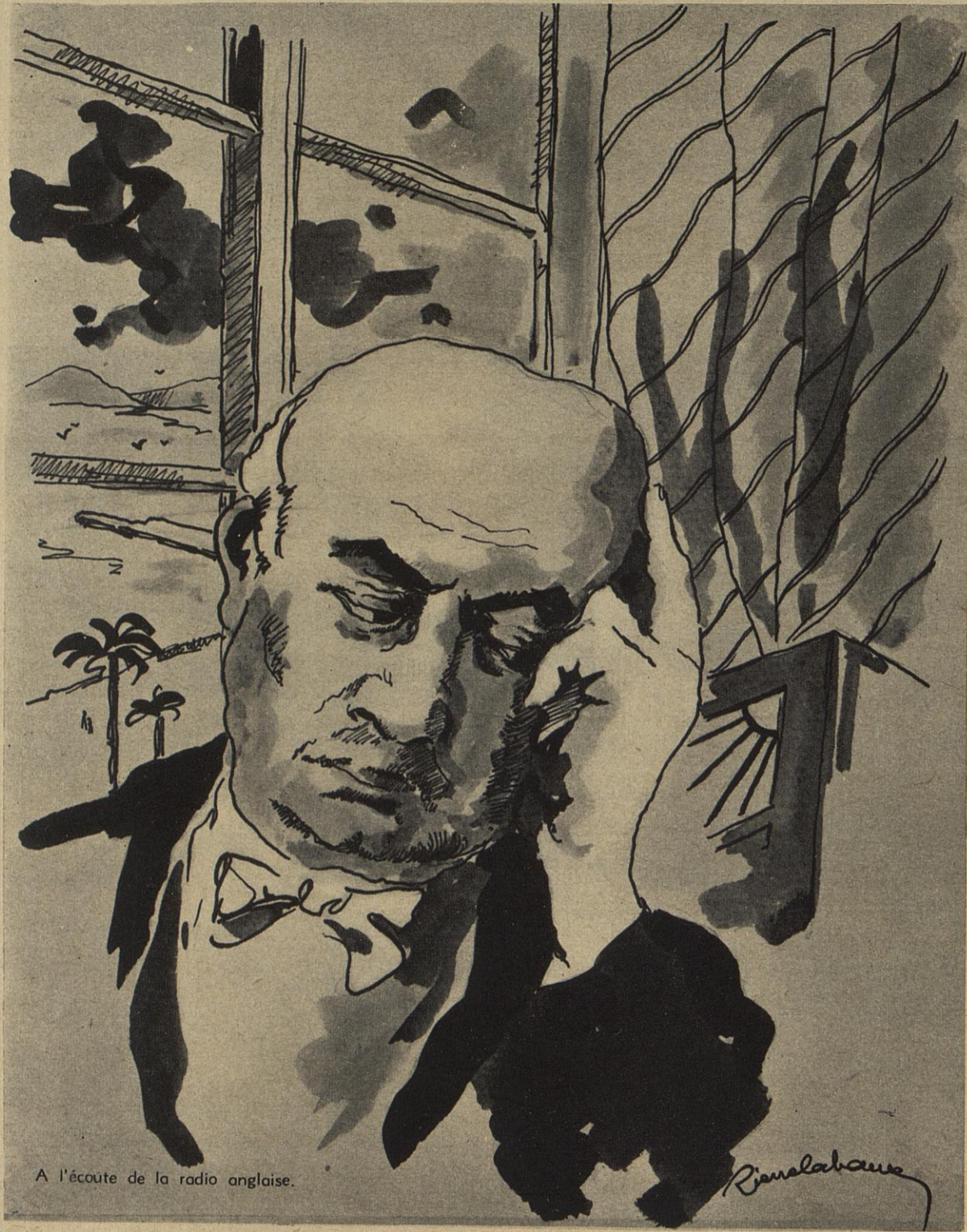


LA DERNIÈRE JOURNÉE DU PROCÈS :  
UNE VUE DE LA SALLE D'AUDIENCE  
DURANT LA PLAIDOIRIE DE M<sup>e</sup> ISORNI.  
(Composition de CARLIEZ.)

Carliez

# Le Marquis de S. Oyen

NOUVELLE INÉDITE  
DE RENE LAPORTE (1)



A l'écoute de la radio anglaise.

Dans son domaine seigneurial de Vence, le marquis de Saint-Oyen, viveur retiré des fastes de la vie mondaine, qu'il avait menée à grandes guides, se remémore les événements politiques, les transformations successives de l'existence, les philosophies qui se sont succédé depuis la période de ses belles années. Et cela l'amène à des réflexions amères sur la dégénérescence des temps actuels, qu'il a suivis de près par les livres et les journaux.

LA jeunesse, mot lyrique ! Elle ne pouvait monter aujourd'hui que des intellectuels et du peuple. Arrivé à ce tournant du problème, le marquis se sentit un peu plus torturé. Sur le peuple, sur les intellectuels, il manquait d'informations humaines. La lecture ne remplace pas tout. Elle ne remplace pas une longue soirée avec des étudiants, dans un café du Quartier Latin. Ni une conversation sérieuse avec un délégué de syndicat... Les ducs d'Académie, les prélats de cour d'amour et de petits fours, les romanciers genre psychologique et qui barattent toute leur vie le petit lait de la gloire. Ah ! il connaissait le genre : ce n'étaient pas eux, les intellectuels. Quant au peuple, trois siècles Saint-Oyen, trois siècles de basse fosse, de boulingrins, de milliard des émigrés, de Monsieur le marquis c'est du bon pain, de Monsieur le marquis nous trouvera bien dans l'administration un poste pour notre fille, l'en éloignaient vertigineusement. Comme toute sa classe d'ailleurs, et de quelque ouvrier que cette classe payât ses draps à bords de dentelle...

« Vous entendez, ma chère : de quelque ouvrier que vous payiez vos draps à bords de dentelle ! »

Voilà ce qu'il eût aimé crier à cette vieille sourde de comtesse de Cassudre, dite Cassandre, et que, hélas ! il ne lui crierait jamais. Il songeait à elle, parfois, avec une sorte de fureur, comme si elle était le pôle de tous les aveuglements d'une caste. La comtesse, née Olibet ou Saint-Raphaël ou je ne sais quoi, avait fait imprimer, à l'intention de ses œuvres sociales, des demandes de secours. Elle racontait ça triomphalement. Le factum commençait par un monumental « Madame la comtesse » et finissait par des chants de reconnaissance — le tout en noble elzévir.

— Vous comprenez, cher Philippe, expliquait-elle jadis au marquis en lui montrant un exemplaire de la chose, vous comprenez, je n'admets pas que, lorsqu'ils gémissent pour obtenir un pantalon, un caraco, le père Nicaise ou la mère Machin oublient certain respect, certaine tenue. Vous comprenez ?... Cet imprimé est très commode pour

les pauvres. Ils n'ont qu'à mettre leur nom dans la case blanche et la politesse est sauvée.

— C'est très commode, en effet, avait froidement répondu le marquis.

Arriver au vrai de la classe ouvrière, sortir aussi bien de Mme de Ségur que de Zola avait été pendant quelques mois le vœu de M. de Saint-Oyen. Mais que c'était difficile. Il ne se voyait pas à la sortie des usines, que dirait-il ? au bistro du coin, que boirait-il ? Partout, il aurait l'air de chercher de jolies jambes à acheter. Il se résigna donc à camper dans l'abstrait. Bientôt, du reste, le concret lui donna sa revanche. Cette revanche affreuse de la réalité, ce fut 1939. Ce fut la guerre.

« La voilà, notre croisade », pense-t-il alors.

Plus giraudoux que Giraudoux, il se compose un Hitler d'opéra, sorcier à Berchtesgaden, s'entourant d'astrologues. Cette fois, on en a fini avec les joutes ridicules à l'arme blanche. Les plaines mûres de Charleroi ne confondront plus les pompons des képis avec les coquelicots. Nous faisons la guerre de l'esprit. Les soldats se lancent des tracts par-dessus le Rhin, comme des enfants leurs boules de neige. « Surtout ne tirez pas, ordonne-t-on, cela dérangerait la majesté morale de notre victoire. »

A Vence, il y avait un groupe replié de germanisants célèbres. Ils se battaient à coups de thèses.

— Rendra-t-on son indépendance à l'Autriche ? disait l'un.

— Non. Ne commettons pas de nouvelles fautes de psychologie. L'Autriche appartient à l'Allemagne.

— Tout de même, la monarchie bicéphale...

Reparaissant parmi les hommes pour apaiser sa curiosité, le marquis, assoiffé par la sécheresse du communiqué, écoutait ces propos avec plaisir. Le soir, il prenait une carte et recomposait l'Europe. On ne sera pas pris au débotté comme en 1919. Mais il pensait confusément, ayant assez bien résisté au scrupule et au doute au moment du pacte germano-soviétique : « La paix sans la Russie, est-ce possible ? »

Mais, tout de même, le porte-plume c'est une chose, et le tank c'en est une autre. Les renseignements que M. de Saint-Oyen recueillit sur la campagne de Pologne puis sur l'échec de Norvège l'avertirent que nous marchions en somnambules, artificiels, cotonneux. Il descendait à Cannes ou à Beausoleil, voyait Hanotaux, dînait à côté d'André, puis remontait à son ermitage. Et il notait ses inquiétudes sur son carnet. Il put écrire un jour que certains grands chefs militaires avaient longtemps refusé de laisser placarder l'affiche, tristement célèbre par la suite. *Tué par la faute d'un bavard.*

Ces chefs avaient appuyé leur décision sur un prétexte incroyable : « Non. Elle est trop triste ! », avaient-ils dit.

Vint le temps des larmes. Oh dérision ! oh punition de Dieu ! il vint dans le temps des cerises, mêlant à des retours rêvés de « Robinson » la brume intérieure d'une fin d'amour. De Sedan à Cahors, des soldats sans fusil, des femmes qui avaient laissé chez elles leurs colliers mais pas leur serin en cage, des bourgeois qui oubliaient leur condition même de bourgeois et demandaient l'aumône d'un marchepied, roulaient parmi les blés. Et il semblait à chaque fuyard qu'il buvait le fiel de la plus grande injustice, celle d'une saison belle entre toutes. C'est comme de mourir, d'enterrer, même de souffrir des dents un jour de soleil. On n'y comprend plus rien. Pour la première fois il y avait sur les arbres une couleur qui aurait pu être reposante, rendre le ton parfait de l'âme. Tous les Français redécouvraient cet A.B.C. scolaire, le sentiment de la nature. A travers l'hébètement et la honte et la pensée encore confuse de la trahison, à travers la buée de la fatigue, on apercevait l'insaisissable lieu élu, cette petite maison qui fumait assise sagement au seuil d'une forêt, ce château « prétentiarde » mais constellé de magnolias bien vernis, cette rivière où les poissons qui remontaient si aisément le courant semblaient donner une leçon à ce peuple qui descendait le sien.

Le marquis de Saint-Oyen ne dormait plus. Il eut pourtant l'extravagant courage de ne pas souhaiter que quelqu'un lui tendit une bouée. Durant ces jours putrides, il ne se montra pas. « Qu'au moins ma honte soit à moi », pensait-il. Il ne répondit pas aux télégrammes de ses enfants qui attendaient de lui des mots historiques de confiance. Il était seul sur sa colline que pelaient en même temps la douleur et le soleil. Il mangeait encore dans sa vaisselle plate. Il mangeait peut-être pour rassurer Dominique (qui, comme beaucoup de gens simples, avait cru être définitivement mort et vaincu pour la dernière fois à Crécy, à Waterloo et à l'autre Sedan). Puis il remontait en hâte vers son cabinet, attendant près de son six lampes l'hymne

qui allait lui annoncer une nouvelle douleur nationale. Ce fut pendant ce mois de juin qu'il contracta son incurable maladie : la radio.

A Vence, on était plutôt en dehors du coup. Simple-ment les bruits glissaient plus vite entre les maisons, non plus couleuvres mais vipères. Le marquis, malgré sa solitude, réussissait à cueillir au vol quelques histoires affreuses. Il les nota le plus sèchement que son cœur le permit à sa main. Celle-ci par exemple :

22 juin...

« Un homme qui arrive de Limoges raconte qu'il a vu, parmi d'autres voitures, s'arrêter un cabriolet Ford sur une place de la ville. L'auto était conduite par une jeune femme au regard de somnambule. Cette femme, qui était seule et sans le moindre bagage, a demandé sur un ton apparemment calme en passant la tête par la portière, comme on demande son chemin à un carrefour :

« — Est-ce que vous croyez que les Allemands viendront jusqu'à Limoges ? »

« On lui a répondu qu'on ne le croyait pas. Alors elle a coupé le contact, puis elle est descendue de son siège. Elle a soulevé le couvercle du roadster. Sur les coussins, gisaient les cadavres de ses deux petits enfants morts.

« — Ici, au moins, on pourra les enterrer, a-t-elle dit.

« Puis elle s'est évanouie. »

On rendra une justice au marquis de Saint-Oyen : il ne se laissa jamais prendre à la comédie de Vichy, et il n'accepta jamais l'armistice. Trop de Français mirent six mois et plus à comprendre qu'on les jouait — sept étoiles, ça fait peut-être un dé pipé. Lui, il eut surtout peur du jeu allemand. « Si son jeu avait été la clémence et la main tendue, devait-il dire plus tard, Hitler nous aurait peut-être endormis. »

En juillet 40, on pouvait tout craindre. Les uns qui disent : « L'Angleterre nous a lâchés. » Les autres qui disent : « L'Angleterre est perdue. » Les uns qui disent : « Nous allons nous préserver de l'anarchie, nous avons besoin d'ordre, ah! ah! » Les autres qui disent : « Il faut savoir accepter le fait accompli, savoir n'être que le Portugal, ça offre au moins l'avantage de nous épargner de nouveaux risques de guerre; et puis nous serons le pays des arts, c'est flatteur. »

Le marquis entendait tous ces propos. Son cœur saignait. Mais il s'obligeait à se taire.

— Et vous, marquis, que pensez-vous ?

Il se taisait. Il savait déjà qu'une époque policière allait venir, c'était fatal, et il voulait se réserver pour les jours traqués; la jeunesse était là — dans une sorte de tension musculaire, de volonté de résistance où le corps et l'esprit s'alliaient. D'abord triompher de soi-même.

La guerre continua. On eut des peurs. On eut quelques joies d'abord timides. Pendant ce temps le nazi distillait la France. Bouilleur de cru si précis qui roulait son alambic partout où il y avait à prendre. Mais, dans l'alambic, sans qu'il s'en doutât, tout ce qui était nous, vraiment nous, a passé en même temps que nos apparentes richesses comme pour les corrompre et les rendre inutilisables. Notre blé s'est changé en haine, notre charbon en haine, nos pierres en haine, nos oiseaux en haine. Nos amours en haine. Le marquis écoutait les protestations, il se frottait un peu plus les mains à chaque colère sourde que vendangeait une nouvelle exigence allemande. Non, la France ne se vidait pas dans sa substance. Elle se transformait plutôt...

#### IV

Voyez ce vieillard rebelle. Rebelle à sa vieillesse. Rebelle à son chef d'État, parce qu'il est la plus menteuse vieillesse, et à l'occupant, parce qu'il est la fausse jeunesse. On lui a déjà demandé d'adhérer à la Légion, et il a répondu : « J'y penserai. » Un envoyé de la préfecture est arrivé chez lui en auto, il avait envie de lui dire : « Vous feriez mieux de donner de l'essence aux médecins. » Ce messenger à francisque a insinué que sous la pression d'une autorité comme celle de M. de Saint-Oyen peu de jeunes gens à Vence refuseraient d'aller travailler dans les usines allemandes, et il a répondu gravement : « J'y penserai. » Devant l'occupant, il faut jouer la comédie avec un autre masque; le mépris n'est pas interdit.

Depuis novembre 42, on lui a collé dans ses communs trois ou quatre soldats italiens. « Oh! dans vos communs seulement, monsieur le marquis... », a dit le maire. Des minables, pires que sans culottes, la molletière qui se démollette, la plume qui se déplume, la cigarette qui se vend, la barbe rarement rasée. Ils jouent de la mandoline. Ça poétise les oliviers, ça gonfle les corsages roses — mais pas trop, j'espère ?

Le premier jour, il y en a un qui a abordé M. le marquis dans son jardin. Le marquis l'avait vu arriver de loin, accroché à la queue de son mulet et se faisant traîner. L'Italien lui tendit, fétiche pacifique, la photo de sa douzaine de mioches piémontais. Le dédaigneux marquis s'est amusé à la condescendance — qui n'est pas un jeu de vaincu :

— Vous venez de loin, mon ami ?  
— Ah! signor marchese!  
— D'où venez-vous, mon ami ?  
— De Gènes, signor marchese. Les tedeschi, ils ont des autos. Nous, on va à pied, comme les mulets.  
— Et c'est comment Gènes, en ce moment ?  
— Gènes, (il prononçait Zene) signore marchese, c'est Pompéi.

Les jours passent donc, italiennement. Mais de conquis, d'Italiens, ils n'ont que l'apparence. A Vence, il y a, malgré la police, un homme qui a réglé sa vie sur la liberté. C'est une coquetterie : autrefois le marquis était prisonnier de tout le monde et de toutes les règles. A l'aube, il reçoit

comme en Versailles les compliments de son domestique. Puis Dominique annonce le temps qu'il fait. C'est une tradition. Même enfermé à Fresnes ou à Drancy (y aurait-il un seul couple d'amoureux qui pourra dans l'avenir aller à Drancy sans avoir un peu honte de son bonheur) le marquis trouverait quelqu'un qui viendrait lui dire, sur sa paillasse, s'il pleut ou non... Après ce préambule, M. de Saint-Oyen saute du lit et passe dans son cabinet.

Ici, il faudrait être La Bruyère pour faire à travers le marquis le portrait de l'amateur de radio anglaise. M. de Saint-Oyen prend son bouton, le tourne d'un petit mouvement de doigt. L'appareil est sonore et brillant comme un coquillage.

Les vagues du monde vont y refluer, et les voix y ressembler à une écume bien propre. Le marquis s'offre la joie d'une lumière qui s'allume au-dessus du cadran. L'œil magique, quel beau mot, tout exprès inventé, dirait-on, pour une époque de conspiration. Il est vert, c'est l'espérance, et l'on ne crache pas de nos jours sur cette comparaison banale : elle nous console d'un surcroît de vert, nous en serions dégoûtés après tant d'uniformes... Un jour, quelqu'un de plus grave que moi, mais peut-être de moins profondément attendri, un historien, un moraliste dira comme a compté pour les Français la radio dissidente, cet afflux d'eau qui semblait soulever chaque jour un peu plus leur pauvre navire ensablé. A certaines nouvelles, on le sentait frémir dans sa coque, et on pensait : « Il finira bien par flotter à nouveau. » Sur 25 mètres, sur 31 mètres 5, sur 42 mètres, à 6 heures 30, à 7 heures 30, à 21 heures 15, et je vous épargne le reste, il y avait notre obsession, il y avait le monde qui se réincarnait. Rien que ça. Grâce à quoi nous avons tenu, grâce à quoi les hésitants n'ont plus hésité. Les premières bonnes larmes que nous ayons versées, c'est pour ce général français qui a reçu d'un général allemand une capitulation sans conditions du côté de Medjez-el-Bab. Et c'est aussi pour vous, pour le bruit tout léger mais terrible des menottes qu'on vous passait, maréchal Paulus, dans le sous-sol d'un magasin de Stalingrad...

Il faut le voir, le marquis de Saint-Oyen quand il y a une bonne nouvelle. Le jour de la prise de Syracuse, par exemple. Il a clos des tentures. Et tout seul, immense comme une foule, il pousse un hurra! avec sa nouvelle poitrine de vingt ans. Il peut remercier le ciel qui l'a fait naître riche. Car il a voyagé et n'a rien oublié, ni de la presqu'île de Kertch, noire et humide, ni de l'emplacement miraculeux de l'hôtel San Domenigo qu'une bombe anglaise vient de détruire. Et hurra! et tant pis pour le miracle, tant pis pour Taormina...

Après la radio, vient la leçon d'escrime contre les journaux. Aux nouvelles officielles transmises par Vichy, il oppose la parole piquante des ondes. Il s'exclame à voix haute quand il fait mouche au mensonge, ricane si le communiqué allemand s'embarrasse, si le frotte-derrière Gayda semble se lasser de jouer Rodomont. N'insistons pas. Cette bataille quotidienne, de laquelle dépend notre contrôle le plus secret mais le plus nécessaire, nous la livrons tous.

Et le temps coule, à petits filets clairs.

En bas, devant le parlement du bassin, les grenouilles s'obstinent à demander leur roi. Dans le jardin, les tomates ont remplacé les glaïeuls. Coiffé d'un grand chapeau de paille sous lequel il dissimule sa honte, Dominique promène les trois poules blanches du marquis. On dirait M. de Crac menant au pâturage les abeilles du Sultan.

C'est un calme lieu d'exil. Trop calme même, commence à penser le marquis. Son rajeunissement est en si bonne voie qu'il le pousse à des gestes : hacher des journaux quand il est dans son cabinet, des tiges de noisetier quand il arpente son jardin. Mais ce n'est là qu'une guerre d'enfant rageur. Pourra-t-il se suffire longtemps d'un si piètre simulacre — alors que la radio de Londres lance des mots d'ordre, propose à quelques initiés un langage faussement énigmatique ? Il envie de plus en plus ceux qui peuvent déchiffrer ces messages. Il imagine des hommes quittant en grand mystère leurs maisons, leurs enfants, simplement parce que le speaker a dit : « Un vieillard averti en vaut deux », ou : « Je boirai demain l'eau de Jouvence ». Chaque nuit, la France fait son petit travail d'insecte, dévore le plancher allemand. Le marquis se sent rivi à lui-même comme un goutteux.

Alors, pour tromper son impatience, il descend plus souvent à Cannes. Et même, dès l'été 42, ses escapades deviennent assez régulièrement hebdomadaires. Peut-être croira-t-on — dans son monde — qu'il cède à la gourmandise, le péché à la mode, qu'il court vers l'extraordinaire confiture du Royalty (et il paraît qu'en insistant un peu on a des sandwiches au vrai gruyère), ou qu'il se dérange, vieillard banal, sur le plan sentimental. Non. On pensera tout bonnement qu'il s'offre une petite saison de mondanité. Quoi d'étonnant à cela ? Depuis l'armistice, ce n'est presque plus à Paris que l'ancienne clientèle des échos mondains joue sa comédie de médisances et d'événements. C'est sur la Côte. On y a vu « tout le monde ». Tout le monde, vous savez ce que cela veut dire... Sans que leur ton ait changé, ces gens jouent sur la Croisette une autre comédie — qu'ils jouent en bicyclette. Les femmes ont Hermès, les hommes le casino. De plus, ces femmes et ces hommes ont l'ennui, faveur suprême que donne l'argent. A Paris l'ennui n'était pas voyant, ni pour soi, ni pour les autres. En exil, c'est plus transparent, ça passe dans le fond des yeux et même ça monte à la surface de la vie. Il faut donc se jeter sur les petites pâtures de chaque jour : la découverte d'un restaurant où le steak est épais, où le rouget baigne dans l'huile, la poursuite des cigarettes et du sleeping. (Le sleeping, on s'en servait pour

aller à Vichy. Mais on ira de moins en moins, à partir de novembre 42.)

— L'exil, c'est long l'exil ! disent des messieurs graves qui présidaient naguère des banques dans des cabinets vernis et inaccessibles, et qui n'ont plus maintenant qu'à échanger des souvenirs.

— L'exil, c'est long l'exil ! disent les yachts désarmés, les terrasses poitrinaires et délavées des grands hôtels éborgnés par la crise.

— C'est long, c'est long l'exil ! répètent les mouettes en hochant de l'aile.

Et quelquefois elles volent jusqu'à Nice où ce n'est guère mieux, où règne un autre genre de tristesse, avec des hommes plus durement traqués qui paient très cher des origines et des états civils, avec des femmes qui se font fabriquer des gaines spéciales pour y enfourner leurs bijoux, leurs billets de banque (ce qui donne à toutes l'air d'être enceintes). Nice, c'est la petite bourgeoisie du malheur. Cannes, moite d'ennui, en demeure jusqu'au bout l'aristocratie. Un jour, pour paraître moral, on ferme le casino. Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire maintenant ?

Pour le marquis, ce n'est pas révéler ses opinions que d'annoncer une fois pour toutes à ceux qui le reçoivent : « Naturellement, je ne veux rencontrer que des gens qui pensent comme nous. » Inutile de l'inviter avec des collaborationnistes, qui viennent chercher de ce côté-ci un commencement d'absolution, ou tenter les tièdes en leur racontant les bonnes soirées de chez Maxim's. « Est-ce vrai, demandent les mondains malgré tout, que Göring y soupe de temps à autre ? » En principe, tout le monde à Cannes est pour les Anglais. On est surtout pour la vraie flanelle, pour les « Capstans ». Les hommes piétinent dans des flirts. Les femmes font des notes chez Hermès. On est pour les Anglais. Le marquis s'irrite de ces faux-semblants. Il songe avec émotion aux garçons qui sont en train de risquer leur peau parce qu'un vieillard averti en vaut deux, parce que l'eau de Jouvence sera buvable demain...

Un jour, au bar du Carlton, il rencontre le duc de Montemaggiore, un ancien compagnon de cabinet particulier, demeuré au-delà de la soixantaine très pantalon pied-de-poule et camélia. Autrefois, M. de Saint-Oyen le jugeait sot, mais assez décoratif. Le duc n'avait d'autre gloire à étaler que celle de n'avoir jamais rien compris à rien, sauf les lois du change en épousant jadis une Américaine, sauf les vieux meubles dont il trafiquait en sourdine pour ajouter à la pension que lui servait sa femme divorcée. Pour être tout à fait grand seigneur (la noblesse d'Empire a des inconvénients...), il aurait aimé ne savoir ni lire ni écrire. Il ne faisait de politique que sur le plan des intrigues de cour. Entre les deux guerres son champ d'action s'était considérablement réduit. Pourtant, il n'existait pas une province d'Europe centrale pour laquelle il n'eût pas inventé un prétendant d'opérette. Jadis, on le voyait dans les clubs, traînant quelque Altesse hâve, et promettant d'extraordinaires grands cordons à ses amis. La guerre de 39 lui avait donné l'espoir. Il attendait de sa fin une régénération salutaire des systèmes monarchiques.

Au bout de cinq minutes, il veut intéresser le marquis de Saint-Oyen à un complot « charmant » qui tend à remettre sur le trône de Monténégro (quand l'Italie restituera) un prince valaque. Le marquis sourit :

— Tu es toujours chevalier, lui dit-il. L'âme frisée au petit fer, hein ?

Et en même temps il pense : « En fait, il a toujours besoin de se faire épousseter... »

Le duc, ravi du compliment de Philippe, l'entraîne sur la Croisette. Un crépuscule tahitien tombe sur la baie.

— Nous jouons en ce moment un jeu passionnant, raconte le duc. Passionnant, sais-tu...

— En quoi consiste-t-il, ton jeu ?

— On compte sur ses doigts les membres de l'Académie qui ont collaboré, ensuite ceux du « Jockey », ensuite les grands industriels. C'est moins difficile que de trouver les noms des neuf muses.

(1) Voir notre numéro du 18 août

(A suivre.)



... Pour tromper son impatience il descend plus souvent à Cannes

# UN MUSÉE ROOSEVELT A WASHINGTON

Le rideau est tombé sur la grande tragédie qui, depuis cinq ans, ensanglantait le monde. La victoire a enfin couronné les prodigieux efforts des Nations Unies, mais nombre de ceux qui en furent les artisans manquent, hélas ! à l'appel et parmi eux, le plus grand peut-être, le président Franklin Roosevelt. Pour perpétuer le souvenir du prestigieux homme d'Etat, les Américains ont ouvert, à Washington, dans un bâtiment et sur un terrain légués par le défunt Président et sa mère, un musée uniquement composé de documents ou de pièces ayant appartenu soit au Président lui-même, soit à sa famille. Chaque jour, une foule nombreuse défile devant ces reliques uniques, d'une étonnante diversité et qui constituent autant d'émouvants témoignages matériels de la vie ardente de celui qui mourut, frappé en pleine tâche, avant d'avoir connu la joie de la Paix.



DEUX OFFICIERS EXAMINENT DES PHOTOGRAPHIES REPRESENTANT LES DIVERS ASPECTS DU MUSÉE ROOSEVELT DE WASHINGTON...



CE SABRE DE PARADE, ORNE DE PIERRES PRÉCIEUSES, AVAIT ÉTÉ OFFERT AU PRÉSIDENT PAR LES DEUX FILS D'IBN SEÛD...



CETTE TIARE D'OR EST UN DON PROVENANT DU SULTAN DU MAROC



On trouve au musée la collection des papiers de la famille Roosevelt depuis la Révolution américaine. Au premier plan de ce document figure un brevet délivré à Nicolas Roosevelt et à James Schoolman, le 31 mai 1793, pour un projet de navire mû par la vapeur et signé du président John Adams. Nicolas Roosevelt était un inventeur connu...



Cette somptueuse tapisserie fait l'admiration des visiteurs du musée président Roosevelt par le dalaï-lama. Elle est très justement



Cette carte d'état-major fut utilisée par le général Patton pendant l'invasion de la Sicile. Elle fut envoyée au président Roosevelt avec ce mot : « Le 26 juillet, la 7<sup>me</sup> armée avait conquis toute la région située à l'ouest de la ligne verte. 72.000 prisonniers, 25 canons, 70 tanks. Excusez la saleté de cette carte, je m'en suis servi tous ces temps-ci... »



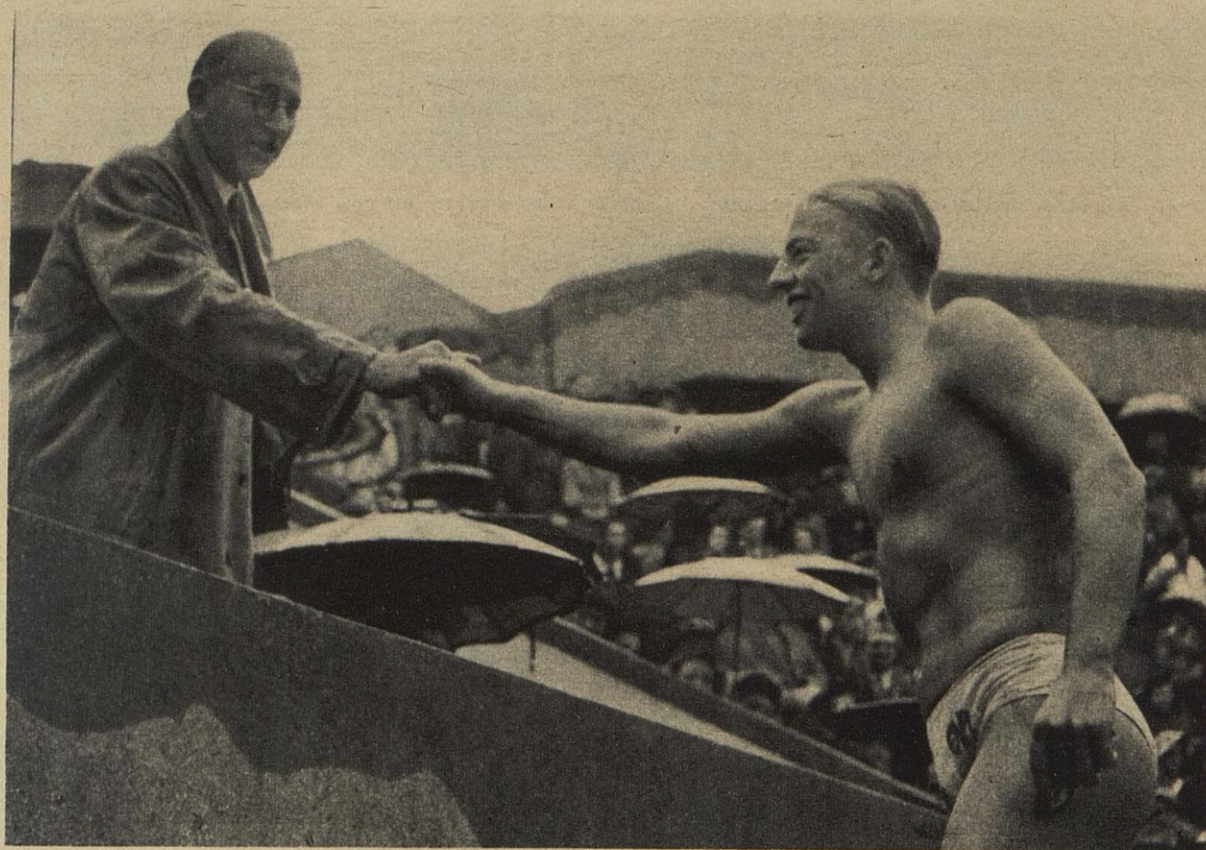
Ce tableau, signé par Raymond Nelson, représente le président Franklin Roosevelt et M. Winston Churchill à bord du cuirassé anglais « Prince-of-Wales » lors de la signature, en plein Océan, de la Charte de l'Atlantique...



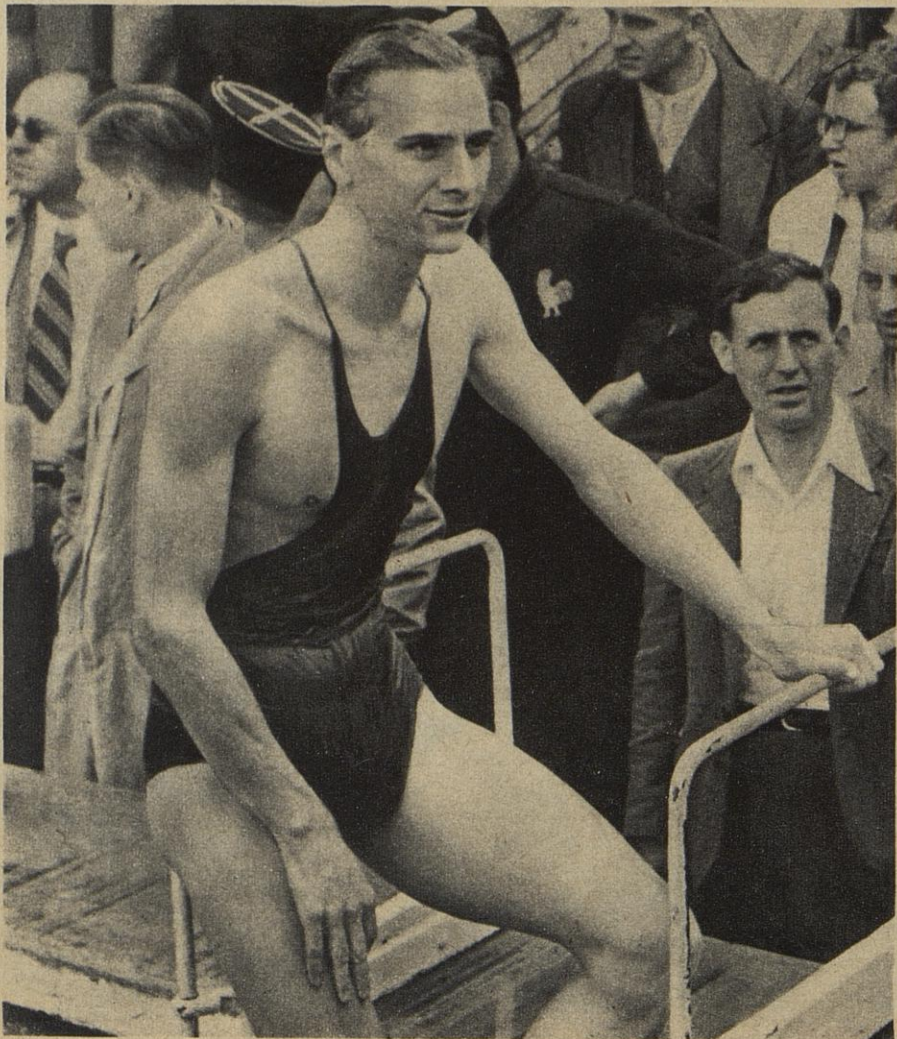
Voici quatre livres rares, chers au Président. Sur la même étagère figure une plaque d'or que le Président reçut du prince Olaf et de la princesse Martha de Norvège. Des décorations du monde entier garnissent toutes les vitrines.



ALEX JANY A L'ISSUE DU 100 M. NAGE LIBRE QU'IL REMPORTA NON SANS UNE BELLE DEFENSE DU PARISIEN KOVACS (à gauche).



LE MAROCAIN GEORGES VALLEREY, QUI VIENT DE REMPORTER LE TITRE AU 100 M. DOS, EST FELICITE PAR M. E.-G. DRIGNY.



GROSBORNE APRES SA VICTOIRE DANS LE 200 M. BRASSE QU'IL ENLEVA FACILEMENT.



MONIQUE BERLIOUX, LA SEULE FEMME AYANT REMPORTE DEUX TITRES CETTE ANNEE.

## LES CHAMPIONNATS DE FRANCE DE NATATION ONT ÉTÉ TRÈS BRILLANTS

LES championnats de France de natation ont été marqués par la supériorité des jeunes, tant dans les épreuves féminines que masculines, soit parmi les juniors ou les seniors. La grande vedette de la journée fut le Toulousain Alex Jany. Le recordman de France s'attribua, avec facilité, trois titres nationaux individuellement et un par équipe. Son temps de 59'' 4/10 au 100 m. nage libre, où il distança Kovacs et le jeune Jehan Vallerey, est un des meilleurs, car seuls le fameux Johnny Weissmuller et Peter Fick réussirent à descendre au-dessous de la minute dans le dur bassin olympique des Tourelles. Le jeune Padou déçut un peu mais reste néanmoins un espoir très sérieux.

Au 200 m., Jany, en 2' 19'' 4/10, battit le Marocain G. Vallerey de quatre secondes. Le même Vallerey devait d'ailleurs se classer également second dans le 400 m. derrière Jany. Le Marocain, à notre avis, se dépensa de trop au cours de ces championnats où il doit remporter au moins un titre (même critique en ce qui concerne Le Morvan qui nagea le 200, le 400 pour finalement triompher dans le 1.500 m. qui est véritablement sa spécialité). G. Vallerey devait néanmoins cueillir un titre, celui du 100 m. dos, où, en 1' 8'' 4/10, il réalisa le meilleur temps jamais effectué aux Tourelles et battit le Troyen Zins à qui il avait déjà ravi ses records de France et d'Europe.

Quant au relais 4 x 200 m., il fut encore l'occasion pour Jany de triompher, avec ses camarades toulousains Desculade, Talli et Nakache, du Racing et du Paris Université Club.

Côté féminin, le 100 m. revint à Josette Delmas, le 400 m. à Monique Berlioux, le 200 m. brasse à Odette Casteur. Simone Gardet, actuellement militaire, tint à défendre son titre, mais ne put que terminer en 5<sup>e</sup> position. Au 100 m. dos, la championne Berlioux prit le meilleur sur Casteur.

Mais de jeunes nageuses se mirent également en vedette : la Bretonne Naudin, de Guingamp, qui améliora de 2 secondes son record des 50 m. nage libre fillettes, la Niçoise Giovanelli qui battit le record des 50 m. brasse fillettes, la jeune Ginette Jany, sœur du champion, qui réalisa 40'' 4/10 au 50 m. dos fillettes, battant le record qu'elle détenait.

Ainsi, avec Jany, Vallerey, Kovacs, auxquels il faut ajouter Nakache et bien d'autres, la natation française peut envisager l'avenir avec confiance.



## "ICI, LONDRES"

QUE de fois, en écoutant la radio française de Londres, pendant les années sombres, que de fois ne me suis-je pas dit : « Un jour, Oberlé et ses camarades publieront leurs souvenirs. Cela fera un livre, deux livres, trois livres, peut-être davantage, et alors nous apprendrons ce qu'a été leur existence dans la capitale anglaise, comment ils y ont vécu, leurs rapports avec les Anglais, s'ils ont eu à s'en féliciter ou à s'en plaindre, s'ils ont dû se plier à la règle britannique ou s'ils ont réussi à se refaire là-bas des habitudes et des mœurs parisiennes, avec tout ce que cela comporte de fantaisie et d'indépendance, si l'entente a régné entre eux, s'ils étaient bien vus du général de Gaulle et de son entourage, etc... Et surtout, me disais-je, nous saurons pourquoi ils mettent tant de soin à ménager Pétain, et pourquoi tous les malentendus franco-britanniques que la radio de Paris et celle de Vichy exploitent systématiquement, ils semblent les passer sous silence, pourquoi ils ne nous expliquent pas Mers-el-Kébir et Dakar, et pourquoi ils font le silence sur les ravages causés par les bombardements, comme s'il était réellement impossible de les justifier... » *Jean Oberlé vous parle* (La Jeune Parque, éditeur) répond en grande partie à ces questions que je me posais. Je ne saurais dire toutefois que ma satisfaction soit complète. Je continue à croire que la radio française de Londres était insuffisamment renseignée sur l'état d'esprit qui régnait chez nous, et que sa propagande, pour reconfortante qu'elle ait été, n'a pas été aussi efficace qu'elle aurait pu l'être. En tout cas, c'est un fait qu'il lui a manqué un grand polémiste. Le mot sur lequel s'achève le livre d'Oberlé : « Nous étions des amateurs », résume très exactement l'impression d'ensemble que m'ont laissée quatre années d'écoute.

Ces amateurs très sympathiques, on les écoutait d'ailleurs avec une assiduité qui, chez beaucoup, dont j'étais, avait tourné à une sorte de manie ou, pour employer le mot qui me fut parfois appliqué, à une espèce d'intoxication. Il nous fallait deux fois par jour notre dose, notre piqûre de Radio-Londres. Sans notre piqûre, il nous manquait quelque chose, nous nous sentions perdus. A franchement parler, c'est surtout d'informations que nous avions faim et soif, mais pour rien au monde nous n'aurions tourné le bouton au moment où Oberlé, Schumann, Jean Marin ou Jacques Duchesne prenaient la parole. Jean Oberlé, un peu sévère pour quelques-uns de ses

anciens compagnons, fait grand cas de Pierre Dac. Lui avouerai-je que celui-ci était diversement apprécié de ce côté de la Manche ? Son humour montmartrois paraissait tantôt un peu lourd et tantôt un peu léger. Au demeurant, il avait incontestablement l'oreille des masses, et c'est sans doute ce qu'il souhaitait, et à juste titre.

J'ai connu Jean Oberlé dans les années d'après l'autre guerre. Sur la foi de son nom, je le croyais d'origine alsacienne ; c'est par *Jean Oberlé vous parle* que j'ai appris qu'il est Breton, Brestois et fils d'officier de marine. Nous nous rencontrâmes dans des cafés, particulièrement aux *Deux-Magots*, à la table d'André Derain ou à celle de Galtier-Boissière. Plus tard, je le retrouvai à Barbizon ; il habitait, dans un village voisin, une maison que lui avait prêtée Derain pour qu'il y achevât de se guérir d'un mal terrible dont il venait d'être frappé et qui l'obligeait à marcher sur des béquilles. Jean Oberlé était alors un jeune homme blond, tout frais, tout rose, dont les dessins délicats et frêles lui ressemblaient par leur côté un peu jeune fille. En réalité, il était un gaillard parfaitement dégourdi et affranchi. Toutefois, rien en lui n'annonçait le rôle politique, patriotique et quasi national que les circonstances devaient l'appeler à jouer pendant l'occupation et qui lui a fait une véritable popularité. Je me répète tous les jours que la vie est tissée d'imprévu. La belle et brillante aventure d'Oberlé en est une preuve éclatante. En 1939, *le Journal* l'avait envoyé à Londres pour qu'il y remplaçât son correspondant Yves Morvan, alias Jean Marin, mobilisé sur place à l'agence Havas ; Oberlé était l'auteur de chroniques agréables parues ici et là, mais il ne faisait nullement figure d'un professionnel du journalisme d'information. Il y avait quelque chose de hasardeux à confier à un dessinateur une mission de cette sorte. Heureux hasard ! Surpris à Londres par l'armistice, Oberlé y demeura. On sait le reste, ou plutôt on le saura en lisant son livre de souvenirs.

A plusieurs reprises, il nous avertit que ce n'est pas son affaire d'écrire, et en effet sa rédaction fourmille d'incorrections et de négligences qu'on ne pardonnerait pas à un écrivain patenté, mais sur lesquelles sa gentillesse et son sans-çaçon feront passer, il me semble, les puristes les plus vétilleux.

André BILLY,  
de l'Académie Goncourt.

## LOUIS ARAGON NOUS PARLE DU SENS DES MOTS

CEST la première fois depuis le jour du « Goncourt » que je passe le seul de cette poétique maison qui se cache, il semble, au cœur même de Paris. Et j'avoue qu'en me retrouvant dans ce salon fleuri, ce n'est pas à Louis Aragon d'abord que j'ai pensé.

Pourtant n'est-ce pas lui, aujourd'hui, ma victime ?

Je lui parle de poésie... il me parle de sa jeunesse :

— Ma génération a douté de beaucoup de choses : l'abus que nos aînés en avaient fait avait entraîné la disqualification de certains mots grands et généreux, qui avaient servi aux forces les plus obscures à couvrir toutes les marchandises et tous les marchandages.

— Et les jeunes d'aujourd'hui ?

— Moi qui avais vingt et un ans à la fin de l'autre guerre, moins atroce que celle-ci, comment ne penserais-je pas à eux avec sollicitude : il ne faut pas, à leur tour, qu'ils perdent le sens des mots. La poésie, voyez-vous, doit aussi servir à quelque chose. C'est ce qu'a su admirablement comprendre mon ami Pierre Seghers, l'extraordinaire animateur de *Poésie* 45 qui fut d'abord *Poètes casqués* 39, et cela dès la drôle de guerre. On ne saurait abuser des termes de nation ou de paix aujourd'hui, sans porter une lourde responsabilité à l'égard des jeunes qui, par réaction, risquent de les confondre avec l'abus même qui en serait fait. Il ne faut pas recommencer à jouer avec les mots, comme le faisaient ceux qui empoisonnèrent notre jeunesse. On a cessé de jouer avec les mots quand les boches étaient là. Une lan-

gue commune a permis une poésie pour tous. Mais si on met, par exemple, aujourd'hui le nom de la France à toutes les sauces, non seulement l'étranger hausse les épaules, mais les jeunes hommes enthousiastes, pour qui la disproportion des mots et de la vie est infiniment amère, risquent de réagir violemment et de réapprendre le chemin du désespoir.

— Quels en seraient à vos yeux les véritables responsables ?

— Dans ce problème, qui n'intéresse pas seulement les écrivains, mais la jeunesse et la patrie, il me semble que les hommes de gouvernement ont autant de responsabilité que les poètes. Dans le combat, le lien entre les mots et la réalité n'a pas été rompu. Mais depuis la Libération, beaucoup, qui avaient reconnu le bien fondé d'une écriture où les mots pris dans leur sens réel et entendus du plus grand nombre exprimaient les réalités essentielles, considèrent aujourd'hui que c'était là mentalité de guerre et ont lancé une sorte d'ordre de démobilisation : déjà l'on pressent une offensive pour le retour à l'expression surréaliste, un essai de reconstitution de l'esprit de chapelle de la N.R.F., une propension à introniser certains systèmes philosophico-littéraires comme l'existentialisme...

Louis Aragon fait les cent pas devant la longue bibliothèque : il sait où il va.

— Certains disent : « C'était très bien quand les Allemands étaient là ! » poursuit-il, et souhaitent revenir à des prétendues « valeurs éternelles » ou à de petites expériences d'avant guerre. Mais la guerre n'est qu'appa-

remment finie, l'ennemi mensongèrement chassé et la renaissance de la patrie exige une suite de combats ininterrompus. D'ailleurs, il n'est pas en réalité de différence de nature entre la paix et la guerre : et les vérités dont la guerre ne fait qu'accuser les traits sont les vérités éternelles, dans la mesure où l'on peut parler de vérités éternelles.

— Mais cette grande expérience collective de la poésie... ?

— Ce magnifique accord entre les hommes et les poètes n'a pas que pour un moment dissipé les brouillards. Ce qu'il faut considérer avec pitié, c'est la poésie dénuée de circonstances, c'est ce qui, en langue française, s'appelle le verbiage... Et n'est-il pas paradoxal de considérer la poésie de circonstances comme un exercice de rhétorique, quand le mot rhétorique, pris en mauvaise part, s'applique essentiellement à l'art de parler pour ne rien dire ? Il y a déjà une rhétorique surréaliste, un poncif existentialiste ! Vingt ans ne sont pas nécessaires pour académiser une poésie qui ne fait que se jouer des mots. Et des hommes comme Eluard, Tristan Tzara et moi qui, en 1920, nous dressions contre l'académisme, l'usage sans honneur de la parole et l'admiration stupide des milieux artistiques et littéraires pour des gens dont la signature rassurait les bibliophiles, se sont aujourd'hui retrouvés pour la raison qui avait fait d'eux des dadaïstes.

« Oui, croyez-moi, le temps est venu de prendre au sérieux les paroles des poètes. Le temps du mot juste, le temps du bien est arrivé. »

Claude CEZAN.

## LU CETTE SEMAINE...

**VOYAGE CHIMÉRIQUE DE MEHEMET TOUGHIRI**, par J.-S. de Givet (Aubanel, éditeur). — Tandis que nous regrettons l'époque où l'homme n'était qu'un loup pour l'homme, M. Sers de Givet, lui, nous apporte mieux. Il nous fait pénétrer, grâce au *Voyage chimérique de Méhémet Toughiri*, dans un temps où il était à la mode de ne s'entretenir qu'avec une parfaite courtoisie, où l'on estimait la générosité du cœur ainsi que la délicatesse et où les gens s'honoraient d'une « inestimable bienveillance. »

Fallait-il prendre à la lettre tant d'exquises formules de politesse ? Le Maure Méhémet Toughiri, pour l'avoir voulu faire, n'imaginait-il pas que les Français avaient des manières mystérieuses qui tenaient de la sorcellerie ? Ce lieutenant d'un ambassadeur chargé de conclure un traité d'alliance entre le Roy de France et le Roy du Maroc est-il donc si naïf ? Personnage singulier — une vraie réussite — il exerce son influence de manière souterraine. Il a le don du merveilleux, et, dans son caractère, des recoins impénétrables. C'est un beau garçon, certes peu comparable au grand dégingandé Don Quichotte. Cependant il en partage les illusions et les sentiments chevaleresques. Une actrice, protégée par le Dauphin, lui apparaît comme, une princesse persécutée qui cherche une aide. Et d'offrir sans plus attendre à la belle un absolu dévouement. Une légère ironie serpente parmi ce roman dense, riche de savoir, d'expérience et de sagacité particulièrement fine. Il serait facile de deviner à la lecture de cet ouvrage qu'il a été écrit par un spécialiste de l'histoire diplomatique. — Andrée SIKORSKA.

**DUPUYTREN**, par Henri Mondor (N.R.F.). — Le professeur Henri Mondor, éminent chirurgien, comme chacun le sait, ne se refuse nulle curiosité, ne néglige aucun des « devoirs lumineux de l'esprit ». On pourrait croire qu'après deux œuvres maîtresses qui révèlent une extraordinaire ampleur de vue et seront toujours consultées : *Diagnostics urgents* (abdomen) et une *Vie de Mallarmé*, il aborderait ses autres ouvrages comme un délassément. Or, dans son *Dupuytren*, un gros livre solidement nourri, l'auteur serre de près aussi bien l'expression que la vérité. Dupuytren, le célèbre chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, ressurgit pour nous, force agressive et froide. Sans une heure de défaillance, il accomplit son effort admirable, sachant arbitrer vite et juste — mais, chose curieuse, sans y avoir été porté par une vocation, puisque c'est son père qui avait décidé de faire de lui un chirurgien. Il entoure son enseignement d'un certain appareil, s'isolant dans l'omnipotente majesté du maître car l'ambitieux qui pense à exalter sa gloire reste toujours tapi sous l'œuvre passionnément conduite. La morne plainte de l'être déchu ou l'humble supplication d'une douleur qui se croit entendue ne semblent guère l'émouvoir et il n'aime vraiment que sa fille pour l'éducation de laquelle il sollicitait les conseils de l'archevêque. Les figures de son entourage sont, elles aussi, parfaitement recrées dans leur atmosphère et à leur époque. M. Henri Mondor a mieux que de la pitié pour la dolente humanité, une absolue compréhension. — A. S.

**LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE**, par Maurice Reclus (Arthème Fayard, éditeur). — Formant une suite logique à l'excellente « Deuxième République et Second Empire » d'Adrien Dansette, paru dans la même collection (« Connaissance de l'Histoire ») ce livre dense, nourri de faits, riche en anecdotes, écrit dans un style alerte avec une grande profondeur de vues et une objectivité constante, prend, du fait des circonstances, et plus particulièrement des discussions en cours sur la future Constitution, un caractère de brûlante actualité. M. Maurice Reclus possède admirablement son sujet. Il l'a étudié de longue date. C'est de toute évidence un historien de qualité, que ses œuvres précédentes — biographies de Jules Favre, Ernest Picard, Thiers, Poincaré, Girardin, histoires du Seize Mai et de l'avènement de la III<sup>e</sup> République — ont conduit tout naturellement à brosser un tableau d'ensemble, vivant, précis et pittoresque de la vie politique française dans la période qui va de 1875 à 1918. M. Maurice Reclus a pris la III<sup>e</sup> République à sa naissance pour ne la quitter qu'au soir de son plus grand triomphe. Il en a suivi pas à pas les différentes étapes, s'arrêtant à chaque événement avec l'attention d'un observateur scrupuleux, mettant avec art en lumière les personnages se succédant sur la scène de l'Élysée, du Luxembourg ou du Palais-Bourbon. A la lecture d'un tel ouvrage on s'aperçoit que si la III<sup>e</sup> République a connu nombre de crises aiguës et traversé quelques scandales retentissants, elle n'en a pas moins su mener à bon port une grande tâche, pour le bien de la France. N'oublions pas que, née de la défaite de 1870, la III<sup>e</sup> République avait une terrible pente à remonter. La victoire de 1918 couronna un effort trop souvent oublié, trop souvent méconnu et qu'il était à coup sûr nécessaire de rappeler. — R. M.

# CINÉMA "ÉTAPES VERS LA VICTOIRE"

premier film de l'armée française

LES films de guerre, distribués par les services alliés, sont insuffisants pour nous faire concevoir la part prise dans les combats par les Forces françaises, pour montrer l'importance de leur action, en Tunisie et en Italie: sur ce dernier théâtre d'opérations, en débloquent Cassino, par de terribles et coûteuses attaques, elles ont assuré la tête de pont d'Anzio et ouvert aux Alliés la route de Rome. Cette épopée, le film *Etapas vers la victoire: de Tunis à Rome*, réalisé par le Service cinématographique de l'armée, et qui commence à être diffusé, en apporte le témoignage, mieux que ne le fait le film anglo-américain *Victoire de Tunisie*.

Reconstitué à Alger, groupant quelques opérateurs cinématographiques mobilisés, disposant d'un matériel et d'un outillage très réduit, le Service cinématographique de l'armée en Afrique eut des débuts bien modestes. Pourtant, lorsque se produisit le début des opérations en Tunisie, il était prêt.

*Etapas vers la victoire*, réalisé par le lieutenant Bertrand Flornay, est formé de la série des films pris au fur et à mesure du développement des combats, notamment en Italie, par les opérateurs Raymond Méjat, Montéran, mêlés aux bataillons. Rien ici n'est rétrospectif ou reconstitué: le document respire l'authenticité la plus absolue, la sincérité la plus directe. Nous sommes, pendant une heure, parmi nos combattants.

D'abord, voici la libération de la Tunisie: légionnaires, tirailleurs reprennent le combat, équipés et armés comme au jour où ils l'ont interrompu, avec des capotes usées, des chaussures éculées, des armes désuètes. Le 10 décembre, le contact est établi à Bou-A-Rada, à l'Oued-el-Kébir, à Pichon. Après plusieurs semaines le matériel américain parvient enfin, et avant tout la D. C. A. Une forte réaction de l'ennemi, pour maintenir la liaison avec Rommel qui arrive du sud, est brisée par les Alliés; et voici, venant du Fezzan et du Tchad, la colonne Leclerc qui, tournant la ligne du Mareth, contraint Rommel à céder à l'attaque de la 8<sup>e</sup> armée britannique (26 mars). La course vers le nord s'accélère: les Corps francs d'Afrique, engagés dans le secteur de la côte, participent, dans un secteur difficile, aux opérations contre Bizerte, à côté de l'armée américaine. Ils parviennent le 4 mai aux portes de la ville, où, le 7, ils pénètrent. Une terre française est libérée: le général de Gaulle vient féliciter nos soldats.

L'armée s'organise, les préparatifs sont poussés activement. L'armement arrive; aux écoles d'officiers indigènes, les fils des notables du Maroc et d'Algérie reçoivent leurs galons; les auxiliaires féminines, infirmières, agents de transmission, conductrices, sont prêtes. Une première opération audacieuse réussit: la libération de la Corse. Le film nous montre le fameux sous-marin *Casabianca*, commandant L'Herminier, dont le fanion noir des corsaires porte sept poignards, marque des sept missions en Corse occupée par l'ennemi. Le 13 septembre 1943, les vaisseaux sont devant Ajaccio; le 14, les troupes débarquent; le 24, Bonifacio est prise et le 5 octobre, Bastia tombe.

Ce n'était qu'un début. A Oran, à Bizerte, le corps expéditionnaire français s'embarque pour l'Italie: le 1<sup>er</sup> décembre il débarque à Naples, déjà conquise par les Alliés, et va prendre position dans la partie la plus montagneuse des Abruzzes. Là, les routes carrossables s'arrêtent; la boue d'automne et les neiges d'hiver seront de redoutables adversaires. Les mulets nord-africains, les brêles, ont leur part dans le film: la « Royal Brêle Force », comme disent nos soldats... Ici, en effet, le mulet est roi. Le secteur français est en pleine montagne abrupte et aride; la lutte y est opiniâtre et rude. Avec nos soldats, dans le village de Serrazollo, tombé la veille, nous fêtons la Noël: un aumônier célèbre la messe; tout proches, les guetteurs veillent. L'infiltration se poursuit dans une région de montagne et de pierraille, dans les villages déjà ruinés, semés de mines et de pièges, sur les pentes des pitons désolés.

Cependant, la défense allemande demeure inébranlable dans Cassino: notre secteur est en pointe du front allié. Le général Juin a pris ses dispositions, adoptées par les Alliés. Il établit son Q. G. à Sessa Aurunca. C'est la partie la plus montagneuse du front, que les Allemands croient infranchissable, qui sera forcée par nos troupes. L'effort est immense: l'attaque se déclenche dans la sinistre tête de pont de la Chelesola; la prise de Castel Forte entraîne la rupture de la défense ennemie sur la célèbre ligne Gustav. Castel Forte, défendue maison par maison, n'a cédé qu'après quatre jours de combats; le drapeau tricolore flotte sur le Mont Mayo, clé de la défense allemande; des unités françaises menacent Cassino par le nord. Courant toujours, nos soldats atteignent et dépassent la région du Pico: sur la route de Tivoli et de Rome. Ils sont rattrapés par les Anglo-Américains venus de Cassino débloquent et d'Anzio maintenant consolidé.

Les opérateurs de l'armée étaient là pour filmer l'entrée de nos troupes dans Rome, le jour anniversaire de la déclaration de guerre de l'Italie à la France: ils nous montrent nos soldats défilant, place de Venise, devant les généraux Clark et Juin, ou hissant nos couleurs au Palais Farnèse, ou célébrant une prise d'armes devant le général de Gaulle sur la terrasse de la Villa Médicis...

A peu de jours de là, nos forces enlevaient l'île d'Elbe (10 juin 1944), ce qui entraînait la chute de la nouvelle ligne fortifiée ennemie du lac Trasimène: une manœuvre adroite fait tomber Sienne intacte. Tout à leur joie d'être libérés, les Siennois offrent à nos soldats, le 14 juillet, le cortège et les courses de chevaux du Palio, en costumes du moyen âge, toutes bannières au vent.

C'est la dernière étape des Forces françaises en Italie: ensuite viendront la Provence, Toulon, Marseille et Strasbourg...

PIERRE MICHAUT.



LES TROUPES FRANÇAISES VICTORIEUSES ENTRES DANS ROME PASSENT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PORTA MAGGIORE.



TRAVERSANT ROME EN TETE DES COLONNES FRANÇAISES, LA « NOUBA » D'UNE DIVISION AFRICAINE DEFILE DANS LE CORSO.



Avant l'assaut décisif vers Castel Forte, les dernières dispositions sont prises; on reconnaît de gauche à droite: les généraux Charles de Gaulle et de Montsabert, M. Diethelm, les généraux Juin, Delattre de Tassigny et Béthouard.

Photographies S.C.A. extraites d'« Etapas vers la victoire ».

## Barbara Stanwick fait tout le succès de "l'Inspiratrice"

LES Américains aiment souvent glorifier dans leurs films une certaine notion de l'honnêteté politique mise au service des masses populaires. Je ne suis pas assez documenté sur la question pour savoir dans quelle mesure cet état d'esprit existe ou a pu exister chez leurs hommes publics. Sans doute leur enthousiasme s'explique-t-il par quelque chose de réel... Cependant, j'ai peine à croire, la plupart du temps, à tant d'idéalisme, surtout chez des politiciens. Il y a là, évidemment, à la fois un thème de propagande et beaucoup de candeur.

On retrouve ce thème dans *The great man's lady* — un film qu'il eût été trop simple d'appeler en français « la Femme du grand homme », alors on lui a donné pour titre : *L'Inspiratrice*, ce qui n'est pas très heureux.

L'autre face du sujet, c'est la manière dont la femme du grand homme se sacrifie pour que son grand homme accomplisse son œuvre. Elle lui laisse croire qu'elle ne tient pas à lui, elle lui laisse même croire qu'elle est morte, et, plus tard, alors qu'il est remarié et père de famille, elle va tout de même le voir un soir pour lui faire remarquer qu'il est en train de devenir malhonnête. A la suite de quoi, il redevient honnête.

Tout cela est peu convaincant et parfumé à l'eau de rose.

J'ajoute que la construction du film n'est pas toujours très réussie. C'est la femme du grand homme, représentée par Barbara Stanwick, qui, vers la fin de sa vie, raconte son histoire à une jeune journaliste. Nous la voyons d'abord sous les traits d'une très vieille femme, presque centenaire, — et puis, comme elle commence son récit, elle apparaît dans toute la fraîcheur de ses vingt ans, vêtue d'une robe surannée, vers les années 1860. Le récit, fait par morceaux, est coupé par des retours à la vieille femme en train d'expliquer sa vie à la jeune journaliste. C'est un mode de construction parfaitement valable et souvent employé, — mais, en l'occurrence, il donne l'impression de brisures et de discontinuités fâcheuses. Cela tient sans doute à peu de chose, à quelques enchaînements ratés, mais c'est sensible.

Pourtant, malgré son essence conventionnelle et ses faiblesses, ce film est loin d'être inintéressant.

Il contient un certain nombre de scènes fort jolies qui, pendant un certain temps, peuvent faire croire à plusieurs reprises qu'il s'agit d'un bon film. Il faut citer notamment celle de l'enlèvement de la jeune Barbara Stanwick par Joël Mac Crea. Ce cavalier un peu fruste qui vient sous la fenêtre de sa belle, la jeune fille qui descend dans sa robe de nuit, cette sorte de pureté ou d'innocence où ils demeurent tous deux et puis, très rapidement, la simplicité avec laquelle elle le prie de l'emmener, — ce qu'il fait aussitôt, — il y a dans tout cela une fraîcheur, une jeunesse et en même temps une ardeur, un désir de vivre, qui sont bien séduisants.

Par ailleurs, Barbara Stanwick qui, nous le savions déjà, est une grande actrice, atteint ici une classe peu commune. Elle manifeste à la fois un dynamisme et une sensibilité qui forment un style aussi net qu'émouvant. Elle donne, avec élégance, une telle impression de force qu'il est impossible de ne pas croire à son personnage. Ces yeux clairs, ce regard aigu, ce sourire lointain attachent l'attention d'un bout à l'autre du film.

En toute justice, il faut signaler qu'elle fait une composition étonnante dans son rôle de vieille femme. Certes, on admire l'habileté du maquilleur qui lui a fait, sans aucune exagération et avec une extraordinaire justesse de touche, ce visage déformé par l'âge, — mais cela n'enlève rien à son propre mérite qui est alors de jouer sans charger, avec une délicatesse touchante, avec toutes les allures cassées, mais encore vivaces de cette personne très vieille, appuyée seulement sur la force de son caractère. Il y avait là bien des poncifs à éviter, elle l'a fait et elle a su demeurer parfaitement authentique.

Pourtant, comme il s'agit en ce cas, malgré tout, d'un morceau de bravoure, je pense qu'il faut plus encore l'admirer dans son rôle de jeune fille, puis de jeune femme, où elle domine constamment la situation avec les moyens les plus simples. Elle vit, elle émeut, elle est là, elle impose une silhouette dure, où passe pourtant une sensibilité frémissante. Quand ce ne serait que pour elle, cela vaut la peine de voir le film.

Cela n'empêche pas celui-ci, évidemment, d'être terriblement inégal et de finir dans un océan de sensiblerie où il risquerait fort de sombrer. Mais l'on est si peu gâté actuellement que l'on se découvre des tendances à l'indulgence. Quand on ne s'ennuie pas pendant toute une partie d'un film, quand on y trouve quelques bonnes scènes et, par-dessus tout cela, une actrice merveilleuse, il faut s'estimer très heureux.

A côté de Barbara Stanwick, Brian Donlevy joue assez bien son personnage d'amoureux transi, mais Joël Mac Crea, sans être mauvais, est assez décevant, par rapport au souvenir qu'on avait pu en garder. Je ne l'avais jamais vu aussi terne.

Jean ROUGEUL.

## THÉÂTRE

# Dans sa loge de l'Athénée entre deux actes d'*Arsenic et Vieilles Dentelles* Berthe Bovy nous parle de ses projets

ELLE a été Agnès et Poil de Carotte, Chérubin et la pathétique interprète de « la Voix humaine ».

Aussi ne faut-il pas s'étonner si un talent aussi étonnamment souple et varié a amené Berthe Bovy, après son départ de la Comédie-Française, à interpréter le rôle d'une des vieilles dames charmantes et si accueillantes d'« Arsenic et vieilles dentelles » qui, chaque soir, à l'Athénée, envoient vers un monde meilleur treize messieurs esseulés.

« Ce rôle ne me donne aucun mal », affirme-t-elle, en se maquillant légèrement dans sa loge — elle est certainement l'une des actrices de France qui se maquille le moins et compose toutes ses rôles « de l'intérieur ». « Quand on a joué du Molière, on peut tout jouer. On trouve tout dans Molière. Je m'amuse beaucoup tous les soirs, et j'ai accepté sans hésitation ce rôle quand Albert Willemetz me l'a proposé, après m'avoir vue dans *Mamouret*, qui avait été écrit pour moi, mais dont je n'ai pu faire que la reprise ».

Berthe Bovy a mis en marche son ventilateur, qui fait voltiger ses cheveux pâles autour de son visage aigu, brillant d'intelligence.

— Ici, dit-elle, nous n'avons pas de régisseur. Chacun de nous doit surveiller le moment de ses entrées. C'est fatigant, mais impose une excellente discipline. Cela me change quand même du Français.

Une ombre de mélancolie passe sur ses traits expressifs. — On n'a pas appartenu tant d'années à la « Maison » sans lui garder une secrète prédilection.

Mais elle se reprend vite, et un sourire ironique passe sur son visage.

— C'est par le journal que j'ai appris que j'avais été mise à la retraite d'office. Je jouais ce soir-là Madame Pernelle — un rôle très difficile — et j'ai rencontré Jean-Louis Vaudoyer dans les couloirs. « Je n'en ai pas dormi de la

nuît », m'a-t-il dit en m'abordant. Je me suis contentée de lui répondre que je lui souhaitais plusieurs autres nuits d'insomnie.

Congédiée par un comité qui fut lui-même annulé par le Conseil d'État et par un ministre actuellement en fuite, Berthe Bovy attend sa réintégration.

— Je l'attends sans impatience, comme une chose qui m'est due. Je garderai pourtant deux mauvais souvenirs personnels de ces années d'occupation, mon congédiement de la Comédie-Française et, quelques semaines auparavant, la proposition que me fit l'officier allemand qui dirigeait la Propagande d'aller représenter la Comédie-Française à Berlin. Pour m'en tirer, j'alléguai mon état de santé.

Ces longs mois où Berthe Bovy ne parut plus sur une scène parisienne, elle les passa à répéter chez elle, dans la clandestinité, une pièce d'André Obey : « Revenu de l'Étoile », qui met en scène la mère du soldat inconnu.

— De mon balcon, raconte-t-elle, nous avons assisté à la libération de Paris. Deux jours avant, nous en avions été avertis par André Obey, qui faisait activement partie de la Résistance. Maintenant, il aime mieux que la guerre soit absolument terminée et qu'on ne se batte plus dans le Pacifique pour faire jouer sa pièce.

Berthe Bovy envisage aussi différents projets cinématographiques, car, si depuis six ans elle n'a pas paru sur un écran malgré plusieurs propositions de la Continental — elle tourna en 1942, en zone sud, *la Belle Aventure*, mais ce film fut interdit par les Allemands et ne parut à Paris qu'après la libération — elle vient de recommencer à tourner avec Christian Jaque « Boule de Suif ».

Annie de MÈREDIEU

## BEAUX-ARTS

# Une stupéfiante exposition de peintures d'enfants anglais

CELA n'a pas l'air sérieux — pourtant détrompez-vous !

Je m'en voudrais de laisser passer cette exposition sans en dire au moins quelques mots. Elle est organisée par le *British Council* et a lieu 28, avenue des Champs-Élysées.

Des expositions de dessins d'enfants, nous en avons eu, et encore récemment — elles étaient décevantes. Il s'agissait de gosses appliqués à qui on avait donné des sujets, probablement des conseils, qui s'ingéniaient à bien faire, attendaient plus ou moins blâme, éloge ou distribution de prix. C'était tout à fait scolaire.

Ici, rien de tel. Si j'ai bien compris, on donne à l'enfant du papier et des couleurs, et on laisse libre cours à son imagination vagabonde et à son invention. Ce système, ou plutôt cet anti-système, venu d'Amérique, a été plus récemment adopté dans les écoles d'Angleterre, quel que soit le milieu social des élèves, aussi bien dans les collèges élégants, que dans les écoles primaires des quartiers populaires de Londres.

Nous ne voulons pas discuter ici des théories émises par M. Herbert Read dans son introduction. Il est le premier à dire que les enfants anglais n'ont sans doute aucune supériorité sur leurs semblables des autres pays d'Europe ou d'Amérique. Alors ?

Avouerais-je que j'allais là sans beaucoup de conviction, par curiosité ? plutôt sur le conseil que m'avait donné un de mes amis dont je connais le goût et le jugement et qui m'avait dit : « Vous verrez. »

En vérité, cette exposition est proprement stupéfiante. Il y a là une centaine de peintures d'enfants dont l'âge s'échelonne de cinq à quinze ans, et dont presque aucune n'est indifférente, ou banale, ou même franchement puérile. Rien n'y prête à sourire. On retrouve ici le jeu à l'état pur.

Au premier abord, c'est tellement déconcertant que l'on croirait à une plai-

santerie ou à une supercherie. L'aimable organisateur de cette manifestation m'a affirmé que non, et, réflexion faite, je le crois volontiers. On s'est adressé à un certain nombre d'écoles, aussi variées que possible. On a réuni 2.500 œuvres et on a choisi cette centaine. Ce choix a été fait sans doute avec certaines intentions, mais les œuvres des jeunes artistes sont, me dit-on, absolument authentiques, sans retouches et sans truquage d'aucune sorte.

En ce cas, quel immense problème esthétique et psychologique cela soulève-t-il ! Voilà des enfants de neuf à dix ans qui peignent sinon avec la même sûreté, du moins avec la même liberté, parfois la même richesse de couleur et d'invention que des peintres célèbres. On retrouve dans telles ou telles de ces œuvres enfantines des rapports si évidents avec Bonnard ou Matisse, avec Rouault ou Chagall, qu'il est impossible de ne pas en être frappé. Tout ce que ces peintres, et je ne cite que ceux-là, ont découvert et exprimé souvent après de longues incertitudes et de patientes recherches est rejoint là par des enfants. Les gosses de cinq ou six ans s'apparentent plus directement au surréalisme, cela surprend moins, le mécanisme du rêve jouant chez de très jeunes êtres sans contrainte. Un garçon de dix ans montre un dessin à l'encre noire qui pourrait être signé de Miro. Même si quelque reproduction dans une revue lui était tombée par hasard sous les yeux, cela dépasse l'imitation. Supposition absurde.

Enfin, aucun de ces enfants n'a eu sous les yeux la peinture exposée à Paris depuis trente ans ! Ils réinventent évidemment sans réflexion, mais d'instinct et d'émulsion ce qui a lentement mûri dans le cerveau des meilleurs artistes de ce temps. Par quel miracle ?

On peut d'ailleurs faire une remarque très nette, c'est que non seulement le don d'invention mais le don d'ex-

pression lui-même semble s'amoinrir et s'estomper à partir de onze ou douze ans. Chez les aînés (14 ou 15 ans), on sent déjà une tendance à se rapprocher des formules, un souci légèrement décoratif.

Ces rencontres imprévues de plusieurs dizaines d'enfants disséminés dans des écoles d'Angleterre avec nos meilleurs peintres d'aujourd'hui m'ont forcément frappé, mais tout le reste de l'exposition nous réserve des surprises. Je craignais que le choix n'ait été fait un peu trop habilement, mais on me dit qu'il y aurait, dans ce qui a été écarté, de quoi faire encore plusieurs expositions de même valeur. Que faut-il en conclure ?

Cela me semble montrer surtout que le don d'enfance est aussi loin que possible de la naïveté, il comporte une prodigieuse richesse d'imagination, d'invention, un don inné de la couleur et des formes, une étonnante liberté d'expression — nous en avons la preuve ici, car, comme le dit lui-même M. Read, les jeunes Anglais ressemblent à tous les enfants du monde, ni plus ni moins.

En tout cas, cette exposition « enfantine » est bien troublante, on aurait tort de ne pas y voir tout un monde mystérieux.

Fernand PERDRIEL.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE  
12, rue Royale - Peintures - Sculptures -  
Gravures - Objets d'Art.

ORFÈVRE  
**CHRISTOFLE**

Achète  
services argenterie, porcelaines  
et cristaux.  
281, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup> étage)  
De 14 à 18 heures ouvert samedi

# NOS JEUX

# LE BRIDGE

## DEFENSE CONTRE LE SQUEEZE

Nous rappelons les données du problème présenté la dernière fois :  
 NORD : Pique, A. 9. 6. 3. Cœur, A. R. 9. 6. 2. Carreau, 9. 6. Trèfle, 5. 2.  
 EST : Pique, 10. 8. 7. 2. Cœur, 5. 4. Carreau, 8. 2. Trèfle, R. D. V. 8. 6.  
 SUD : Pique, D. Cœur, 7. Carreau, A. R. D. V. 10. 5. 4. 3. Trèfle, A. 9. 4.  
 OUEST : Pique, R. V. 5. 4. Cœur, D. V. 10. 8. 3. Carreau, 7. Trèfle, 10. 7. 3.

Sud, qui joue 7 carreaux, prend, sur l'entame de la dame de cœur par Ouest, du roi du mort. Il rejoue petit cœur, coupe de sa main, fait atout de son as et redonne la main à Nord par un petit atout que Nord prend du 9. Il joue alors l'as de cœur de Nord, sur lequel il jette le 4 de trèfle. Il va maintenant, tout naturellement, tenter d'affranchir un cœur qui lui donnerait une treizième levée, si les cœurs étaient partagés 4-3 dans les flancs. Impossible (Sud le prévoyait, du fait que Ouest a jeté le 8 de cœur sur l'as de cette couleur). Sud joue alors trois fois atout et son as de trèfle. Ouest, qui doit se défaire 3 fois, veut garder roi et valet de pique, ainsi que le valet de cœur qui tient le 9 de Nord. Il jette alors ses trèfles qui lui paraissent inutiles. Est s'est gardé aux couleurs noires, et, après la 10<sup>e</sup> levée, les jeux sont :

	NORD	
	Pique, A. 9.	
	Cœur 9.	
OUEST		EST
Pique, R. V.		Pique, 10, 8.
Cœur, V.		Trèfle, R.
	SUD	
	Pique, D.	
	Carreau, R.	
	Trèfle, 9.	

Sud jouant roi de carreau, Ouest doit jeter un pique, sinon le 9 de cœur de Nord se fera. Nord jette alors ce 9 de cœur. Est est squeeze à son tour, qu'il jette pique ou trèfle.

C'est ainsi que le coup a été joué. Il existe pourtant une défense efficace, qui apparaît en étudiant le problème cartes sur table, et qu'une défense brillante peut improviser en jeu.

Ouest doit, en principe, faire les constatations suivantes.

Si Sud détient la dame de pique et un petit pique, le squeeze se réalisera contre toute défense. Si Sud n'a qu'un singleton à pique, Est pourra garder cette couleur aussi bien qu'Ouest... Et celui-ci jette ses piques et garde ses trèfles. Est voyant tomber les piques de son partenaire garde son dix second, comme il l'a fait d'ailleurs. Et le squeeze devient impossible, puisque sur le roi de carreau de Sud, Ouest jettera le 7 de trèfle, gardant le 10 de cette couleur et le valet de cœur.

Mais il faut, pour cela, réfléchir rapidement et faire preuve de clairvoyance !

E. MICHEL-TYL.

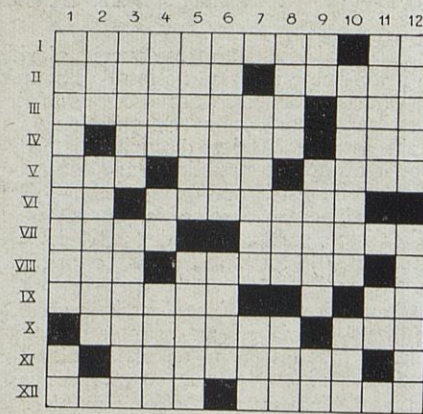
# MOTS CROISÉS

Par Max FAVALELLI

## PROBLÈME N° 24

**HORIZONTALEMENT.** — I. Conséquence d'une trop forte impression. — Grecque à l'envers. — II. Un gaillard d'avant. — Protège la fusée. — III. Permet de donner des coups de marteau. — On peut le prendre sans nuire à autrui. — IV. Une gale dont aurait pu souffrir Philémon sur le tard. — Fait par un compare. — V. Volonté. — Article. — Terrain sur lequel il est impossible de construire. — VI. Voyelles. — Un Dolois l'étudia de très près. — VII. Simple jadis. — Machiavel ou Galilée. — VIII. En visage. — N'a pas souvent grise mine. — IX. Tour de France. — Phonétiquement : refroidit sa victime. — X. Est l'apanage du gobe-mouches. — Participe. — XI. A les mêmes vertus que la patience. — XII. Entoure de chers visages. — Pourra faire souche.

**VERTICALEMENT.** — 1. Sacrifiée pour des raisons météorologiques. — Pas tout à fait cent. — 2. Ne dit pas amen. — Plus petit que le colombier mais plus grand que le pigeon. — 3. Ne joue en somme que s'il est un bouche-trous. — N'incline pas à l'optimisme. — 4. C'est s'adonner, s'il faut en croire un romancier, à un vice impuni. — En gare. — A de l'audace ou de l'orgueil. — 5. Mit fin à un fléau. — Rien ne doit y échapper à l'œil du maître. — 6. Trahit le bon vivant. — Entourés d'une gaine. — 7. N'a ni queue ni tête. — Devient piquante si on la répète. — 8. Ne doit pas souvent de nos ours avoir une impression de réplétion. — Ne circule plus que s'il est gros. — Article étranger. — 9. Symbole. — Est poli. — En tête. — 10. Risque de devenir un recueil de morceaux plus ou moins choisis. — Circulent chez Michel. — 11. Mouches vertes. — A réclamer. — 12. Bellegarde en compte une. — Passe la moitié de sa vie dans des boîtes.



## SOLUTION DU PROBLÈME N° 23

**HORIZONTALEMENT.** — I. Eraillement. — II. Sortie, Amour. — III. Curé, Vareuse. — IV. Ale, Lége. — V. Ritte, Ignare. — VI. Bs, Enroué, Ol. — VII. Entêté, Nul. — VIII. Léda, De, Hase. — IX. Loin, Ouie, Ss. — X. El, Tournure. — XI. Son, Ut, Dn, Us. — XII. Sus, Équerre.

**VERTICALEMENT.** — 1. Escarbilles. — 2. Roulis, Eolos. — 3. Arrêt, Edi, Nu. — 4. Ite, Tenant. — 5. Li, Lent, Ou. — 6. Levé, Redoute. — 7. Agioteur. — 8. Maréque, Indu. — 9. Erme, Ne, Heure. — 10. Noubu, Na. — 11. Tus, Rousseur. — 12. Rebelles, Se.

# PHILATÉLIE

**P**OURQUOI les timbres de poste aérienne jouissent-ils, en dehors de toute considération d'ordre financier, d'une telle vogue auprès des collectionneurs? C'est très certainement parce qu'ils parlent à l'imagination et au cœur des hommes mieux que ne saurait le faire un Napoléon III, même lauréat, ou une « Semeuse » aussi gracieuse soit-elle.

Il n'existe pas un Français digne de ce nom qui ne sente en effet un pincement au cœur devant l'effigie de Mermoz, cet homme que d'autres hommes ont baptisé « l'archange ». Cet homme qui, grâce à une ténacité et à un courage extraordinaires, triompha d'un océan longtemps indomptable, et, sa tâche achevée, trouva dans l'Atlantique une tombe à sa taille, qui était immense. Le disque nous a fait revivre l'autre jour, par la radio, la voix de Saint-Exupéry pleurant son compagnon de jeunesse et de gloire, Mermoz. Et il n'était rien de plus émouvant que cet instant puisque Saint-Exupéry, comme Mermoz, est mort lui aussi, discrètement, sans témoins, comme sont également morts Guynemer, Nungesser et Coli et tant d'autres...

Comment rester froid devant « l'aéroplane » de Blériot traversant la Manche? Tous ceux qui eurent la chance de vivre ces moments émouvants se rappellent longtemps encore l'enthousiasme qui secoua le monde entier à l'annonce de la réussite éclatante de ce raid extraordinaire pour l'époque.

Cet exploit mettait le point final au duel passionnant Blériot-Latham, cet autre grand seigneur de l'air.

Comment ne pas songer non plus, en considérant le timbre de poste aérienne n° 10, des États-Unis, dédié au « Spirit of Saint-Louis » à cette sorte de folie collective qui s'était emparée de tous les Parisiens en 1927? On venait d'apprendre à Paris qu'un aviateur du nom de Lindbergh avait quitté les États-Unis, avec la prétention de venir se poser au Bourget. Les éditions spéciales s'arrachaient. Peu de gens croyaient, à vrai dire, à la réussite de l'entreprise; songez donc : parcourir 6.000 kilomètres sans escale, seul au-dessus des flots!... Tout à coup, un clameur immense « le voilà! » c'était lui, en effet, le fou volant, qui venait se poser, à l'heure dite, au lieu qu'il s'était fixé, apportant à la vieille Europe ébahie et tremblante d'émotion le salut du nouveau continent. Comprenez-vous, maintenant, les vraies raisons de la vogue des timbres de poste aérienne?

BEAUMONT.

**MAX DUPUY** TIMBRES-POSTE  
 55, Rue Montmartre  
 Cent. 33-13. Paris (2<sup>e</sup>)  
 Achète lots Collections toute importance  
 Vieilles archives.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**"COLLECTION IMPÉRIALE"**  
**J. FORET** Expert  
 ACHAT-VENTE  
 TIMBRES-POSTE  
 Env. Catal. P.A. Prix 13F  
 ALBUM DE  
 TIMBRES-POSTE  
 D'AVIATION  
 PRIX: 300F  
 Avec timbres  
 500 à 50.000F  
 64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

**CHEVEUX GRAS: LOTION XOUR**

**XOUR**  
 SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

*Vous avez eu froid cet hiver!..*

Soyez prévoyants ! N'attendez pas l'hiver, faites de suite équiper vos portes et fenêtres avec les nouveaux « **JOINTS BENOIT** », acier inox au chrome manganèse, garantis 10 années. Alors, plus de courants d'air, d'infiltrations de pluie, de poussière et, surtout, une concentration de chaleur se traduisant par une hausse de 4° à 6°, soit : économie de 35 % de combustible.

Demandez documentation N° 45, sans frais et sans engagement à :

**Éts E. BENOIT & C<sup>ie</sup>**  
 11, rue des Petites-Ecuries, Paris-10<sup>e</sup>  
 Tél. : Provence 27-09

**HY**

- SUBLIME
- ÉLITE
- ALTESSE
- LUXE

**Cordieca**  
 La Grande marque française

**Henri VUILLARD & C<sup>ie</sup>**  
 Maison fondée en 1857  
 ST-CLAUDE (Jura)  
 Tél. 79

**BISCUITS GONDOLO**  
 PARIS

**GONDOLO**  
 Le biscuit qu'il vous faut...

89<sup>e</sup> Année - N° 4322

# LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

25 Août 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"

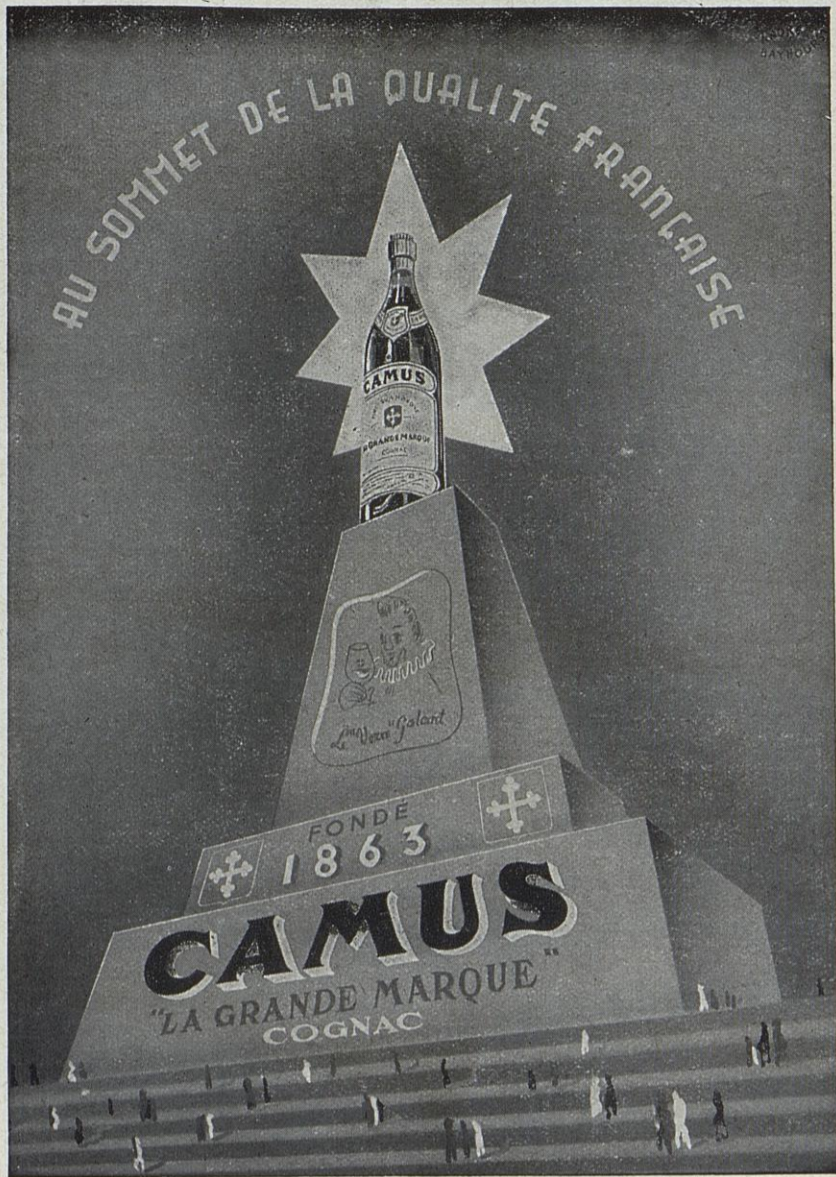
69, Quai d'Orsay - Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80

Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



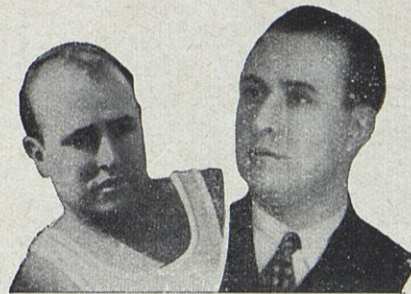

**MERCIER FRERES**  
Maison fondée en 1828

AMEUBLEMENT DÉCORATION      ANCIEN MODERNE

100, FAUBOURG-SAINT-ANTOINE, PARIS (XII)




ENIGME...  
POUR VOTRE CHANCE  
**CERTITUDE**  
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE  
**LOTERIE NATIONALE**



**PLUS DE CHAUVES**

Traitement infailible contre la chute des cheveux et la calvitie  
Écrire : Service "L" Capillogène  
53, Boulevard Haussmann - Paris  
(brochure contre 6 francs en timbres)



**COGNAC BRIAND**  
SANS AUCUN PRÉVOIN  
FONDÉE EN 1835

**BRILLANT COGNAC**  
BOUTILLIER DELAURIÈRE & C<sup>o</sup>  
Successeurs

**"Je vous apprendrai à dessiner..."**

*dit Marc Saurel*  
créateur de la nouvelle méthode  
**"LE DESSIN FACILE"**



Pour peu que vous aimiez le dessin, vous pouvez acquérir en moins d'un an, toutes les notions qui font la base de l'éducation artistique, et connaître la joie de dessiner. Le talent n'est pas un don du ciel, il s'acquiert par la méthode, la pratique, le métier.

34 ans de pratique et de succès continuels ont permis à Marc SAUREL de créer sa nouvelle méthode d'enseignement du dessin par correspondance "LE DESSIN FACILE", qui obtient chaque jour le plus éclatant succès

**POUR LES ADULTES**

**"LE DESSIN FACILE"** Croquis, Paysage, Portrait, Caricature, Nu académique, Perspective, Anatomie, etc...

**"LA PEINTURE FACILE"** Technique de l'aquarelle, de la gouache et de la peinture à l'huile.

**POUR LES ENFANTS DE 6 A 12 ANS**

**"JE DESSINE"** : Petit cours amusant et instructif en 10 leçons.

**AUTRES COURS TECHNIQUES**

DESSIN INDUSTRIEL - DESSIN ANIMÉ DE CINÉMA - DESSIN DE MODE - AFFICHE ET PUBLICITÉ - ILLUSTRATION POUR LIVRES ET JOURNAUX - DESSIN DE LETTRES

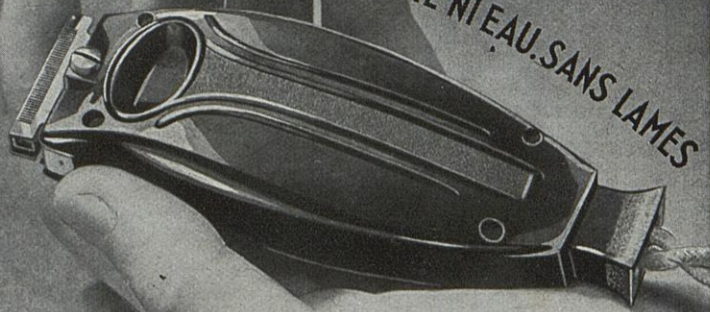
Demandez la brochure qui vous intéresse en joignant 6 fr. en timbres et le bon ci-contre.



**"LE DESSIN FACILE"**  
11, Rue Keppler, Paris XVI

# L'avenir au Rasoir Electrique

\*SANS SAVON. SANS CRÈME NI EAU. SANS LAMES



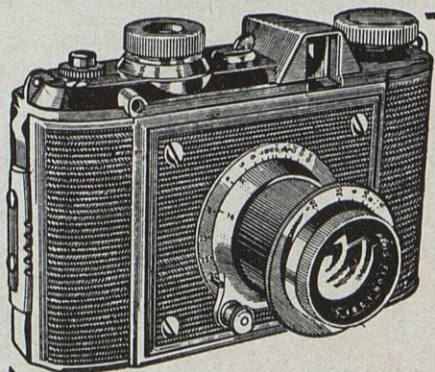
Rasez vous de près, à sec,  
avec

## CADILLAC

LE RASOIR ÉLECTRIQUE DE QUALITÉ



FABRIQUÉ EN FRANCE PAR SOCIÉTÉ CENTRAVENTE  
SERVICES COMMERCIAUX : 5, rue de la Renaissance, Paris, 8<sup>e</sup> - ÉLY. 10-86.



Le  
**YNX**

LE PLUS BEL APPAREIL  
DE PETIT FORMAT  
DE L'APRÈS-GUERRE

Présenté luxueusement et muni  
des derniers perfectionnements  
de la technique moderne.  
Format 3x4. 16 vues sur pellicule  
Vest-Pocket. Optique Berthiot  
F/3,5. Obturateur à rideaux au  
1/500<sup>e</sup> de seconde. Luminosité de  
l'optique augmentée de 25% par  
un enduit bleuté couché sous vide.

EN VENTE  
8, Av. de la Grande-Armée  
PARIS-17<sup>e</sup>

.COLAS-PUBLI.



SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE ARTISANALE  
Président-Directeur: Jean PÉCHON M.O.F.  
26, Rue de Charonne. PARIS XI<sup>e</sup>

Pour votre :

DÉCORATION \* INSTALLATION \* AMEUBLEMENT

Tel. ROQ. 42.09

les **ARTISANS d'ART**  
de l'**AMEUBLEMENT...**

mettent leur expérience à votre service

**FOIRE de PARIS**  
Stands 5805 - 5807

Imp. E. Desfossés-Néogravure, Paris. — C.O.L. 31-3150 G 2

# L'AVENIR DE NOS ENFANTS

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE  
PAR CORRESPONDANCE

**COURS  
CHATEAUBRIAND**  
Fondé en 1909

Toutes les classes de la Onzième  
aux Baccalauréats  
75, Avenue des Ternes  
PARIS-17<sup>e</sup>

**N'IMPORTE QUI  
PEUT DESSINER**

il suffit de savoir **ÉCRIRE**  
La Méthode A.B.C. permet à un débutant  
de réussir des croquis d'après nature dès la  
première leçon. Spécialisation des élèves.  
Cours pour adultes. Cours pour enfants.  
Demandez la brochure F. D. 2, sur le cours  
qui vous intéresse en joignant 6 Francs en  
timbres, pour tous frais.  
ECOLE A.B.C. DE DESSIN, 12, Rue Lincoln, Paris



4<sup>o</sup> - Cours Leduc, Vincennes  
53, Avenue de la Dame Blanche  
Tremblay 10-62  
Métro : Chateau de Vincennes

**Cours LEDUC**

le plus important des cours spécialisés  
dans la préparation du baccalauréat.  
Enseignement par petits groupes.  
332 élèves reçus en 1944  
Chaque année 80% de succès

1<sup>o</sup> - 13, r. Monsieur - Ségur 58-96  
2<sup>o</sup> - 6, Villa Beauséjour - Jas. 96-05  
3<sup>o</sup> - Annexe Lafayette

**ECOLE SUPÉRIEURE  
DE SECRÉTARIAT**  
40, Rue de Liège, Paris-8<sup>e</sup> - EUR. 58-83

**TOUTES LES CARRIÈRES  
DU SECRÉTARIAT**

MÉDICAL - JURIDIQUE - COMMERCIAL  
SECRÉTARIAT GÉNÉRAL de DIRECTION  
Inscriptions toute l'année

Rentrée des Classes  
Cours Primaires et Secondaires  
Préparation à tous les Examens  
**ECOLE MODERNE**  
d'Enseignement Général  
par Correspondance  
50 bis, Rue Violet, Paris-15<sup>e</sup>.  
Renseignements gratuits

**BERLITZ**  
LANGUES VIVANTES

31, Boulevard des Italiens  
PARIS

Essai gratuit  
Notice franco



Jeunes gens!  
Choisissez une carrière d'avenir  
l'AVIATION, la RADIO  
le DESSIN INDUSTRIEL  
Cours sur place et par correspondance  
DOCUMENTATION GRATUITE  
**ECOLE PROFESSIONNELLE SUPÉRIEURE**  
51, Bd MAGENTA, PARIS X<sup>e</sup>

CRÉATION AVENIR-PUBLICITÉ

Le Directeur-Gérant : Pierre NAQUET.

AUJOURD'HUI COMME HIER



DUY & BOUASSE  
SLOG

1918

CHAUSSURE **SIRIUS** DE L'ELITE



FRANCIS GILLETIA

PARIS

AS O PUBLICITE

CREATION JOSEPH CHARLES

LES MEILLEURS CRUS DE S<sup>T</sup> EMILION  
sont récoltés ou sélectionnés par...

Jean Jacques  
**GALHAUD**  
Propriétaire-Négociant à  
**S<sup>T</sup> EMILION**

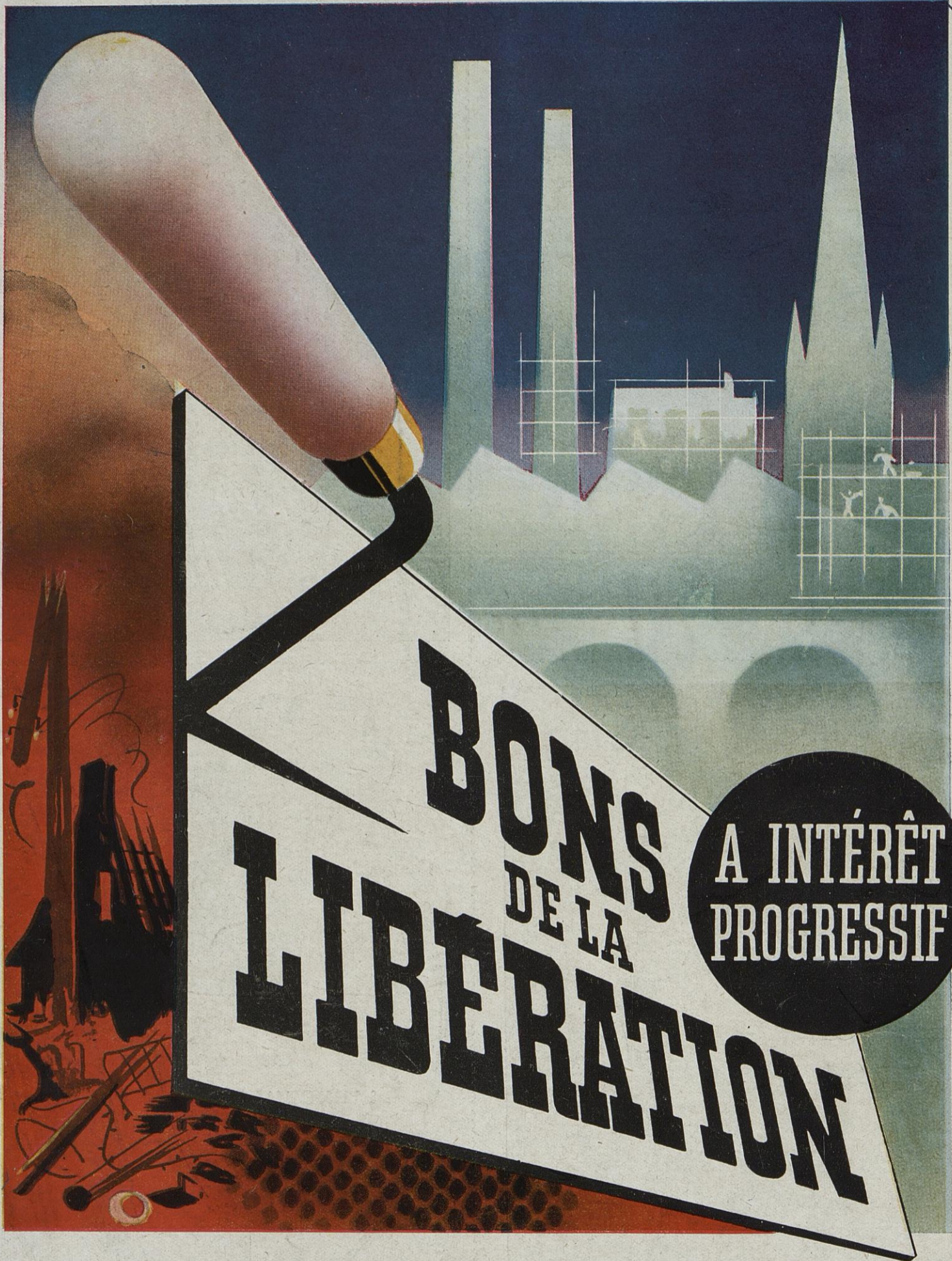
248

Pour Madame...  
L'ENSEMBLE  
**Edacoto 87**  
fait  
très distingué'!

**Edacoto**

USINES: 104. BOUL<sup>e</sup> ARAGO. PARIS ET ORLEANS

CH. LEMOINIER, 111



**instrument de la reconstruction**